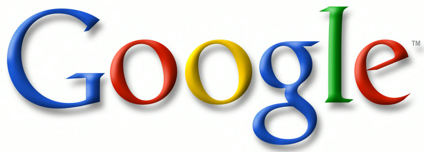
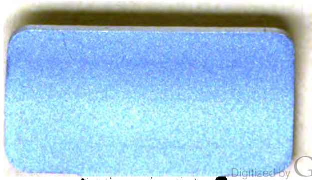




(Pérau

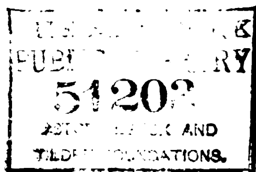
SK

L'ORDRE
DES
FRANCS-MAÇONS
TRAHI,
ET
LE SECRET
DES MOPSES
RÉVÉLÉ.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXVI.



PRÉFACE
NÉCESSAIRE.

Qui dit un homme, dit un animal curieux : témoins nos premiers Parents ; témoins nous-mêmes, tous tant que nous ſommes. N'examinons pas ſi cette curioſité eſt une vertu ou un défaut, ni quels ſont les caracteres qui la font être ou l'une ou l'autre : appellons-la vertu, j'ai mes raiſons pour cela. La choſe ainſi décidée, je puis me vanter, en toute ſûreté, d'être l'homme le plus curieux qu'il y ait ſur la terre. Depuis que je me con-

nois, je me ſuis ſenti une inclination dominante pour tout ce qui avoit l'empreinte du merveilleux, ou ſeulement du ſingulier, ſur-tout lorſque j'y trouvois avec cela l'aſſaiſonnement du myſtere. Rien ne m'a coûté pour ſatisfaire cette paſſion de ſavoir : j'ai lu, j'ai voyagé, j'ai fouillé par-tout, j'ai cherché à connoître tout ce qu'il y a de gens qui ſe ſont rendus fameux par quelque Secret, & ſouvent je le leur ai acheté bien cher. Enfin, à force de peines & de dépenſes, je ſuis parvenu à faire, de ma tête, le magaſin de fadaiſes le mieux fourni, ſans vanité,

qu'il y ait en Europe. Car il faut que vous ſachiez, ami Lecteur, que ce n'eſt pas préciſément l'utile que j'ai eu en vue; c'eſt de quoi je me ſuis peu mis en peine. Je n'ai eu pour objet que de découvrir ce que l'on s'obſtinoit à me cacher, de ſavoir ce que la plupart des hommes ignorent; en un mot, de devenir un Savant d'une eſpece toute ſinguliere.

Je me propoſe bien de régaler un jour le Public, du fruit de mes longues & laborieuſes recherches : mais comme les tréſors que je lui deſtine, pourroient bien, au premier coup-d'œil, ne point

paroître tels à tout le monde, j'ai cru devoir le prévenir auparavant en ma faveur, par la publication d'un Ouvrage qui ne peut manquer d'être généralement applaudi. Vous jugez bien, Lecteur, que dans cette multitude de choſes que j'ai apprisſes, il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'en trouve de bonnes. Auſſi n'ai-je garde de mettre celle-ci au rang des fadaiſes dont j'ai parlé, ni de ces choſes purement curieuſes ou ſingulieres, dont on ne ſauroit ſentir le mérite, à moins que d'être né, comme moi, avec un goût décidé pour tout ce qui n'eſt pas

commun. Le ſujet de ce Livre eſt important ; il intéreſſe tout le monde : les uns, par la figure qu'ils y font eux-mêmes ; les autres, par le motif de la curioſité. La matiere y eſt traitée à fond : en un mot, ce ſont les myſteres du très-myſtérieux, très-ancien & très-vénérable Ordre des Francs-Maçons.

Comme j'étois occupé à mettre mon Manuſcrit au net, j'appris que mon Libraire alloit imprimer deux Brochures qu'on lui avoit envoyées de Paris, l'une intitulée : *Le Secret des Francs-Maçons* ; & l'autre : *Le Catéchiſme des Francs-Maçons*. Je les lui em-

pruntai, & après les avoir lues, je vis qu'on m'avoit abrégé une grande partie de mon travail. En effet, quoique l'Auteur du *Secret des Francs-Maçons* ne donne pas une idée complette de cet Ordre fameux, & qu'il se trompe à divers égards, ce qu'il dit est en général si conforme à la vérité, & conté avec tant d'agrément, que je conseillai au Libraire d'imprimer la Piece telle qu'elle étoit, sauf à y joindre un Supplément, pour en corriger les fautes & en remplir les omissions. Pour le *Catéchisme*, je n'en jugeai pas si favorablement. On y trouve,

à la vérité, la Réception des Maîtres, avec l'Hiſtoire d'Hiram ou d'Adoniram, omiſes ou mal rapportées dans le *Secret des Francs-Maçons*, & les principales Queſtions que les Freres ſe font entre eux pour ſe reconnoître : mais il y a tant d'omiſſions, ſur-tout dans le Catéchiſme proprement dit, qu'il a fallu me contenter d'en extraire ce qu'il y avoit de bon, * & changer

* Afin que l'Auteur n'ait rien à me reprocher, je vais mettre ici une Remarque qu'il fait, page 53, & qui mérite en effet d'être conſervée. " Je conviens, *dit-il*, que j'aurai peut-„ être (*il pouvoit parler plus affirmative-„ ment*) omis dans ce Catéchiſme quelques „ Demandes & quelques Réponſes qui ont „ échappé à ma mémoire; mais j'oſe aſſurer „ qu'il renferme les principales, & qu'il en

ou ſuppléer entiérement le reſte. J'y ai donc ajouté quantité de choſes * que mes Recueils m'ont fournies ; & de

„ contient beaucoup plus qu'aucun Docteur
„ de la Loi des Francs-Maçons n'en fait : car
„ il y en a grand nombre, même parmi leurs
„ Légiſlateurs, qui ſeroient fort embarraſſés de
„ révéler tous leurs myſteres, malgré l'envie
„ qu'ils pourroient en avoir, la plupart n'ayant
„ pratiqué & n'ayant eu en vue que les céré-
„ monies de la Table.

* Les plus conſidérables de ces Additions, ſont : le Chiffre des Francs-Maçons ; une Explication exacte de leurs Signes & de leurs Mots ; des Remarques ſur divers Uſages de la Maçonnerie, dont je n'ai pas eu occaſion de parler ailleurs ; & deux Plans de Loges, différents de ceux qu'a donnés l'Auteur du *Catéchiſme*. Je n'ai pourtant pas cru devoir ſupprimer ceux-ci, parce qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il y en ait de tels, vu l'ignorance de bien des *Maîtres* par rapport aux Cérémonies de l'Ordre. Je ne parle point ici des *Mopſes* ; c'eſt un Morceau tout neuf.

tous ces membres, jusqu'alors dispersés, j'ai formé un Corps complet de Science Franc-Maçonne.

Afin donc que le Lecteur sache à quoi s'en tenir, je dois l'avertir qu'il peut faire fond sur ce qui est dit dans le *Secret des Francs-Maçons*, à quelque peu d'articles près,* qui se trouvent rectifiés dans la suite; qu'à l'égard des omissions, j'y ai mis ordre dans le Supplément : mais que pour le Supplément même, il peut y ajouter une foi entiere.

* Les principaux de ces articles sont la Réception des Maîtres, l'Histoire d'Hiram ou Adoniram, l'énumération & l'explication des Signes & des Mots; sur quoi il faut absolument avoir recours au Supplément.

C'eſt dans cet état que je ſuis convenu avec mon Libraire de publier ce Recueil. Il n'y a qu'un ſeul article ſur quoi nous avons eu de la peine à nous accorder ; c'eſt celui du Titre : car Meſſieurs les Libraires, quand ils ſont poſſeſſeurs d'un Manuſcrit, s'arrogent le droit de lui donner le nom qu'il leur plaît. Il a voulu abſolument intituler cet Ouvrage : *L'Ordre des Francs-Maçons trahi*. J'ai eu beau repréſenter que ce Titre portoit avec ſoi une note d'infamie pour la perſonne de l'Auteur ; il a fallu céder : mais ce n'a été qu'à condition de détruire cet odieux

ſoupçon dans ma *Préface ;* & c'eſt ce que je vais faire en m'adreſſant aux Francs-Maçons.

Oui, Meſſieurs, il eſt vrai, & très-vrai que vous êtes trahis ; mais vous allez voir que ce n'eſt point moi qui ſuis le Traître ; voici le fait : Je vous ai dit que je ſuis né exceſſivement curieux ; vous devez conclurre delà que vos Secrets n'ont pas manqué d'enflammer ma curioſité. Le plus court étoit de me faire Franc-Maçon ; mais le Serment que vous exigez, m'a toujours fait de la peine. Il a donc fallu chercher à me ſatisfaire par quelqu'autre voie. J'ai

tout employé pour cela, & j'ai enfin trouvé un de vos Membres indignes, (car il y en a parmi vous, comme dans toutes les autres Sociétés) que j'ai ſu engager, par mes bienfaits, à me révéler vos myſteres. D'abord je me ſuis eſſayé ſur quelques-uns de vos Freres, que j'ai tous fait donner dans le panneau. Enhardi par ce ſuccès, j'ai eu l'audace de m'introduire dans vos Loges; & depuis dix ans que je les fréquente, je me ſuis ſi bien mis au fait de tout ce qui concerne votre Ordre, que je me ſens en état de prêter le collet au plus profond de vos Docteurs. Vous pou-

vez en faire l'expérience, en vous adreſſant à mon Libraire; il aura ſoin de vous faire tenir mes réponſes.

Si vous êtes d'aſſez bonne foi, Meſſieurs, pour convenir que ce que j'avance dans cet Ouvrage eſt vrai, vous vous retrancherez ſans doute à dire que ce n'eſt pas tout, que je ne dis point en quoi conſiſte le *grand Secret* de votre Ordre, & qu'il eſt impoſſible que ce Secret ſoit jamais révélé. J'apprends même que déjà quelques-uns de vous ſe ſont exprimés de la ſorte, ſur le bruit que mon Livre fait dans le monde avant que d'y paroître; & c'eſt effective-

ment ce que vous pouvez dire de plus propre à donner le change au Public, qui aura peine à croire que vos myſteres ſe réduiſent à ſi peu de choſe. Nous ſavons pourtant, vous & moi, ce qui en eſt; & vous me permettez bien de déclarer à ce même Public, à qui vous voulez en impoſer, que je conſens à paſſer pour un impoſteur, s'il y a d'autres Secrets parmi vous, que ceux qui ſe trouvent, dans mon Livre. *

Ceci

* Je n'ignore pas qu'il court un bruit vague parmi les Francs-Maçons, touchant un certain Ordre qu'ils appellent *les Ecoſſois*, ſupérieurs, à ce qu'on prétend, aux Francs-Maçons ordinaires, & qui ont leurs Cérémonies & leurs Secrets à part. Je ne déciderai rien

Ceci me fait souvenir d'une aventure qui arriva, il y a quelques années, dans une des premieres Villes d'Allemagne. Il faut que je vous la conte. Mr. le Marquis d'A..., que vous connoissez, sans doute, par ses Ouvrages, résistoit depuis long-temps aux sollicitations de ses amis, qui le pressoient de se faire Franc-Maçon. Il n'avoit pas grande idée de la Société, & répondoit toujours qu'il n'y entre-

rien sur la réalité de cet Ordre, & j'aime mieux convenir que j'ignore leurs mysteres, que d'en parler mal-à-propos. Ce que je puis assurer hardiment, c'est que s'ils ont quelque secret particulier, ils en sont extrêmement jaloux, puisqu'ils le cachent aux *Maîtres* mêmes de la Maçonnerie.

roit point, à moins qu'on ne lui expliquât d'avance en quoi consistoit l'engagement qu'on vouloit lui faire prendre. Mais un jour ses amis le persécuterent tant, qu'ils le firent succomber : il se laissa mener à la Loge, paya les soixante écus que l'on donne d'entrée, * subit patiemment toutes les Cérémonies de la Réception, & fut admis à la participation des mysteres de l'Ordre. Il ne croyoit pourtant pas les savoir encore ; car voyant qu'on ne lui disoit plus rien, il se tourna vers le

* Il s'en faut bien que cette taxe ne soit la même par-tout ; il y a des Loges à tout prix, & j'en connois où l'on est reçu moyennant trois ducats.

Grand-Maître, & lui dit d'un air railleur : *Est-ce tout, Mr. de B....? Vraiment oui*, repartit le Maître. *Oh! parbleu, vous vous moquez de moi*, reprit le Marquis; *vous ne me persuaderez pas que ce soit là toute la Maçonnerie. Rien n'est pourtant plus vrai*, lui répondit encore une fois le Grand-Maître. *Cela étant*, dit le Marquis d'un ton sérieux, *ayez la bonté, Messieurs, de me rendre mes soixante écus; sinon, dès demain, je fais mettre dans la Gazette toutes les fadaises que vous venez de m'apprendre. C'est donc là cette Maçonnerie qui fait tant de bruit dans le monde! En vérité, je n'aurois*

jamais cru que des gens raiſonnables puſſent traiter ſi ſérieuſement de pareilles bagatelles. Et comme il étoit réellement piqué, il ajouta quantité de choſes que je ſupprime, pour ne point trop échauffer les oreilles maçonnes. On lui rendit ſon argent, & l'Aſſemblée eut tant de confuſion de cette ſcene, qu'on aſſure qu'elle eſt regardée comme une des plus grandes diſgraces dont il ſoit fait mention dans les Annales de l'Ordre. Je comptois, Meſſieurs, m'égayer un peu ici à vos dépens, pour me venger d'avance du mal que vous ne manquerez pas de dire de moi : mais mon

insupportable Libraire s'y oppose ; il prétend avoir pour amis des Francs-Maçons très-respectables à tous égards ; & je me rends d'autant plus volontiers à cette raison, que j'en ai moi-même de tels parmi vous. Oui, Messieurs, je reconnois, avec toute la sincérité d'un honnête homme, qu'il y a dans votre Ordre un grand nombre de gens de tous états, très-estimables par leur vertu & par leurs qualités personnelles, & qui méritent bien qu'en leur faveur on fasse grace à un tas de faquins qui vous déshonorent.

Je n'ai rien à dire sur le Morceau qui regarde les Mopses : *la façon dont il est écrit, me dispense d'y mettre ni Avertissement ni Préface.*

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Livre.

Fin de la Table.

LE
SECRET
DES
FRANCS-MAÇONS.



AU TRÈS-VÉNÉRABLE

FRERE PROCOPE,

MÉDECIN

ET FRANC-MAÇON,

L'un des Vénérables des vingt-deux Loges établies à Paris.

VÉNÉRABLE,

Le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui concerne l'Ordre illustre des Francs-Maçons, m'a déterminé à vous présenter ce petit Ouvrage.

S'il paroît d'abord devoir faire quelque tort à la Confrairie Maçonne, il doit, ce me semble, d'un autre côté engager vivement les Chefs d'Ordres à terminer au plutôt le grand ouvrage de la Réformation qu'on médite depuis long-temps. On alloit, dit-on, chasser du Corps un nombre considérable de Freres qui le déshonorent par la bassesse de leur caractere & par le vil intérêt qui les anime; de vingt-deux Loges qui sont à Paris, on comptoit n'en conserver que douze.

Ce coup, également sage & terrible, mais nécessaire, n'a été différé si long-temps, que par la crainte que l'indiscrétion des

exclus irrités ne révelât à l'Univers les ſacrés myſteres qu'aucun Profane n'auroit jamais pu pénétrer.

Vous voyez à préſent que vous n'avez rien à craindre de leur côté à cet égard, & vous pouvez hardiment arracher du Corps de votre auguſte Société, des Membres ulcérés, qui ne méritent jamais d'y être admis.

Cette grande affaire terminée, il faudra, comme vous le ſentez bien, faire acquiſition de nouveaux Signes. Il ſeroit peu utile d'ajouter quelque choſe aux anciens; vous ſeriez toujours expoſés à quelque mépriſe: d'ailleurs, pourquoi épar-

gner dans une chose qui coûte si peu?

Je vous laisse le soin d'instruire au plutôt de tout ceci les Sages de votre Ordre, tant en France qu'en Angleterre, afin de prendre de concert des Signalements certains que vous ne confierez dans la suite qu'à des Sujets capables de les conserver fidélement. Il sera peut-être aussi à propos de publier qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que je donne ici pour être le Secret des Francs-Maçons. Cette vive & persuasive éloquence, qui vous est si naturelle, vous répond d'avance que vous trouverez bien des crédules. Les Francs-Maçons & les

Négociateurs ne doivent jamais convenir qu'on les a devinés.

Je ſuis par trois fois,

VÉNÉRABLE,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur



Cette Signature n'eſt point dans l'Edition de Paris, il n'y a que l'Equerre & le Compas. L'Auteur ignoroit apparemment le Chiffre des Francs-Maçons; j'y ai ſuppléé en mettant ici ſon nom.

AVERTISSEMENT.

LOrſqu'on eſt obligé de compoſer un Ouvrage avec la plus grande précipitation, il eſt impoſſible qu'il ne s'y gliſſe quelques redites, ou quelques négligences de ſtyle. Je fais volontiers des excuſes ſur celles qui pourront ſe rencontrer dans cet Ouvrage; mais j'ai cru devoir, en quelque façon, ſacrifier l'expreſſion à l'exactitude des faits que je rapporte. Si, par rapport à cet article, j'ai pu omettre quelque choſe, ou n'en pas dire aſſez, j'écouterai avec plaiſir tout ce qu'on me dira, & j'en ferai uſage

pour perfectionner ce que je prépare actuellement sur cette matiere.

On trouvera à la fin de ce Volume un Recueil de Pieces de Vers & de Chansons Maçonnes; on les a imprimées d'après un petit Livre que les Francs-Maçons ont fait graver en 1737, où les Airs sont notés. Quoiqu'on ne fasse aucun mystere de ce Livret, on ne le donne cependant qu'aux Freres de l'Ordre; il leur en coûte un écu pour l'avoir. On m'a assuré qu'il y avoit tel Maître de Loge, qui ne donnoit pour tous gages à ses Domestiques que le produit de ce

mince Recueil. Il faut que le débit en soit considérable, ou que les Domestiques se contentent de peu.

J'aurois pu ajouter plusieurs autres Chansons qui ont été chantées dans différentes Loges; mais en les examinant de près, je n'en ai trouvé que deux qui méritassent l'impression: la plupart sont trop peu de chose pour être présentées au Public, & quelques-unes m'ont paru un peu trop libres. Ces dernieres ont été apparemment composées pour ces Loges qui attireront bientôt, si on n'y remédie, la destruction totale de l'Ordre.

LE



LE SECRET DES FRANCS-MAÇONS.

DE toutes les Sociétés que les hommes ont pû former entre eux depuis le commencement du Monde, il n'y en eut jamais de plus douce, * de plus ſage, de plus

* Il y a un Ordre bien plus ancien que celui des Francs-Maçons, & dont le nom ſeul porte avec ſoi toute la *douceur* que pourroit ſouhaiter l'homme le plus difficile ſur l'article : on l'appelle l'*Ordre de la Liberté*. Moïſe, dit-on, en eſt Fondateur : je crois qu'on ne peut guères dater de plus loin. Cet Ordre eſt encore en vigueur aujourd'hui. Les Aſſociés portent à la boutonniere de la veſte une Chaîne, d'où pend une eſpece de Médaille, qui par ſa figure repré-

utile, & en même-temps de plus ſinguliere, que celle des Francs-Maçons.

Unis enſemble par le tendre nom de *Freres*, ils vivent dans une intelligence qui ne ſe rencontre que rarement, même parmi ceux que les liens du ſang devroient unir le plus étroitement. Cette union intime, qui fait tant d'honneur à l'Humanité en général, répand dans le commerce particulier que les Francs-Maçons ont

ſente une des Tables de la Loi. A la place des Préceptes, il y a d'un côté deux Ailes gravées, avec cette Légende au-deſſus: *Virtus dirigit alas*. On ſait que les ailes ſont le ſymbole de la liberté. Sur le revers on voit une grande *M*, qui ſignifie Moïſe; au-deſſous, quelques chiffres Romains; & en-bas, en chiffres Arabes, 6743. C'eſt apparemment pour faire voir qu'ils ſavent faire uſage de leur liberté, que ces Aſſociés ont commencé par ſupprimer une des Tables de la Loi. On ne peut dire quelle eſt celle qu'ils ont conſervée; car on n'y voit aucune trace des Commandements de Dieu. Peut-être que le peu qui en ſeroit reſté, auroit été encore trop gênant pour un Ordre où l'on ne reſpire que la liberté. Les femmes y ſont admiſes, comme de raiſon.

entre eux, des agréments dont nulle autre Société ne peut se flatter.

Comme mon dessein principal n'est pas de faire ici l'éloge des Francs-Maçons, je n'entreprendrai point de démontrer méthodiquement les Propositions que je viens d'avancer : ce sont des vérités de fait, dont on pourra recueillir les preuves dans la suite de ma narration.

L'Ordre des Francs-Maçons a été exposé de tout temps à bien des contradictions. Le secret, qu'on observe scrupuleusement sur tout ce qui se passe dans l'intérieur de leurs Assemblées, a fait concevoir des soupçons très-désavantageux à l'Ordre entier.

Les Femmes, qui veulent être partout où il y a des Hommes, ont été extrêmement scandalisées de se voir constamment bannies de la Société des Francs-Maçons. Elles avoient supporté plus patiemment de n'être point admises dans plusieurs Ordres * qui

* Tels étoient l'Ordre de la *Méduse*, établi

ont fleuri en France à différentes repriſes. C'étoient autant de Sociétés

à Toulon, par Mr. de Vibray; celui de la *Grappe*, à Arles, par Mr. de Damas de Gravaiſon; celui des *Trancardins*, ſi célébré par les belles Chanſons de Mr. L'Aîné; & enfin, l'*Ordre de la Boiſſon*, qui ſe forma dans le Bas-Languedoc au commencement de 1703. Mr. de Poſquieres, Gentilhomme du Pays, fut nommé Grand-Maître, & il prit le nom de *Frere François Réjouiſſant*. Comme ce nouvel Ordre enchériſſoit ſur tous ceux qui avoient paru juſqu'alors, on lui donna le titre de l'*Etroite Obſervance*. J'ai cru faire plaiſir au Public, d'en rapporter ici les Statuts; l'élégance, le goût, la délicateſſe qui y regnent, donnent une idée bien favorable de l'Ordre & de l'Auteur.

Frere François Réjouiſſant,
Grand-Maître d'un Ordre Bachique,
Ordre fameux & floriſſant,
Fondé pour la ſanté publique,
A ceux qui ce préſent Statut
Verront & entendront, Salut:

Comme l'on ſait que dans la vie,
Chacun, au gré de ſes deſirs,
Cherche à ſe faire des plaiſirs,
Selon que ſon goût l'y convie;
Nous, qui voyons que nos beaux jours,
Et l'heureux temps de la jeuneſſe,
Fuyent avec tant de viteſſe,
Que rien n'en arrête le cours;

Bachiques, dans lesquelles on ne célébroit que le Dieu du Vin : on y chan-

Et voulant que le peu d'années
Qui nous conduisent à la mort,
Soient tranquilles & fortunées,
Malgré les caprices du sort;
De notre certaine science,
Parmi la joie & l'abondance,
Débarrassés de tout souci,
Hors de celui de notre panse,
Nous avons, dans une Séance,
Dressé les Statuts que voici:

Dans votre auguste Compagnie
Vous ne recevrez que des gens
Tous bien buvants & bien mangeants,
Et qui menent joyeuse vie.

Mêlez toujours dans vos repas
Les bons mots & les chansonnettes :
Buvez rasade aux amourettes;
Mais pourtant ne vous grisez pas.

Que si, par malheur, quelque Frere
Venoit à perdre la raison,
Prenant pitié de sa misere,
Remenez-le dans sa maison.

Pour boire du jus de la treille,
Servez-vous d'un verre bien net;
Mais n'embouchez pas la bouteille,
Car je sais quel en est l'effet.

Je veux que désormais à table
Chacun boive à sa volonté;

toit pourtant quelques Hymnes à l'honneur du Dieu de Cythere; mais on se contentoit de chanter, tandis qu'on offroit à Bacchus des sacrifices très-amples & très-réels. Il ne fut pas difficile d'éloigner les Femmes de pa-

Les plaisirs n'ont rien d'agréable,
Qu'autant qu'on a de liberté.

Ne faites jamais violence
A ceux qui refusent du vin;
S'ils n'aiment pas ce jus divin,
Ils en font bien la pénitence.

Dans mes Hôtels, si d'aventure
Un Frere salit ses discours
Par la moindre petite ordure,
Je l'en bannis pour quinze jours.

Que si ces peines redoublées
Sur lui ne font aucun effet,
Je veux que son Procès soit fait,
Toutes les Tables assemblées.

Gardez-vous sur-tout de médire;
Et lorsque vous serez en train
De vous divertir & de rire,
Ménagez toujours le Prochain.

Enfin quand vous serez des nôtres,
Dans vos besoins secourez-vous;
Le plaisir de tous le plus doux,
C'est de faire celui des autres.

reilles Sociétés ; elles s'en exclurent elles-mêmes par vanité, & elles couvrirent du ſpécieux prétexte de décence, ce qui n'étoit au fond qu'une attention réfléchie ſur leurs charmes.

Elles ont penſé bien autrement de l'Ordre des Francs-Maçons. Lorſqu'elles ont ſu avec quelle modération ils ſe comportoient dans leurs repas, tant ſolemnels que particuliers, elles n'ont pu imaginer quelles étoient les raiſons que ces reſpectables Confreres avoient eues pour les exclurre de leur Société. Perſuadées que, ſans elles, les hommes ne peuvent goûter que des plaiſirs criminels, elles ont donné les couleurs les plus odieuſes aux délices dont les Francs-Maçons jouiſſent dans leurs Aſſemblées.

Tous ces ſoupçons injurieux diſparoîtront bientôt, lorſque je décrirai ce qui ſe paſſe dans les Aſſemblées de la Maçonnerie. Il eſt bien vrai que ce ſont les plaiſirs qui les

rassemblent ; mais ils ne connoissent que ceux que le repentir ne suit jamais. Cela suppose un goût juste & décidé, qui, en les portant à tout ce qui est bon & aimable, leur inspire en même-temps de ne rien rechercher avec passion. Cette paisible situation du cœur, qui est bien éloignée de l'ennuyeuse indifférence, fait naître sous leurs pas des plaisirs toujours nouveaux. Ils seroient peut-être plus vifs, s'ils étoient secondés des passions ; mais seroient-ils aussi doux, aussi fréquents, aussi durables ? je m'en rapporte à ceux qui en ont fait l'expérience. Je prendrois aussi volontiers pour Juges les femmes elles-mêmes ; mais je n'écouterois que celles que la maturité de l'âge, ou la décadence de quelques appas, rendent susceptibles de certains accès de raison.

Un soupçon d'une autre espece a paru mériter bien plus d'attention. On avoit imaginé qu'il y a tout à

craindre pour la tranquillité de l'Etat, de la part d'une Société nombreuſe de gens de mérite, unis ſi intimement ſous le ſceau du ſecret. On a cru d'abord qu'en éloignant les Femmes de leurs Aſſemblées, ils avoient eu en vue d'en bannir l'inutilité & l'indiſcrétion, pour ſe livrer entiérement aux affaires les plus ſérieuſes.

Je conviens que ce ſoupçon avoit quelque choſe de ſpécieux. En effet, ſi la paſſion d'un ſeul homme a pu, comme on l'a vu plus d'une fois, cauſer dans un Etat d'étranges révolutions, que ſeroit-ce ſi un Corps auſſi nombreux & auſſi uni que celui dont je parle, étoit ſuſceptible des impreſſions ſéditieuſes d'intrigues & de cabales, que l'orgueil & l'ambition ne mettent que trop ſouvent dans le cœur de l'homme?

On n'a rien à craindre des Francs-Maçons ſur cet article. Ils portent dans le cœur l'amour de l'Ordre &

de la Paix. Auſſi attachés à la Société Civile qu'ils ſont unis entr'eux, c'eſt à leur Ecole qu'on peut apprendre, plus efficacement que de la bouche de ceux qui inſtruiſent par état, quel reſpect, quelle ſoumiſſion, quelle vénération nous devons avoir pour la Religion, pour le Prince, pour le Gouvernement : c'eſt chez eux que la ſubordination, mieux pratiquée que par-tout ailleurs, eſt regardée comme une vertu, & nullement comme un joug. On s'y ſoumet par amour, & non point par cette baſſe timidité, qui eſt le mobile ordinaire des ames lâches & communes.

C'eſt en Angleterre* que les Francs-

* L'Angleterre eſt le Pays où l'on forme le plus de Sociétés particulieres. On les appelle *Cotteries*. On y a vu les Cotteries des *Gras* & des *Maigres*, -- des *Rois*, -- de *Saint-George*, -- des *Voiſins logés dans une même rue*, -- des *Nigauds*, & des *Buveurs de Bierre de Brunſwick*, -- des *Duelliſtes*, -- de *deux ſols*, -- des *Laids*, -- des *Gants à frange*, -- des *Amoureux*, -- la *Cotterie Hebdomadaire*, -- la *Cotterie Eternelle*, & nombre d'autres. La Cotterie Eternelle, qui

CHANSON DES MAITRES.

seul

Tous de concert chantons A l'honneur de no

Maitres: A l'envi célébrons Les faits de leurs

Ancêtres: Que l'écho de leurs noms Frappe la Terre et

l'Onde: Que l'écho de leurs noms Frappe la Terre et l'O

Et que l'Art des Maçons Vole par tout le monde

Fierement

LE CHŒUR A l'Art Royal pleins d'une noble ar-

deur Ainsi qu'à ses Secrets rendons hommage

Tout bon Maçon les garde dans le cœur Et

de l'ancienne Loge ils sont le gage.

Maçons ont pris naiſſance, & ils s'y ſoutiennent avec une vigueur que l'écoulement de pluſieurs ſiecles n'a pu altérer juſqu'à préſent. L'économie de cette Société eſt fondée ſur un ſecret, qui a toujours été impénétrable tant que les Anglois en ont été les ſeuls dépoſitaires. Cette Nation un peu taciturne, parce qu'elle penſe toujours, étoit plus propre qu'aucune autre à conſerver fidélement un dépôt ſi précieux.

Nous languirions encore ici dans une ignorance profonde ſur les myſteres de cet Ordre, s'il ne s'étoit enfin établi en France. Le François, quoiqu'extrêmement prévenu pour ſon propre mérite, recherche néanmoins avec avidité celui des autres Nations,

n'a été inſtituée que vers la fin des Guerres Civiles d'Angleterre, & qui a ſouffert quelques interruptions, avoit pourtant déjà conſommé, au commencement de ce Siecle, cinquante Tonneaux de Tabac, trente mille Pieces de Bierre, mille Bariques de Vin rouge de Portugal, deux cents Pipes d'Eau-de-vie, &c.

lorſqu'il a pour lui les graces de la nouveauté; ou, pour mieux dire, ce qui eſt nouveau pour le François, a toujours pour lui l'agrément du mérite. Les femmes commencerent, il y a quelques années, à copier certaines modes Angloiſes. Ce Sexe enchanteur, que le François adore ſans ſe donner le temps de l'aimer, donna bientôt le branle au goût de la Nation pour ſes nouvelles découvertes. On voulut d'abord s'habiller comme les Anglois; on s'en laſſa peu après. La mode des habits introduiſit peu à peu la maniere de penſer : on embraſſa leur Métaphyſique; comme eux, on devint Géometre; nos Pieces de Théâtre ſe reſſentirent du commerce Anglois; on prétendit même puiſer chez eux juſqu'aux principes de la Théologie : Dieu ſait ſi on y a gagné à cet égard!

Il ne manquoit enfin au François que le bonheur d'être Franc-Maçon, & il l'eſt devenu. Cette aimable &

CHANSON DES SURVEILLANS.

Seul

Adam à sa postérité Transmit de l'Art la connois -

sance: Et Cain par l'expérience En démontra l'utili -

té. C'est lui qui bâtit une Ville Dans un pays de

l'Orient. Où l'Architecture Civile Prit d'abord

son commen - cement.

LE CHŒUR De notre Art chantons l'excel -

lence; Ses Secrets sont notre bonheur:

Exaltons. exaltons sa magnificence.

Qui des Rois montre la grandeur.

indiſcrete Nation n'a pas plutôt été dans la confidence du ſecret de cet Ordre, qu'elle s'eſt ſentie ſurchargée d'un poids énorme qui l'accabloit. Les Aſſociés François n'ont oſé d'abord ſe ſoulager autrement, qu'en débitant par-tout qu'ils étoient dépoſitaires d'un ſecret, mais que rien ne feroit capable de le leur arracher. Un ſecret ainſi prôné eſt à moitié découvert : ils ont néanmoins tenu bon pendant quelque temps. La pétulante curioſité des François non Francs-Maçons, flattoit infiniment la vanité de ceux qui l'étoient, & encourageoit leur diſcrétion : ils s'étonnoient eux-mêmes des efforts généreux qu'ils avoient le courage de faire pour ne pas décéler ce qu'un ſerment ſolemnel les obligeoit de taire.

Une paſſion violente qui trouve des obſtacles, n'en devient que plus vive & plus ingénieuſe pour ſe ſatiſfaire. La curioſité Françoiſe n'ayant pu percer à force ouverte les foibles

barrieres dans lesquelles leurs Compatriotes avoient resserré leur secret, a mis en œuvre la ruse la plus conforme au génie de la Nation. Les curieux ont affecté une indifférence dédaigneuse pour des mysteres qu'on s'obstinoit à leur cacher : c'étoit le vrai moyen de faire rapprocher des personnes, dont la discrétion n'étoit que rodomontade.

La ruse a eu son effet : les Francs-Maçons, abandonnés à eux-mêmes, sont devenus plus traitables ; on a réussi à les faire causer sur leur Ordre ; l'un a dit une chose, l'autre une autre. Ces différentes collectes ont fait d'abord un tout assez imparfait ; mais il a été rectifié par de nouveaux éclaircissements, & il a enfin été conduit au point d'exactitude sous lequel je le présente aujourd'hui. Je ne puis dissimuler, qu'en qualité de François, je ne ressente un plaisir singulier dans cette espece d'indiscrétion. Il est vrai qu'il y manque un as-

ſaiſonnement bien flatteur, qui ſeroit l'obligation de ne point parler. Mais comme un appetit bien ouvert ſupplée ordinairement à ce qui peut manquer dans un ragoût du côté de l'Art, le plaiſir avec lequel je me porte à révéler les myſteres de la Maçonnerie, eſt pour moi auſſi vif, que ſi j'avois des engagements pour me taire.

Le ſecret des Francs-Maçons conſiſte principalement dans la façon dont ils ſe reconnoiſſent. Deux Francs-Maçons, qui ne ſe ſeront jamais apperçus, ſe reconnoîtront infailliblement, lorſqu'ils ſe rencontreront. C'eſt l'effet de certains Signes, dont ils ſont convenus entr'eux : ils les emploient ſi fréquemment, ſoit dans leurs Aſſemblées, ſoit dans les rencontres particulieres, qu'on pourroit les regarder comme autant de Pantomimes. Au reſte, les Signes dont ils ſe ſervent, ſont ſi clairs & ſi expreſſifs, qu'il n'eſt point encore arrivé de mépriſe à cet égard.

Nous avons trois exemples très-récents, qui démontrent évidemment l'efficacité des Signes de la Maçonnerie, & la tendre union qui regne parmi ces respectables Confreres.

Il y a environ trois ans, qu'un Armateur François, qui étoit Franc-Maçon, fit malheureusement naufrage sur les Côtes d'une Isle, dont le Vice-Roi étoit aussi du même Ordre. Le François fut assez heureux pour se sauver; mais il perdit, avec son vaisseau, son équipage & son bien. Il se fit présenter au Vice-Roi. Son embarras étoit de lui raconter son malheur d'une façon assez sensible, pour mériter d'en être cru sur sa parole. Il fut fort étonné, lorsqu'il vit le Vice-Roi faire les Signes de la Maçonnerie. Le François y répondit de tout son cœur. Ils s'embrasserent l'un l'autre comme Freres, & causerent ensemble avec toute l'ouverture de cœur que l'amitié la plus tendre peut inspirer. Le Vice-Roi,

sen-

CHANSON DES COMPAGNONS.

Lentement *Seul*

Art divin. l'Etre suprême Daigna te donner lui
même Pour nous servir de Remparts = parts: Que
dans notre illustre Loge Soit celebré ton éloge
Qu'il vole de toutes parts.

Gayement LE CHOEUR

Faisons retentir sa Gloire Honorons en la me-
moire Par nos Vers et nos Chansons: Que le
jus de la Vendange Se repan = = = de á sa lou-
ange Parmi les bons Compagnons.

Chanson des Apprentifs.

Fierement seul

Freres et Compagnons . De la Maconne =

rie sans chagrin jouissons Des plaisirs de la

vie = = e Munis d'un rouge bord Que par trois

fois un signal de nos verres, Soit

une preuve que d'accord Nous bu

vons à nos Freres .

Le Chœur repete à chaque Couplet, Munis

d'un rouge bord , &c .

F.

ſenſiblement touché des malheurs du François, le retint dans ſon Iſle, & lui procura, pendant le ſéjour qu'il y fit, tous les ſecours & tous les amuſements poſſibles. Lorſque le François voulut ſe remettre en Mer pour travailler à réparer ſes pertes, le Vice-Roi le combla de préſents, & lui donna tout l'argent néceſſaire pour retourner dans ſon Pays. Le François, pénétré de reconnoiſſance, fit à ſon Bienfaicteur les remerciements que méritoit ſa généroſité; & il profita de l'occaſion d'un vaiſſeau qui mettoit à la voile, pour revenir en France. C'eſt du François lui-même, que l'on a ſu le détail de cette aventure. Il s'appelle *Préverot*; il eſt Frere de Mr. Préverot, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, mort, je crois, depuis quelques années.

Il y a quelques mois qu'un Gentilhomme Anglois, venant à Paris, fut arrêté ſur ſa route par des voleurs; on lui prit ſoixante louis.

Cet Anglois, qui étoit Franc-Maçon, ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il fit usage des Signes qui caractérisent la Maçonnerie. Cet expédient lui réussit : il fut acueilli par les Freres, à qui il raconta sa triste aventure; on fit une collecte pour lui dans une Assemblée, & on lui donna les soixante louis qui lui avoient été volés. Il les a fait remettre à Paris, depuis son retour en Angleterre.

A l'Affaire de Dettingen, un Garde du Roi eut son cheval tué sous lui, & se trouva lui-même tellement engagé dessous, qu'il lui fut impossible de se débarrasser. Un Cavalier Anglois vint à lui le sabre levé, & lui auroit fait un mauvais parti, si le Garde, qui étoit Franc-Maçon, n'eût fait à tout hasard les Signes de l'Ordre. Heureusement pour lui, le Cavalier Anglois se trouva être de la même Société : il descendit de cheval, aida le François à se débarrasser

de deſſous le ſien, &, en lui ſauvant la vie comme Confrere, il le fit pourtant ſon priſonnier, parce qu'un Franc-Maçon ne perd jamais de vue le ſervice de ſon Prince.

Je vois déjà mon Lecteur qui attend avec impatience que je lui dépeigne ces Signes merveilleux, capables d'opérer des effets ſi ſalutaires; mais je lui demande la permiſſion de dire encore quelque choſe de général ſur l'Ordre des Francs-Maçons : j'entrerai enſuite dans un détail très-étendu, dont on aura lieu d'être ſatisfait.

Il ſemble d'abord que la Table ſoit le point fixe qui réunit les Francs-Maçons. Chez eux, quiconque eſt invité à une Aſſemblée, l'eſt auſſi à un repas; c'eſt ainſi que les affaires s'y diſcutent. Il n'en eſt point de leur Ordre, comme de ces Sociétés ſeches à tous égards, dans leſquelles depuis long-temps l'eſprit & le corps ſemblent condamnés par état à un

jeûne perpétuel. Les Francs-Maçons veulent boire, manger, ſe réjouir : voilà ce qui anime leurs délibérations.

On voit que cette façon de porter ſon avis, peut convenir à bien du monde : l'homme d'eſprit, celui qui ne paſſe pas pour tel, l'homme d'Etat, le Particulier, le Noble, le Roturier, chacun y eſt admis, chacun peut y jouer ſon rôle. Ce qui eſt admirable, c'eſt que, dans un mélange ſi ſingulier, il ne ſe trouve jamais ni hauteur ni baſſeſſe. Le grand Seigneur permet à ſa Nobleſſe de s'y familiariſer; le Roturier y prend de l'élévation; en un mot, celui qui a plus en quelque genre que ce ſoit, veut bien céder du ſien : ainſi tout ſe trouve de niveau. La qualité de *Freres*, qu'ils ſe donnent mutuellement, n'eſt pas un vain compliment; ils jouiſſent en commun de tous les agréments de la Fraternité. Le mérite & les talents s'y diſtinguent néanmoins; mais ceux qui ont le bonheur

d'en être pourvus, les possedent sans vanité & sans crainte, parce que ceux qui ne sont point partagés des mêmes avantages, n'en sont ni humiliés, ni jaloux : personne ne veut y briller, tout le monde cherche à plaire.

Cette légere esquisse peut, ce me semble, donner une idée assez avantageuse de la douceur & de la sagesse qui regnent dans la Société des Francs-Maçons. En vain a-t-on voulu leur reprocher de ne tenir des Assemblées que pour parler plus librement sur des matieres de Religion, ou sur ce qui concerne l'Etat; ce sont deux articles sur lesquels on n'a jamais vu s'élever la moindre question parmi eux. Le Dieu du Ciel & les Maîtres de la terre y sont inviolablement respectés. Jamais on n'y traite aucune affaire qui puisse concerner la Religion; c'est une * des Maximes fon-

* Ceci me rappelle un Réglement assez singulier, qui fut publié dans les Cantons Suisses, au sujet des troubles qu'exciterent dans

damentales de la Société. A l'égard de la Perſonne ſacrée de Sa Majeſté, on en fait une mention honorable au commencement du repas; la ſanté de cet auguſte Monarque y eſt ſolemniſée avec toute la pompe & la magnificence poſſible: cela fait, on ne parle plus de la Cour.

A l'égard des converſations que l'on tient durant le repas, tout s'y paſſe avec une décence qui s'étend bien loin: je ne ſais même ſi les rigides Partiſans de la Morale auſtere pourroient en ſoutenir toute la ré-

ces Provinces des querelles ſurvenues entre des Théologiens ſur quelques points de Religion. Il s'agiſſoit de la Grace, de la Prédeſtination, de l'action de Dieu ſur les créatures, &c. matieres extrêmement difficiles, même pour les intelligences les plus déliées. Comme il y avoit déjà long-temps qu'on ne s'entendoit point, il étoit à craindre que la diſpute n'aboutît enfin à une ſédition ouverte. L'affaire fut évoquée au Conſeil Souverain, qui trancha la difficulté, en faiſant publier un Décret, par lequel il fut *défendu à tous & un chacun, de parler de Dieu, ni en bien, ni en mal.*

gularité. On ne parle jamais des absents; on ne dit du mal de qui que ce soit; la satyre maligne en est exclue, toute raillerie y est odieuse : on n'y souffriroit pas non plus la doucereuse ironie de nos prétendus Sages, parce qu'ils sont presque toujours malignement zélés; &, pour tout dire en un mot, on n'y tolere rien de ce qui paroît porter avec soi la plus légere empreinte du vice. Cette exacte régularité, bien-loin de faire naître un triste sérieux, répand, au contraire, dans les cœurs & dans les esprits, la volupté la plus pure; on voit éclater sur leur visage le brillant coloris de la gayeté & de l'enjouement; & si les nuances en sont quelquefois un peu plus vives qu'à l'ordinaire, la décence n'y court jamais aucun risque; c'est la Sagesse en belle humeur. Si pourtant il arrivoit qu'un Frere vînt à s'oublier, & que dans ses discours il eût la foiblesse de faire usage de ces expressions, que la corruption du siecle

a cru déguiſer honnêtement ſous le nom de *libertés*, un ſigne formidable le rappelleroit bientôt à ſon devoir, & il reviendroit à l'inſtant. Un Frere peut bien prévariquer, parce qu'il eſt homme : mais il a le courage de ſe corriger, parce qu'il eſt Franc-Maçon.

Il eſt temps de ſatisfaire à préſent la curioſité du Lecteur, & de lui faire voir en détail l'intérieur des Aſſemblées Franc-Maçonnes. Comme je me ſervirai, dans tout ce que je vais dire, des termes de l'Ordre, je crois qu'il eſt à propos de les expliquer ici, pour faciliter l'intelligence de tout ce que j'ai à dire.

Franc-Maçon, (en Anglois *Free Maſon*) ſignifie *Maçon libre*. C'étoit, dans l'origine, une Société de perſonnes qui étoient cenſées ſe dévouer librement pour travailler un jour à la réédification du Temple de Salomon. Je ne crois pas que ceux d'aujourd'hui conſervent encore le deſſein d'un projet qui paroît devoir être de lon-

gue haleine. Si cela étoit, & que cette Société se soutînt jusqu'au rétablissement de ce fameux Edifice, il y a apparence qu'elle dureroit encore long-temps. Au reste, tout ce goût de Maçonnerie est purement allégorique; il s'agit de former le cœur, de régler l'esprit, & de ne rien faire qui ne quadre avec le bon ordre : voilà ce qui est désigné par les principaux Attributs des Francs-Maçons, qui sont l'*Equerre* & le *Compas*.

Il n'y avoit autrefois qu'un seul *Grand-Maître*, qui étoit Anglois; aujourd'hui les différents Pays, dans lesquels il y a des Francs-Maçons, ont chacun le leur. On appelle celui qui est revêtu de cette Dignité, LE TRÈS-VÉNÉRABLE. C'est lui qui délivre aux *Maîtres* qui président aux Assemblées particulieres, les Lettres Patentes, qu'on appelle *Constitutions*. Ces Présidents particuliers sont appellés simplement *Vénérables*. * Leurs Let-

* Il faut observer que lorsque ces *Vénéra-*

tres-Patentes ou Constitutions sont contresignées par un Grand-Officier de l'Ordre, qui est le Secretaire Général.

Les Assemblées Maçonnes s'appellent communément *Loges*. Ainsi, lorsqu'on veut annoncer une Assemblée pour tel jour, on dit : *Il y aura Loge tel jour*. Les Vénérables peuvent tenir *Loge* quand ils le jugent à propos. Il n'y a d'Assemblées fixes, que tous les premiers Dimanches de chaque mois.

Quoique toutes les Assemblées des Francs-Maçons soient appellées *Loges*, ce nom est cependant plus particuliérement attribué à celles qui ont un *Vénérable* nommé par le Grand-Maître. Ces Loges sont aujourd'hui au nombre de vingt-deux. On les désigne par les noms de ceux qui y président; ainsi on dit : *J'ai été reçu dans la Loge de Monsieur N.*

bles sont en fonction dans leur propre Loge, on les appelle *Très-Vénérables*.

Comme les particuliers Francs-Maçons peuvent s'assembler quand ils veulent, ils nomment entr'eux un Vénérable à la pluralité des voix, lorsque celui qui est nommé par le Grand-Maître, ne s'y trouve pas. Si cependant il s'y trouvoit un des deux Grands-Officiers, qui sont ordinairement attachés à celui qui d'office est Vénérable, on lui déféreroit la Présidence. * Je dirai dans un moment ce qu'on entend par ces Grands-Officiers.

Les Loges sont composées de plus ou moins de Sujets. Cependant, pour qu'une Assemblée de Francs-Maçons puisse être appellée *Loge*, il faut qu'il y ait au moins deux *Maîtres*, trois *Compagnons*, & deux *Apprentifs*. C'est en voyant le détail d'une Réception,

* Ces Officiers ne remplacent le Vénérable, que lorsqu'il a paru à l'Assemblée, & que pour affaire ou autrement il est obligé de sortir; car s'il n'a point paru, on en élit un parmi les Maîtres, à la pluralité des voix.

que l'on ſaura la différence de ces degrés de Maçonnerie.

Lorſqu'on eſt en Loge, il y a au-deſſous du Vénérable deux Officiers principaux, appellés *Surveillants*. Ce ſont eux qui ont ſoin de faire exécuter les Réglements de l'Ordre, & qui y commandent l'Exercice, lorſque le Vénérable l'ordonne. Chaque Loge a auſſi ſon *Tréſorier*, entre les mains duquel ſont les fonds de la Compagnie. C'eſt lui qui eſt chargé des fraix qu'il y a à faire; & dans la regle, il doit rendre compte aux Freres de la recette & des débourſés, dans l'Aſſemblée du premier Dimanche du mois. Il y a auſſi un *Secretaire*, pour recueillir les délibérations principales de la Loge, afin d'en faire part au Secretaire-Général de l'Ordre.

Un Vénérable, quoique Chef de Loge, n'y a d'autorité qu'autant qu'il eſt lui-même zélé obſervateur des Statuts; car s'il tomboit en contravention, les Freres ne manqueroient pas

de le relever. Dans ce cas, on va aux opinions, (ils appellent cela *ballotter*,) &, ſelon l'eſpece du délit, la punition eſt plus ou moins grave. Cela pourroit même aller juſqu'à le dépoſer & l'exclurre des Loges, ſi le cas l'exigeoit.

Lorſque c'eſt un Frere qui a prévariqué, le Vénérable le reprend, & il peut même, de ſa propre autorité, lui impoſer une amende, qui doit être payée ſur le champ : elle eſt toujours au profit des Pauvres. Le Vénérable n'en peut uſer ainſi, que pour les fautes légeres : lorſqu'elles ſont d'une certaine importance, il eſt obligé de convoquer l'Aſſemblée pour y procéder. On verra plus loin la cérémonie ſinguliere qui s'obſerve lorſqu'il s'agit de l'excluſion d'un Franc-Maçon. J'obſerverai ſeulement ici, que lorſqu'un Frere eſt exclus, ou que, ſans être exclus, il a cauſé à la Société un mécontentement aſſez grave pour qu'on ſéviſſe contre lui, on ne

le fait pas pour cela ſortir à l'inſtant de la Loge; on annonce ſeulement qu'elle eſt fermée. On croiroit d'abord que *fermer une Loge*, déſigneroit que la porte en doit être bien cloſe; c'eſt tout le contraire. Lorſqu'on dit que *la Loge eſt fermée*, tout autre qu'un Franc-Maçon peut y entrer, & être admis à boire & manger, & cauſer de Nouvelles. *Ouvrir une Loge*, en termes Francs-Maçons, ſignifie qu'on peut parler ouvertement des myſteres de la Maçonnerie, & de tout ce qui concerne l'Ordre; en un mot, penſer tout haut, ſans appréhender d'être entendu d'aucun *Profane*. (c'eſt ainſi qu'ils appellent ceux qui ne ſont point de la Confrairie.) Alors perſonne ne peut entrer; & s'il arrivoit que quelqu'un s'y introduiſît, on fermeroit la Loge à l'inſtant, c'eſt-à-dire, qu'on garderoit le ſilence ſur les affaires de la Maçonnerie. Au reſte, il n'y a que dans les Aſſemblées particulieres que l'on riſque d'être quel-

CHANSON DES FRANCS-MACONS
HORS DES LOGES.

Noé. Macon tres ve-nerable Pour eclairer le genre-humain. Prit la grappe, fit le vin Liqueur aimable -ble Que tout verre soit plein De ce jus delectable Par ses esprits restaurons nous Ah: ah: ah: qu'il est doux: En Macons en Macons honorons la table Ah: ah: qu'il est doux Ah: qu'il est. dous: En Macons. en Macons honorons la table.

LE CHŒUR repete à chaque Couplet Ah: qu'il est doux: à cette marque S.

quefois interrompu; car lorſque l'on eſt en grande Loge, toutes les avenues ſont ſi bien gardées, qu'aucun Profane ne peut y entrer. Si cependant, malgré toutes les précautions, quelqu'un étoit aſſez adroit pour s'y introduire, ou que quelque Apprentif ſuſpect parût dans le temps qu'on traite des myſteres de la Maçonnerie, le premier qui s'en appercevroit, avertiroit les Freres à l'inſtant, en diſant : *Il pleut*. Ces deux mots ſignifient qu'il ne faut plus rien dire de particulier.

Dans ces Aſſemblées ſolemnelles, chaque Frere a un Tablier, fait d'une peau blanche, dont les cordons doivent auſſi être de peau. Il y en a qui les portent tout unis, c'eſt-à-dire, ſans aucun ornement; d'autres les font border d'un ruban bleu. J'en ai vu qui portoient, ſur ce qu'on appelle la *bavette*, les Attributs de l'Ordre, qui ſont, comme j'ai dit, une Equerre & un Compas.

Lorſqu'on ſe met à table, le Vénérable s'aſſied le premier en haut, du côté de l'Orient; le premier & ſecond Surveillants ſe placent vis-à-vis le Vénérable, à l'Occident. Si c'eſt un jour de Réception, les Récipiendaires ont la place d'honneur, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont aſſis à la droite & à la gauche du Vénérable.

Les jours de Réception, le Vénérable, les deux Surveillants, le Secretaire, & le Tréſorier de l'Ordre, portent au cou un Cordon bleu * taillé en triangle, tel à peu près que le portent les Commandeurs de l'Ordre du Saint-Eſprit, qui ſont ou d'Egliſe, ou de Robe. Au bas du Cordon du Vénérable pendent une Equerre & un Compas, qui doivent être d'or, ou du

* Il n'eſt pas abſolument néceſſaire que le Cordon ſoit de la figure dont on le décrit ici. J'en ai vu que l'on portoit comme le Cordon de la Toiſon d'Or : cela forme toujours une eſpece de triangle ; mais il n'eſt pas ſi exact que celui dont on vient de parler.

met à table, le Vé
premier en haut, d
e premier & secon
cent vis-à-vis le Vé
ent. Si c'est un jou
Récipiendaires on
, c'est-à-dire, qu'ils
e & à la gauche du

éception, le Véné
rveillants, le Secré
ier de l'Ordre, por
ordon bleu * taillé
eu près que le por
leurs de l'Ordre du
ont ou d'Eglise, ou
du Cordon du Vé
une Equerre & un
vent être d'or, ou
du

ment nécessaire que le
e dont on le décrit ici.
toit comme le Cordon
forme toujours une ef
il n'est pas si exact que
parler.

en triang
Loges,
ſont de
vroient
figures a
Maçonn
n'ordon
article ;
flambea
rente
matiere
que pa

du moins dorés. Les Surveillants & autres Officiers ne portent que le Compas.

Les lumieres que l'on met ſur la table, doivent toujours être diſpoſées en triangle : il y a même beaucoup de Loges, dans leſquelles les flambeaux ſont de figure triangulaire. Ils devroient être de bois, & chargés des figures allégoriques qui ont trait à la Maçonnerie. Il faut que les Statuts n'ordonnent point l'uniformité ſur cet article ; car j'ai vu pluſieurs de ces flambeaux qui étoient tous de différente eſpece, tant par rapport à la matiere dont ils étoient compoſés, que par la figure qu'on leur avoit donnée.

La Table eſt toujours ſervie à trois, ou cinq, ou ſept, ou neuf ſervices. Lorſqu'on a pris ſes places, chacun peut faire mettre une bouteille devant ſoi. Tous les termes dont on ſe ſert pour boire, ſont empruntés de l'Artillerie.

La Bouteille s'appelle *Baril*; il y en a qui disent *Barique* : cela est indifférent.

On donne au Vin le nom de *Poudre*, aussi-bien qu'à l'Eau; avec cette différence, que l'un est *Poudre rouge*, & l'autre *Poudre blanche*.

L'exercice que l'on fait en buvant, ne permet pas qu'on se serve de verres; il n'en resteroit pas un seul entier après qu'on auroit bu : on n'a que des gobelets, qu'on appelle *Canons*. Quand on boit en cérémonie, on dit : *Donnez de la Poudre*. Chacun se leve, & le Vénérable dit : *Chargez*. Alors chacun met du vin dans son gobelet. On dit ensuite : *Portez la main à vos Armes... En joue... Feu, grand feu*. Voilà ce qui désigne les trois temps qu'on est obligé d'observer en buvant. Au premier, on porte la main à son gobelet; au second, on l'avance devant soi, comme pour présenter les armes; & au dernier, chacun boit. En buvant on a les yeux

ſur le Vénérable, afin de faire tous enſemble le même exercice. En retirant ſon gobelet, on l'avance un peu devant ſoi, on le porte enſuite à la mammelle gauche, puis à la droite; cela ſe fait ainſi par trois fois. On remet enſuite le gobelet ſur la table en trois temps, on ſe frappe dans les mains par trois fois, & chacun crie auſſi par trois fois : *Vivat.*

Cette façon de boire forme le coup-d'œil le plus brillant que l'on puiſſe imaginer; & l'on peut dire, à la louange des Francs-Maçons, qu'il n'eſt point d'Ecole Militaire où l'Exercice ſe faſſe avec plus d'exactitude, de préciſion, de pompe & de majeſté, que parmi eux. Quelque nombreuſe que ſoit l'Aſſemblée, le mouvement de l'un eſt toujours le mouvement de tous; on ne voit point de *Traîneurs* : & dès qu'on a prononcé les premieres paroles de l'Exercice, tout s'y exécute, juſqu'à la fin, avec une uniformité qui tient de l'enchan-

il ne peut pas reprendre ſa place; il doit ſe tenir debout juſqu'à ce que la cérémonie ſoit finie.

J'obſerverai ici, à propos de *Maçonne*, que quoique les femmes ne ſoient point admiſes dans les Aſſemblées des Francs-Maçons, on en fait toujours une mention honorable. Le jour de la Réception, en donnant le Tablier au Nouveau-Reçu, on lui donne en même-temps deux paires de gants, une pour lui, & l'autre pour ſa *Maçonne*, c'eſt-à-dire, pour ſa femme, s'il eſt marié, ou pour la femme *qu'il eſtime le plus*, s'il a le bonheur d'être célibataire.

On peut interpréter comme on voudra le mot d'*eſtime* : il n'avoit autrefois qu'une ſignification très-honnête; il déſignoit ſeulement un doux penchant, fondé ſur l'excellence ou ſur la convenance des qualités du cœur & de l'eſprit. Mais depuis que la pudeur des femmes leur a fait employer ce terme pour exprimer hon-

nêtement une paſſion, qui le plus ſouvent n'eſt rien moins qu'honnête, il eſt devenu très-équivoque. Au reſte, de quelque eſpece que ſoient les engagements que les Francs-Maçons peuvent avoir avec les femmes, il eſt toujours certain que dans les Aſſemblées, tant ſolemnelles que particulieres, il n'eſt fait mention des Dames que d'une façon très-décente & très-conciſe; on boit à leur ſanté, & on leur donne des gants, voilà tout ce qu'elles en retirent. Cela paroîtra peut-être un peu humiliant pour un Sexe qui aime encore mieux qu'on diſe du mal de lui que rien du tout. Il me ſemble, d'un autre côté, qu'un ſilence ſi reſpectueux ſur une matiere qui demande à être traitée ſi ſouvent, doit éloigner bien du monde de la Maçonnerie. Une telle Société ne ſera ſûrement pas du goût de la plupart de nos jeunes & bruyants Etourdis, qui n'ont le plus ſouvent pour toute converſation, que le récit obſcene de

quelques ridicules conquêtes, grossiérement imaginées par la corruption de leurs cœurs : ils s'ennuyeroient infailliblement dans une compagnie dont les plaisirs & les conversations respirent la sagesse. Je n'ai que faire de dire combien aussi on seroit ennuyé d'une pareille acquisition.

Quoique la décence & la sagesse soient toujours exactement observées dans les repas Francs-Maçons, elles n'excluent, en aucune façon, la gayeté & l'enjouement. Les conversations y sont assez animées; mais elles tirent leur agrément principal de la tendresse & de la cordialité fraternelle qu'on y voit regner.

Lorsque les Freres, après avoir tenu quelque temps la conversation, paroissent dans le dessein de chanter leur bonheur, le Vénérable charge de cette fonction le premier ou le second Surveillant, ou celui des Freres qu'il croit le plus propre à s'acquitter dignement de cet emploi. On a vu des

Loges brillantes, dans lesquelles la permission de chanter, accordée par le Vénérable, étoit solemnisée par un Concert de cors de chasse & d'autres instruments, dont les accords harmonieux répandoient au loin les respectables symboles de l'union intime & de la douce intelligence qui faisoit le bonheur des Freres. Ce Concert fini, on chantoit les Hymnes de la Confrairie.

Ces Hymnes sont de différentes especes : les unes sont pour les Surveillants, d'autres pour les Maîtres, il y en a pour les Compagnons, & enfin on finit par celle des Apprentifs. Toutes les fois qu'on tient Loge, on chante toujours du moins les Chansons des Compagnons & des Apprentifs. On trouvera à la fin de ce Volume, un Recueil de la plupart des Chansons qui ont été chantées dans différentes Loges : elles ne sont pas également bonnes; mais elles expriment toutes l'esprit de concorde & d'union, qui

eſt l'ame de la Confrairie Maçonne.

Lorſqu'on chante la derniere Chanſon, les Domeſtiques, que l'on appelle *Freres-Servants*, & qui ſont auſſi de l'Ordre, viennent à la table des Maîtres, & ils apportent avec eux leurs *Canons chargés*, (on ſait à préſent ce que cela veut dire :) ils les poſent ſur la table des Maîtres, & ſe placent parmi eux. Tout le monde eſt debout alors, & on fait *la chaîne*, c'eſt-à-dire, que chacun ſe tient par la main, mais d'une façon aſſez ſinguliere. On a les bras croiſés & entrelaſſés, de maniere que celui qui eſt à droite, tient la main gauche de ſon voiſin; & par la même raiſon, celui qui eſt à gauche, tient la main droite: voilà ce qui forme la chaîne autour de la table. C'eſt alors qu'on chante :

Freres & Compagnons
De la Maçonnerie,
Sans chagrin jouiſſons
Des plaiſirs de la vie.
Munis d'un rouge bord,

Que par trois fois un ſignal de nos verres
Soit une preuve que d'accord
Nous buvons à nos Freres.

Ce couplet chanté, on boit avec toutes les cérémonies, excepté cependant qu'on ne crie point *Vivat.* On chante enſuite les autres couplets, & on boit au dernier avec tout l'appareil & toute la ſolemnité Maçonne, ſans omettre une ſeule cérémonie.

Ce mêlange ſingulier de Maîtres & de Domeſtiques, ne ſemble-t-il pas préſenter d'abord quelque choſe de bizarre, d'extraordinaire? Si pourtant on le conſidere ſous un certain aſpect, quel honneur ne fait-il pas à l'Humanité en général, & à l'Ordre Franc-Maçon en particulier? On voit avec quelle attention ils réaliſent à leur egard la qualité de Frere dont ils portent le nom. Ce n'eſt point chez eux une vaine dénomination, comme dans ces triſtes régions où l'on ſemble ne faire un uſage journalier des reſpectables noms de Pere & de Fre-

re, que pour les profaner indignement: les uns ſont fiérement deſpotiques, les autres ſont baſſement eſclaves. C'eſt tout le contraire chez les Francs-Maçons; les Freres-Servants goûtent avec leurs Maîtres les mêmes plaiſirs, ils jouiſſent comme eux des mêmes avantages. Quel autre exemple pourroit aujourd'hui nous retracer plus fidélement les temps heureux de la divine Aſtrée? Les hommes alors n'étoient point ſoumis au joug injuſte de la ſervitude, ni à l'humiliant embarras d'être ſervis: il n'y avoit alors ni ſupériorité, ni ſubordination, parce qu'on ne connoiſſoit pas encore le crime.

Après avoir donné une idée générale de la maniere dont les Francs-Maçons ſe comportent dans leurs Aſſemblées, je crois devoir à préſent ſatisfaire l'impatience du Lecteur, en lui faiſant un détail bien circonſtancié de ce qui s'obſerve dans les jours de Réception.

Pour parvenir à être reçu Franc-Maçon, il faut d'abord être connu de quelqu'un de cet Ordre, qui soit assez au fait des vie & mœurs du Récipiendaire, pour pouvoir en répondre. Celui qui se charge de cet office, informe d'abord les Freres de sa Loge des bonnes qualités du Sujet qui demande à être aggrégé dans la Confrairie : sur la réponse des Freres, le Récipiendaire est admis à se présenter.

Le Frere qui a parlé du Récipiendaire à la Compagnie, s'appelle *Proposant*; & au jour indiqué pour la Réception, il a la qualité de *Parrain*.

La Loge de Réception doit être composée de plusieurs pieces, dans l'une desquelles il ne doit y avoir aucune lumiere. C'est dans celle-là que le Parrain conduit d'abord le Récipiendaire. On vient lui demander s'il se sent la Vocation nécessaire pour être reçu : il répond qu'oui. On lui demande ensuite son nom, son surnom, ses qualités. Après qu'il a sa-

tisfait à ces questions, on lui ôte tout ce qu'il pourroit avoir de métal sur lui, comme boucles, boutons, bagues, boîtes, &c. Il y a même des Loges où l'on pousse l'exactitude au point de faire dépouiller un homme de ses habits, s'il y avoit du galon dessus. Après cela, on lui découvre à nud le genou droit, & on lui fait mettre en pantoufle le soulier qui est au pied gauche. Alors on lui met un bandeau sur les yeux, & on l'abandonne à ses réflexions pendant environ une heure. La chambre où il est, est gardée en-dehors & en-dedans par des Freres Surveillants, qui ont l'épée nue à la main, pour écarter les Profanes en cas qu'il s'en présentât qu'elqu'un. Le Parrain reste dans la chambre obscure avec le Récipiendaire, mais il ne lui parle point.

Lorsque ce temps de silence est écoulé, le Parrain va heurter trois coups à la porte de la chambre de Réception. Le Vénérable, Grand-Maî-

tre de la Loge, répond du dedans par trois autres coups, & ordonne ensuite que l'on ouvre la porte.

Le Parrain dit alors qu'il se présente un Gentilhomme,* nommé N., qui demande à être reçu. Le Vénérable dit au Parrain : *Demandez-lui s'il a la Vocation.* Celui-ci va exécuter l'ordre, & il revient ensuite rapporter la réponse du Récipiendaire. Le Vénérable ordonne alors qu'on le fasse entrer; les Surveillants se mettent à ses cotés pour le conduire.

Il faut observer qu'au milieu de la chambre de Réception, il y a un grand espace sur lequel on crayonne deux Colonnes, débris du Temple de Salomon. Aux deux côtés de cet espace, on voit aussi crayonnés un grand J & un grand B. On ne donne

* Que l'on soit Gentilhomme ou non, on est toujours annoncé pour tel parmi les Francs-Maçons : la qualité de *Freres* qu'ils se donnent entr'eux, les met tous de niveau pour la condition.

l'explication de ces deux lettres qu'après la réception. Au milieu de l'espace, & entre les Colonnes dessinées, il y a trois flambeaux allumés, posés en triangle.

Le Récipiendaire, les yeux bandés & dans l'état que je viens de le représenter, est introduit dans la chambre par les Surveillants, qui sont chargés de diriger ses pas. Il y a des Loges dans lesquelles, aussi-tôt que le Récipiendaire entre dans la chambre de Réception, on jette de la poudre ou de la poix-résine, dont l'inflammation fait toujours un certain effet, quoiqu'on ait les yeux bandés.

On conduit le Récipiendaire autour de l'espace décrit au milieu de la chambre, & on lui en fait faire le tour par trois fois. Il y a des Loges où cette marche se fait par trois fois trois, c'est-à-dire, qu'on fait neuf fois le tour dont il s'agit. Durant la marche, les Freres Surveillants, qui accompagnent, font un certain bruit

en frappant continuellement avec quelque chose sur les Attributs de l'Ordre, qui tiennent au cordon bleu qu'ils portent au cou. Il y a des Loges où l'on s'épargne ce bruit-là.

Ceux qui ont passé par cette cérémonie, assurent qu'il n'y a rien de plus pénible que cette marche que l'on fait ainsi les yeux bandés : on est aussi fatigué, lorsqu'elle est finie, que si l'on avoit fait un long voyage.

Lorsque tous les tours sont faits, on amene le Récipiendaire au milieu de l'espace décrit; on le fait avancer en trois temps vis-à-vis le Vénérable, qui est au bout d'en-haut, derriere un fauteuil, sur lequel on voit l'Evangile selon saint Jean. Le Grand-Maître dit alors au Récipiendaire : *Vous sentez-vous la Vocation pour être reçu?* Le Suppliant répond qu'oui. *Faites-lui voir le jour*, dit à l'instant le Grand-Maître, *il y a assez long-temps qu'il en est privé.* On lui débande les yeux, & pendant qu'on est à lui ôter le ban-

deau, les Freres ſe rangent en cercle autour de lui, l'épée nue à la main, dont ils lui préſentent la pointe. Les lumieres, le brillant de ces épées, les ornements ſinguliers dont j'ai dit que les Grands-Officiers étoient parés, le coup d'œil de tous les Freres en tablier blanc, forment un ſpectacle aſſez éblouiſſant pour quelqu'un qui, depuis environ deux heures, eſt privé du jour, & qui d'ailleurs a les yeux extrêmement fatigués par le bandeau. Ce ſombre dans lequel on a été pendant long-temps, & l'incertitude où l'on eſt par rapport à ce qu'il y a à faire pour être reçu, jettent infailliblement l'eſprit dans une perplexité, qui occaſionne toujours un ſaiſiſſement aſſez vif dans l'inſtant où l'on eſt rendu à la lumiere.

Lorſque le bandeau eſt ôté, on fait avancer le Récipiendaire en trois temps, juſqu'à un tabouret qui eſt au pied du fauteuil. Il y a ſur ce tabouret une Equerre & un Compas.

Alors le Frere, qu'on appelle l'*Orateur*, parce qu'il eſt chargé de faire le Diſcours de réception, dit au Récipiendaire : *Vous allez embraſſer un Ordre reſpectable, qui eſt plus ſérieux que vous ne penſez. Il n'y a rien contre la Loi, contre la Religion, contre le Roi, ni contre les Mœurs. Le Vénérable Grand-Maître vous dira le reſte.* On voit par ce diſcours que les Orateurs Francs-Maçons ſont amis de la préciſion.

Il eſt cependant permis à celui qui d'office eſt chargé de haranguer, d'ajouter quelque choſe à la Formule uſitée ; mais il faut que cette addition ſoit extrêmement conciſe : c'eſt une regle émanée des Inſtituteurs de l'Ordre, qui, par une ſage prévoyance, ont voulu bannir de chez eux l'ennui & l'inutilité. Ils ont prévu, ſans doute, qu'une permiſſion plus étendue introduiroit bientôt parmi eux, comme ailleurs, l'uſage faſtidieux de ces longues & fades Haran-

gues, dont le jargon bizarre fatigue depuis long-temps les oreilles intelligentes.

Le devoir d'un Franc-Maçon consiste à bien vivre avec ses Freres, à observer fidélement les usages de l'Ordre, & sur-tout à garder scrupuleusement un silence impénétrable sur les mysteres de la Confrairie. Il ne faut pas de longs discours pour instruire un Récipiendaire sur cet article.

Lorsque l'Orateur a fini son discours, on dit au Récipiendaire de mettre un genou sur le tabouret. Il doit s'agenouiller du genou droit, qui est découvert, comme je l'ai déjà dit. Selon l'ancienne regle de Réception, le Récipiendaire, quoiqu'agenouillé sur le genou droit, devroit cependant avoir le pied gauche en l'air. Cette situation me paroît un peu embarrassante : il faut qu'elle l'ait aussi paru à d'autres, car il y a bien des Loges dans lesquelles on ne l'observe point; on s'y contente de faire met-

tre le ſoulier du pied gauche en pantoufle.

Le Récipiendaire ainſi placé, le Vénérable Grand-Maître lui dit : *Promettez-vous de ne jamais tracer, écrire, ni révéler les Secrets des Francs-Maçons & de la Maçonnerie, qu'à un Frere en Loge, & en préſence du Vénérable Grand-Maître?* On ſent bien que quelqu'un qui a fait les fraix de ſe préſenter, pourſuit juſqu'au bout, & promet tout ce que l'on exige de lui. Alors on lui découvre la gorge pour voir ſi ce n'eſt point une femme qui ſe préſente; & quoiqu'il y ait des femmes qui ne valent guères mieux que des hommes ſur cet article, on a la bonté de ſe contenter de cette légere inſpection. On met enſuite ſur la mammelle gauche du Récipiendaire la pointe du Compas; c'eſt lui-même qui le tient de la main gauche : il met la droite ſur l'Evangile, & il promet d'obſerver tout ce que le Vénérable Grand-Maître lui a dit.

Il prononce enſuite ce Serment : *En cas d'infraction, je permets que ma langue ſoit arrachée, mon cœur déchiré, mon corps brûlé & réduit en cendres pour être jetté au vent, afin qu'il n'en ſoit plus parlé parmi les hommes : ainſi Dieu me ſoit en aide, & ce ſaint Evangile.* * Lorſque le Serment eſt pro-

* Voici une autre Formule, qui m'a été communiquée ; on m'a aſſuré que c'étoit une traduction du Serment que prononcent les Francs-Maçons Anglois le jour de leur réception.

„ Je confeſſe formellement, en préſence du „ Dieu tout-puiſſant & de cette Société, que je „ ne donnerai jamais à connoître, ſoit de bou„ che ou par ſigne, les ſecrets qui me ſeront „ révélés ce ſoir ou dans d'autres temps ; que je „ ne les mettrai point par écrit, ni ne les tail„ lerai ou graverai, ſoit ſur le papier, le cui„ vre, le métal, le bois, la pierre, ou d'autres „ moyens ſemblables, & que je ne les donne„ rai point à connoître à qui que ce ſoit par „ quelque ſigne ou mouvement, ſinon à ceux „ qui ſont Confreres ou Membres de la So„ ciété, ſous peine de ne point recevoir d'au„ tre punition, ſinon que mon cœur ſoit ar„ raché de mes entrailles, de même que mes „ boyaux du côté de ma mammelle gauche, „ que ma langue ſoit coupée de ma bouche „ juſqu'à la racine, & brûlée juſqu'à ce que le

noncé, on fait baiser l'Evangile au Récipiendaire. Après cela, le Vénérable Grand-Maître le fait passer à côté de lui : on lui donne alors le tablier de Franc-Maçon, dont j'ai parlé ci-dessus; on lui donne aussi une paire de gants pour lui, & une paire de gants de femme pour la Dame qu'il estime le plus. Cette Dame peut être la femme du Récipiendaire, ou lui appartenir d'une autre façon; on n'a point d'inquiétude là-dessus.

Quand la cérémonie de la présentation du tablier & des gants est faite, on enseigne au Nouveau-Reçu les Signes de la Maçonnerie, & on lui explique une des Lettres tracées dans

„ vent l'ait éparse; afin que par cette punition
„ on perde le souvenir que j'aie été un Confrere
„ ou Membre de cette Société.

Cela n'est plus, ni ne sera plus,
Et cela encore.

Comme je n'entends point ce que signifient ces derniers mots, on me dispensera d'en donner l'explication.

l'eſpace décrit au milieu de la chambre où il a été reçu ; c'eſt-à-dire, l'J, qui veut dire *Jakin*. On lui enſeigne auſſi le premier Signe, pour connoître ceux qui ſont de la Confrairie, & pour en être connu. Ce Signe s'appelle *Guttural*. On le fait en portant la main droite au cou, de façon que le pouce, élevé perpendiculairement ſur la paume de la main, qui doit être en ligne horizontale, ou approchant, faſſe l'Equerre. La main droite ainſi portée à la gauche du menton, commence le ſigne : on la ramene enſuite en-bas du côté droit, & on frappe un coup ſur la baſque de l'habit du même côté. Ce ſigne excite d'abord l'attention d'un Frere Maçon, s'il y en a un dans la compagnie où l'on ſe trouve. Il le répete auſſi de ſon côté, & il s'approche. Si le premier lui répond, alors ſuccede un autre ſigne : on ſe tend la main, & en la prenant, on poſe mutuellement le pouce droit ſur la premiere

& groſſe jointure de l'*Index*, & l'on s'approche comme pour ſe parler en ſecret. C'eſt alors qu'on prononce le mot *Jakin*. Voilà les ſignes qui caractériſent ceux que l'on appelle *Apprentifs*. Ce ſont auſſi les premiers ſignes que font d'abord les Francs-Maçons lorſqu'ils ſe rencontrent. On appelle le ſecond, le ſigne *Manuel*. Il eſt bon cependant d'obſerver que, depuis aſſez long-temps, les Francs-Maçons François ont fait quelque changement à cette façon de ſe toucher. Selon l'uſage qui eſt aujourd'hui en vigueur, deux Francs-Maçons qui cherchent à s'aſſurer l'un de l'autre, ne touchent point la même jointure, c'eſt-à-dire, que ſi le premier qui prend la main preſſe la premiere jointure, le ſecond doit preſſer la ſeconde, ou la troiſieme, ſi le premier a preſſé la ſeconde.

Selon les uſages obſervés de temps immémorial parmi les Francs-Maçons, il y avoit des interſtices entre

chaque degré que l'on acquéroit dans l'Ordre. Quand on étoit reçu *Apprentif*, on restoit dans cet état trois ou quatre mois, après lesquels on étoit reçu *Compagnon*, & six mois après on étoit admis à la *Maîtrise*. De cette maniere, on avoit le temps de s'instruire; & lorsqu'on arrivoit au dernier grade, on étoit bien plus en état d'en soutenir la dignité.

La vivacité Françoise n'a pas pu tenir contre tous ces délais: on a voulu pénétrer dans un instant tous les mysteres les plus cachés; & il s'est trouvé des Maîtres de Loge qui ont eu la foible complaisance de sacrifier à l'impétueux empressement des Récipiendaires, des usages respectables, que leur sagesse & leur antiquité auroient dû mettre à l'abri de toute prescription. Mais le mal est fait, & c'est le moindre que la Confrairie Maçonne ait essuyé depuis qu'elle s'est établie en France. Il faut que le François touche à tout; son caractere volatil

le porte à marquer ſur tout l'impreſſion de ſa main. Ce qui eſt médiocre, il le perfectionne; ce qui eſt excellent, il le gâte. La Maçonnerie m'en fournit des preuves, dont je parlerai dans quelque temps. Je reviens à la cérémonie de la Réception.

Lorſque l'on a enſeigné à l'Apprentif les ſignes de l'Ordre & le mot de JAKIN, que l'on peut regarder comme un des termes ſacramentaux de la Confrairie, on lui apprend de plus une autre façon de le prononcer. On a été obligé d'y avoir recours, pour éviter toute ſurpriſe de la part de quelque profanes, qui auroient pu, à force de recherches, découvrir les ſignes & les termes de la Maçonnerie. Lors donc qu'on a lieu de ſoupçonner que celui qui a fait les ſignes de la Société pourroit bien n'en être pas, on lui propoſe d'*épeller* : on ne s'exprime pas plus au long; tout Franc-Maçon entend d'abord ce que cela veut dire. Alors l'un dit J, l'autre

doit répondre A ; le premier dit K, le ſecond I, & l'autre N : ce qui compoſe le mot de JAKIN. Voilà la véritable maniere dont les Francs-Maçons ſe reconnoiſſent. Il eſt vrai cependant que ces premiers ſignalements ne déſignent encore qu'un Franc-Maçon Apprentif; il y en a d'autres pour les Compagnons & pour les Maîtres : je vais les expliquer en peu de mots.

La cérémonie de l'Inſtallation d'un Apprentif dans l'Ordre des Compagnons, ſe paſſe toujours en grande Loge. Le Vénérable & les Surveillants ſont revêtus de tout l'appareil de leurs Dignités. Les figures ſont crayonnées ſur le plancher de la ſalle de Réception ; & au-lieu d'une pierre informe qui eſt deſſinée dans le temps de la Réception d'un Apprentif, comme pour lui apprendre qu'il n'eſt encore propre qu'à dégroſſir l'Ouvrage, on trace, pour la Réception d'un Compagnon, une pierre propre à ai-

guiſer les outils, pour lui faire connoître que déſormais il pourra s'employer à polir ſon Ouvrage, & à y mettre la derniere main.

On ne lui fait point réitérer le Serment déjà fait; il eſt ſuffiſamment exprimé par un ſigne que l'on appelle *Pectoral.* On apprend au Récipiendaire à porter ſa main ſur la poitrine, de façon qu'elle forme une Equerre. Cette poſition annonce un Serment tacite, par lequel l'Apprentif, qui va devenir Compagnon, promet, foi de Frere, de ne point révéler les ſecrets de la Maçonnerie. On lui donne enſuite l'explication du grand B, qui fait un pendant avec l'J dans l'eſpace où l'on a crayonné les Colonnes du Temple de Salomon. Cette lettre ſignifie *Booz*. On l'*épelle*, comme j'ai dit qu'on faiſoit le mot de Jakin, lorſqu'on appréhende d'être ſurpris par quelqu'un qui s'annonceroit pour Compagnon ſans l'être véritablement.

Le ſecret de la Réception des Maî-

tres ne conſiſte que dans une cérémonie aſſez ſinguliere, & ſur laquelle je vais apprendre aux Maîtres mêmes, reçus depuis long-temps, quelques traits qu'ils ignorent abſolument.

Lorſqu'il s'agit de recevoir un Maître, la ſalle de Réception eſt décorée de la même façon que pour la Réception des Apprentifs & des Compagnons; mais il y a plus de figures dans l'eſpace qui eſt décrit au milieu. Outre les flambeaux placés en triangle, & les deux fameuſes Colonnes, dont j'ai parlé, on y décrit, du mieux que l'on peut, quelque choſe qui reſſemble à un bâtiment, qu'ils appellent *Palais Moſaïque*. On y dépeint auſſi deux autres figures; l'une s'appelle la *Houppe dentelée*, & l'autre le *Dais parſemé d'étoiles*. Il y a auſſi une Ligne perpendiculaire, ſous la figure d'un inſtrument de Maçonnerie, que les Ouvriers ordinaires appellent le *plomb* ou *l'à-plomb*. La pierre qui a ſervi à ces figures, reſte ſur le plan-

cher de la chambre de Réception. On y voit de plus une espece de représentation, qui désigne le Tombeau de Hiram. Les Francs-Maçons font en cérémonie beaucoup de lamentations sur la mort de cet Hiram, décédé il y a bientôt trois mille ans. Ceci me paroît avoir quelque ressemblance avec les Fêtes que les Anciens solemnisoient autrefois si lugubrement, à l'occasion de la mort du malheureux Amant de la tendre Vénus. On sait que pendant plusieurs siecles, les femmes Païennes, à certain jour marqué, célébroient par les accents les plus douloureux, la mort cruelle d'Adonis.

Il y a bien des Francs-Maçons qui ne connoissent cet Hiram que de nom, sans savoir ce qu'il étoit. Quelques-uns croient qu'il s'agit de Hiram, Roi de Tyr, qui fit alliance avec Salomon, & qui lui fournit abondamment tous les matériaux nécessaires pour la construction du Temple. On croit devoir

aujourd'hui des larmes à la mémoire d'un Prince qui s'eſt prêté autrefois à l'élévation d'un édifice dont on projette le rétabliſſement.

Hiram, dont il s'agit chez les Francs-Maçons, étoit bien éloigné d'être Roi de Tyr. C'étoit un excellent Ouvrier pour toutes ſortes d'ouvrages en métaux, comme or, argent & cuivre. Il étoit fils d'un Tyrien, & d'une femme de la Tribu de Nephtali. * Salomon le fit venir de Tyr, pour travailler aux ornements du Temple. On voit au quatrieme Livre des Rois, le détail des ouvrages qu'il fit pour l'embelliſſement de cet édifice. Entre autres ouvrages, il eſt fait mention dans l'Ecriture-Sainte, de deux Colonnes de cuivre, qui avoient chacune dix-huit coudées de haut & douze

* *Salomon tulit Hiram de Tyro, filium mulieris viduæ de Tribu Nephtali, artificem ærarium, & plenum.... doctrinâ ad faciendum omne opus ex ære.* III. Reg. VII. ℣. 13 & ſeq.

douze de tour, au-dessus desquelles étoient des corniches de fonte, en forme de lys. Ce fut lui qui donna des noms à ces deux Colonnes : il appella celle qui étoit à droite, *Jakin* ; & celle de la gauche, *Booz*.* Voilà cet Hiram que l'on regrette aujourd'hui. Je crois qu'il y aura quelques Maîtres qui m'auront obligation de cet éclaircissement ; on est toujours bien-aise de savoir pour qui l'on pleure. Au reste, je pense qu'il ne faudroit pas tant s'affliger de la mort de Hiram : si les Francs-Maçons n'ont besoin que d'Ouvriers habiles, ils trouveront parmi nos Modernes dequoi se consoler de la perte des Anciens.

Cette derniere Réception n'est que de pure cérémonie ; on n'y apprend presque rien de nouveau, si ce n'est l'addition d'un signe qu'on nomme

* *Et statuit (Hiram) duas columnas in porticu Templi : cùmque statuisset columnam dexteram, vocavit eam nomine Jachin ; similiter erexit columnam secundam, & vocavit nomen ejus Booz*. Ibid. ℣. 21.

Pédestral : il se fait en plaçant ses pieds de façon qu'ils puissent former une Equerre. On explique allégoriquement cette figure ; elle signifie, qu'un Frere doit toujours avoir en vue l'équité & la justice, la fidélité à son Roi, & être irrépréhensible dans ses mœurs.

Voilà donc les quatre Signes principaux qui caractérisent les Francs-Maçons.

Le *Guttural*, ainsi appellé, parce qu'on porte la main à la gorge en formant une équerre.

Le *Manuel*, dans lequel on se touche les jointures des doigts.

Le *Pectoral*, où l'on porte la main en équerre sur le cœur.

Et le *Pédestral*, qui prend son nom de la position des pieds.

A l'égard des mots que l'on prononce pour constater la vérité des signes de la Maçonnerie, il n'y a que les deux dont j'ai parlé ci-dessus, savoir, JAKIN (il y a *Jachin* dans l'E-

criture-Sainte) & Booz. Le premier eſt pour les Apprentifs, & ils n'ont que celui-là. Les Compagnons & les Maîtres ſe ſervent des deux, & cela ſe pratique ainſi. Après que l'on a fait les premiers ſignes, qui ſont de porter la main en équerre au cou, de frapper enſuite ſur la baſque droite de l'habit, de ſe preſſer mutuellement la jointure des doigts, & de prononcer le mot JAKIN, on met la main en équerre ſur la poitrine, & on prononce Booz avec les mêmes précautions que l'on a obſervées au premier. Les Maîtres n'ont point d'autres mots qui les diſtinguent des Compagnons; ils obſervent ſeulement de s'embraſſer, en paſſant le bras par-deſſus l'épaule : voilà leur diſtinctif, qui eſt ſuivi du ſigne Pédeſtral. Tout cela ſe pratique avec tant de circonſpection, qu'il eſt difficile à tout autre qu'à un Franc-Maçon de s'en appercevoir.

Je vais reprendre à préſent l'en-

droit de la Réception d'un Apprentif, où j'en étois resté. Je ne suis pas sûr de ne pas tomber ici dans quelques redites, parce que je n'ai pas sous les yeux la feuille où j'en ai parlé : je vais, à tout hazard, reprendre du mieux que je pourrai, le fil de ma narration. On m'excusera, si je me répete ; mais dans une affaire qui peut intéresser, j'aime mieux dire deux fois la même chose, que d'omettre la moindre particularité.

Lorsque le Récipiendaire a prêté serment, le Vénérable Grand-Maître l'embrasse, en lui disant : *Jusqu'ici je vous ai parlé en Maître, je vais à présent vous traiter en Frere.* Il le fait passer à côté de lui. C'est alors qu'on lui donne le Tablier de Maçon, & deux paires de Gants, l'une pour lui, & l'autre pour sa Maçonne. Le second Surveillant lui dit alors : *Nous vous donnons ces gants, comme à notre Frere, & en voilà une paire pour votre Maçonne, ou pour la plus fidelle. Les*

femmes croient que nous ſommes leurs ennemis ; vous leur prouverez par-là que nous penſons à elles. Le Nouveau-Reçu embraſſe enſuite les Maîtres, les Compagnons & les Apprentifs; après cela, on ſe met à table.

Le Vénérable ſe place à l'Orient, les Surveillants à l'Occident, les Maîtres & Compagnons au Midi, & les Apprentifs au Nord; le Nouveau-Reçu occupe la place d'honneur à côté du Vénérable. Chacun eſt ſervi par ſon Domeſtique, qui ne peut pourtant faire cette fonction que lorſqu'il eſt reçu Franc-Maçon. * La cérémonie de la Réception des Domeſtiques eſt la même que celle des Apprentifs, ils ne ſavent que le mot de JAKIN; ils n'ont auſſi que les premiers Si-

* Les Francs-Maçons ont cru devoir auſſi admettre dans leur Ordre la plupart des Maîtres Traiteurs, & leurs premiers Garçons; parce que, comme ils choiſiſſent ordinairement leurs maiſons pour leurs Aſſemblées, cela fait qu'ils y ſont plus en ſûreté, le Maître & les Garçons s'intéreſſent à éloigner les Profanes.

gnes, & ne peuvent jamais parvenir à la Maîtrise.

Le service des Domestiques se borne à mettre les plats sur la table, & à changer les couverts. Il est rare qu'on se fasse servir à boire : communément chacun a sa bouteille ou barique devant soi. Voici comme on solemnise la premiere santé, qui est celle du Roi.

Le Vénérable frappe un coup sur la table, le premier & le second Surveillants font la même chose : alors toute l'Assemblée tourne les yeux vers le Vénérable, & se prépare à écouter avec attention ce que l'on va dire. Car il faut remarquer que lorsqu'on frappe sur la table, ce n'est pas toujours pour *porter une santé* ; cela se fait aussi toutes les fois qu'on a à dire quelque chose qui intéresse la Maçonnerie en général, ou seulement les Freres de la Loge.

Lorsque le second Surveillant a frappé, le Vénérable se leve, il porte

la main en équerre ſur le cœur, & dit : *A l'Ordre, mes Freres.* Le premier & le ſecond Surveillants répetent la même choſe. Le Vénérable ajoute : *Chargez, mes Freres, pour une ſanté.* Ceci eſt répété de même par les Surveillants. Chacun met alors dans ſon Canon autant de Poudre, tant rouge que blanche, qu'il juge à propos ; on ne gêne perſonne ſur la quantité, ni ſur la qualité. Lorſque les Canons ſont en état, le premier Surveillant dit au Grand-Maître : *Vénérable, nous ſommes chargés.* Le Grand-Maître dit alors : *Premier & ſecond Surveillants, Freres & Compagnons de cette Loge, nous allons boire à la ſanté du Roi, notre auguſte Maître, à qui Dieu donne une ſanté parfaite & une longue ſuite de proſpérités.* Le premier Surveillant répete ce qu'a dit le Grand-Maître. J'ai oublié de dire, qu'il interpelle toujours l'Aſſemblée en commençant par les Dignités ; ainſi il dit alors : *Très-Vénérable, ſecond*

Surveillant, Freres & Compagnons de cette Loge, nous, &c. Le ſecond Surveillant dit après : *Très-Vénérable, premier Surveillant, Freres, &c.*

Après cette derniere répétition, le Vénérable Grand-Maître dit : *Second Surveillant, commandez l'Ordre.* Alors celui-ci dit : *Mes Freres, regardez le Vénérable*; & en portant la main à ſon Canon, il ordonne ainſi l'Exercice : *Portez la main droite à vos armes* : on met la main à ſon Canon, mais ſans le lever. *En joue* : on éleve ſon Canon, & on l'avance devant ſoi. *Feu, grand feu; c'eſt pour le Roi, notre Maître.* Chacun boit alors, & on a toujours les yeux ſur le Vénérable, afin de ne retirer ſon Canon qu'après qu'il a fini de boire. Le ſecond Surveillant, qui regarde auſſi le Vénérable, ſuit le mouvement de ſon bras, & toute l'Aſſemblée les ſuit l'un & l'autre. En retirant ſon Canon, on préſente les armes, enſuite on le porte à gauche & à droite; cet Exercice ſe

fait trois fois de ſuite. On remet après enſemble, & en trois temps, les Canons ſur la table; on ſe frappe trois fois dans les mains, & on crie trois fois *vivat*.

La ſcrupuleuſe uniformité qui regne dans cet Exercice, & la ſage gayeté qui pare le viſage des Freres, & qui reçoit encore les agréments les plus vifs par la joie dont tout bon François eſt toujours pénétré lorſqu'il peut témoigner ſolemnellement ſon zele pour ſon Roi; tout cela forme, dit-on, un point de vue raviſſant, qui ſeul attireroit à l'Ordre ceux mêmes qui paroiſſent aujourd'hui dans les diſpoſitions les moins favorables pour les Francs-Maçons.

Je me ſouviens d'avoir dit qu'après la ſanté du Roi, on buvoit celle du Très-Vénérable Grand-Maître, Chef de l'Ordre, & qu'on buvoit enſuite celle du Vénérable Grand-Maître de la Loge où l'on ſe trouve, celles des Surveillants, du Récipiendaire & des

Freres, &c. Tout cela ſe fait avec grande cérémonie.

Il eſt à propos d'obſerver, que quoique ce ſoit preſque toujours le Vénérable de la Loge qui propoſe de boire à la ſanté de quelqu'un, il eſt pourtant permis au premier ou ſecond Surveillant, & même à tout autre, de demander à porter une ſanté. Voici comme cela ſe fait.

Celui qui veut propoſer une ſanté, frappe un coup ſur la table; tout le monde prête ſilence. Alors le Propoſant dit : *Vénérable, premier & ſecond Surveillants, Freres & Compagnons de cette Loge, je vous porte la ſanté de tel.* Si c'eſt à un des Dignitaires que l'on boit, on ne le nomme point dans le compliment qu'on adreſſe aux Dignités. Par exemple, ſi c'eſt au Vénérable, on commence par dire : *Premier & ſecond Surveillants, Freres, &c.* Si c'eſt au premier Surveillant, on dit : *Vénérable, ſecond Surveillant, Freres, &c.*

Celui, à la ſanté duquel on boit, doit ſe tenir aſſis pendant que l'on boit; il ne ſe leve que lorſque l'on a fini la cérémonie, & que tout le monde s'eſt aſſis. Alors il remercie le Vénérable, le premier & le ſecond Surveillants, & les Freres, & leur annonce qu'il va faire raiſon du plaiſir qu'on lui a fait de boire à ſa ſanté. Il fait alors tout ſeul l'Exercice dont j'ai fait mention.

Comme toutes les cérémonies qui s'obſervent pour les ſantés prennent bien du temps, & qu'il pourroit ſe trouver quelqu'un des Freres aſſez altéré pour avoir beſoin de boire dans les intervalles, on accorde à chacun la liberté de boire à ſa fantaiſie; & ceux qui boivent ainſi, le font, pour ainſi dire, en cachette, c'eſt-à-dire, ſans les cérémonies uſitées.

Je n'entreprendrai pas d'exprimer le plaiſir ſingulier que goûtent les Francs-Maçons dans cette maniere de porter des ſantés; eux ſeuls le ſen-

tent, & ne pourroient pas le rendre. J'ai oui dire, en propres termes, à des Enthousiastes de l'Ordre, qu'à ce sujet, le sentiment ne pouvoit rien prêter à l'expression.

Quoique la maniere dont on porte les santés, occupe une bonne partie du temps que les Francs-Maçons consacrent à leurs Assemblées, il leur en reste cependant assez pour se procurer mutuellement des instructions, qui sont toujours très-satisfaisantes, tant par rapport aux choses mêmes qu'on y apprend, que par rapport à la maniere dont elles sont enseignées. Quand on veut former un Frere nouvellement reçu, on lui fait quelques questions sur les usages de l'Ordre. S'il ne se sent pas assez fort pour répondre, il met la main en équerre sur la poitrine, & fait une inclination : cela veut dire, qu'il demande grace pour la réponse. Alors le Vénérable s'adresse à un plus ancien, en lui disant, par exemple : *Frere N.*

que faut-il pour faire une Loge? Le Frere répond : *Vénérable, trois la forment, cinq la composent, & sept la rendent parfaite.*

A l'égard des Maîtres, on leur fait des questions bien plus relevées, ou plutôt, sur une question très-simple, le Maître interrogé répond de la façon la plus sublime. Par exemple, le Vénérable Grand-Maître dit à un Surveillant : *Frere, d'où venez-vous?* Celui-ci répond : *Vénérable, je viens de la Loge de Saint-Jean.* Le Vénérable reprend : *Qu'y avez-vous vu, quand vous avez pu voir?* Le Surveillant répond : *Vénérable, j'ai vu trois grandes Lumieres, le Palais Mosaïque, le Dais parsemé d'étoiles, la Houppe dentelée, la Ligne perpendiculaire, la Pierre à tracer, &c.* On ne peut rien voir de mieux détaillé que cette réponse; & quoiqu'elle ne paroisse pas absolument bien claire, elle satisfait infiniment les Freres qui l'entendent, & elle cause un plaisir bien vif à toute

la compagnie. De temps en temps on fait aussi répéter les signes de la Maçonnerie. Ceux qui les possedent parfaitement, les font avec une dignité qui charme les Spectateurs; & ceux qui ne sont pas encore bien formés, ou qui sont un peu *gauches* dans leurs façons, procurent quelquefois de l'amusement aux Freres par l'embarras qu'ils éprouvent à se perfectionner dans la formation des Signes. Il seroit inutile d'entrer dans un plus long détail des matieres sur lesquelles peuvent rouler les instructions ou les conversations des Freres de la Maçonnerie; tout est à peu près de la même force que ce que je viens de rapporter.

C'est donc en vain qu'on a voulu répandre sur l'Ordre des Francs-Maçons les soupçons les plus odieux: les plaisirs qu'ils goûtent ensemble, n'ont rien que de très-pur; & l'uniformité qui y regne, n'occasionne jamais l'ennui, parce qu'ils s'aiment

tendrement les uns les autres. Je conçois bien que tout autre qu'un Franc-Maçon s'amuſeroit à peine de bien des choſes qui paroiſſent faire les délices de leur Société; mais tout ceci eſt une affaire de ſentiment, fondé ſur l'expérience. Quand on eſt Franc-Maçon, tout ce qui concerne l'Ordre, affecte ſinguliérement l'eſprit & le cœur. Ce qui ſeroit inſipide pour un Profane, devient un plaiſir très-vif pour un Franc-Maçon; c'eſt un effet bien marqué de ce qu'on appelle une *grace d'état.*

Il n'y a donc rien que de très-ſimple & de très-innocent dans les converſations que les Francs-Maçons tiennent à table, & la pureté des ſentiments, qui diſtingue cette Société de tant d'autres, tire encore un nouvel éclat des Hymnes joyeuſes que les Freres chantent entre eux, lorſqu'on a tenu table pendant quelque temps.

On ſait que c'eſt aſſez ſouvent par les Chanſons que le caractere de cha-

que Particulier ſe manifeſte. Tel par état, ou par reſpect pour ſon âge, ne tiendra que des diſcours convenables, qui, à la fin d'un repas, l'eſprit un peu échauffé par les vapeurs d'une ſeve agréable, croit pouvoir s'échapper un peu, & cotoyer, pour ainſi dire, l'indécence, s'il ne s'y livre pas totalement. C'eſt une maxime aſſez ordinaire : *Tout eſt permis en chantant*. Les Francs-Maçons ne l'ont point adoptée, & leurs Chanſons, auſſi pures & auſſi ſimples que leurs diſcours, annoncent également la gayeté & l'innocence. Il ſera facile au Lecteur d'en juger par lui-même : je donnerai à la fin de cet Ouvrage un Récueil aſſez curieux de leurs principales Chanſons.

C'eſt par-tout une impoliteſſe, lorſqu'on eſt à table, de parler à l'oreille de ſon voiſin ; mais communément ce n'eſt qu'une impoliteſſe : c'eſt un crime chez les Francs-Maçons, qui eſt puni plus ou moins ſévérement, à

à proportion que le Frere, qui a prévariqué, eſt plus ou moins entêté. J'obſerverai ici, à la honte de nos François, que c'eſt chez eux que l'on a été obligé de faire uſage, pour la premiere fois, de la Formule ſinguliere conſacrée pour l'Excluſion d'un Franc-Maçon.

Le Vénérable ne procede pas d'abord à la rigueur : il commence par avertir avec douceur ; & lorſque le Frere qui a manqué, ſe range à ſon devoir, il n'eſt condamné qu'à une amende. J'ai dit ci-deſſus qu'elle étoit toujours au profit des Pauvres, parce que ç'a toujours été l'uſage parmi les Francs-Maçons. On a jugé à propos, dans quelques Loges modernes, de garder cet argent pour ſe régaler en commun.

Lorſque le Frere, qui a été *admonêté*, n'a pas égard aux remontrances du Vénérable, on agit contre lui à la rigueur, ſi le cas paroît l'exiger. Le Vénérable conſulte, on va aux

opinions; & lorſque les avis ſe réuniſſent pour l'Excluſion d'un Frere, voici comme on y procede. Le Vénérable frappe ſur la table, & dit: *A l'ordre, mes Freres.* Les Surveillants frappent auſſi, & répetent ce qu'a dit le Vénérable. Lorſque tout le monde paroît attentif à l'ordre donné, le Vénérable met la main en équerre ſur la poitrine; il s'adreſſe au premier ou au ſecond Surveillant, & il lui dit: *Frere, pourquoi vous êtes-vous fait recevoir Maçon?* Celui qui eſt interrogé répond: *Vénérable, c'eſt parce que j'étois dans les ténebres, & que je voulois voir le jour.* Le Vénérable: *Comment avez-vous été reçu Maçon?* Réponſe: *Vénérable, par trois grands coups.* Le Vénérable: *Que ſignifient ces trois grands coups?* Réponſe: *Frappez, on vous ouvrira; demandez, on vous donnera; préſentez-vous, & l'on vous recevra.* Le Vénérable: *Quand vous avez été reçu, qu'avez-vous vu?* Réponſe: *Vénérable, rien que je puiſſe*

comprendre. Le Vénérable : *Comment étiez-vous vêtu quand vous avez été reçu en Loge?* Réponſe : *Vénérable, je n'étois ni nud, ni vêtu; j'étois pourtant d'une maniere décente.* Le Vénérable : *Où ſe tenoit le Vénérable quand vous avez été reçu?* Réponſe : *Vénérable, à l'Orient.* Le Vénérable : *Pourquoi à l'Orient?* Réponſe : *Vénérable, parce que, comme le Soleil ſe leve en Orient, le Vénérable s'y tient pour ouvrir aux Ouvriers & pour éclairer la Loge.* Le Vénérable : *Où ſe tenoient les Surveillants?* Réponſe : *Vénérable, en Occident.* Le Vénérable : *Pourquoi en Occident?* Réponſe : *Parce que, comme le Soleil ſe couche en Occident, les Surveillants s'y tiennent pour payer les Ouvriers & pour fermer la Loge.*

Le Vénérable prononce alors la Sentence d'Excluſion, en diſant : *Premier & ſecond Surveillants, Freres & Compagnons de cette Loge, la Loge eſt fermée.* Les Surveillants répetent la même choſe. Le Vénérable dit alors

au Frere qui a manqué, que c'eſt par rapport à la faute qu'il a commiſe, & qu'il n'a pas voulu réparer, qu'on a fermé la Loge. Dès-là, celui qui eſt l'objet de la réprimande, eſt exclus de l'Ordre; il n'eſt plus fait mention de lui, lorſqu'on invite les Freres pour aſſiſter à une Réception; & on a ſoin en même-temps de faire avertir les autres Loges du caractere peu ſociable de celui contre lequel on s'eſt trouvé dans l'obligation de ſévir: alors il ne doit être admis nulle part; c'eſt un des Statuts de l'Ordre.

Au reſte, il faut que l'obſtination d'un Frere ſoit pouſſée un peu loin, pour qu'on en vienne à une telle extrémité. Un Ordre qui ne reſpire que la douceur, la tranquillité & la paix, ne permet pas qu'on prononce contre un des Membres aucun Arrêt rigoureux, ſans avoir tenté auparavant toutes les voies poſſibles de conciliation.

Une interruption auſſi affligeante

doit altérer considérablement le plaisir que goûtent les Freres à chanter les Hymnes de leur Ordre. Cependant, comme il est de regle de chanter dans les Assemblées ordinaires, on reprend le fil des Chansons, lorsque le calme est entiérement rétabli. J'ai déjà dit, que l'on finissoit par la Chanson des Apprentifs, & j'ai fait observer que les *Domestiques* ou *Freres-Servants* venoient alors se mettre en rang avec les Maîtres. J'ai décrit, au même endroit, de quelle façon on se conduisoit dans cette derniere cérémonie; ainsi je me crois dispensé d'en parler ici davantage. Je pourrai quelque jour entrer dans un plus grand détail, lorsque je donnerai une Histoire complette de cet Ordre. On y verra son origine, ses progrès, ses variations : peut-être aussi que ce qui se passe aujourd'hui, me fournira l'Histoire de sa décadence & de sa ruine.

Cet Ordre, quoique parvenu chez les François, auroit pu s'y conserver

dans toute ſa dignité, ſi l'on eût apporté plus d'attention & de diſcernement dans le choix que l'on a fait de ceux qui demandoient à y être admis. Je ne dis pas qu'il eût fallu exiger de la naiſſance, ou des talents ſupérieurs : il auroit ſuffi de s'attacher principalement à l'éducation & aux ſentiments ; en un mot, aux qualités de l'eſprit & du cœur. On n'auroit pas multiplié à l'infini une Société, qui ne ſe ſoutiendra jamais que par le mérite marqué de ſes Membres.

Je ne ſuis point de l'opinion de ceux qui croient que les ſentiments, ou les mœurs, appartiennent à un Quartier plutôt qu'à un autre. On penſe actuellement auſſi-bien au Marais qu'au Fauxbourg Saint-Germain, & bientôt on y parlera la même Langue, & on y aura les manieres auſſi nobles. J'obſerverai cependant, à l'égard des Francs-Maçons, que ce préjugé de mérite local pourroit avoir quelque lieu.

L'époque de leur décadence peut ſe rapporter au temps où cette Société s'eſt étendue vers la rue Saint-Denis; c'eſt-là qu'en arrivant, elle s'eſt ſentie frappée d'influences malignes, qui ont altéré d'abord la régularité de ſes traits, & l'ont enſuite entiérement défigurée par le commerce de la rue des Lombards. Je laiſſe aux véritables & zélés Francs-Maçons le ſoin de faire entendre clairement ce que je dis ici; ils y ſont intéreſſés.

Ce qui eſt certain, c'eſt que, par une trop grande facilité, on a admis à la Dignité de Compagnons & de Maîtres, des gens qui, dans des Loges bien réglées, n'auroient pas eu les qualités requiſes pour être Freres-Servants. On a été plus loin: la religion du Grand-Maître a été ſurpriſe au point de lui faire accorder des Patentes de Maîtres de Loge, à des perſonnes incapables de commander dans la plus vile Claſſe des Profanes. Alors, pour la premiere fois,

la Maçonnerie étonnée a vu, avec horreur, s'introduire dans ſon ſein le mépriſable intérêt & l'indécence groſſiere.

Lorſque des gens de certaine étoffe ſont curieux de faire une Société, que ne cherchent-ils dans leur eſpece de quoi la former?

Le ſage Anglois, chez qui la Maçonnerie a pris naiſſance, nous fournit des exemples de quantité de Sociétés, auſſi différentes entre elles, qu'il y a de différentes Claſſes de Sujets dans un Etat; & ce qu'il y a de remarquable, à la honte de certains François intrus dans la Maçonnerie, c'eſt que les Sociétés mêmes du plus bas étage obſervent toujours à leur façon la plus exacte décence. Il y a entr'autres à Londres une Société qu'on appelle la *Cotterie de deux ſols*, ainſi nommée, parce que chaque Aſſocié met deux ſols ſur la table en entrant dans l'Aſſemblée. Cette Confrairie n'eſt compoſée que d'Artiſans

très-groſſiers, parmi leſquels on n'a jamais entendu dire qu'il ſe ſoit rien paſſé de contraire au bon ordre. La vertu les unit; elle eſt véritablement un peu groſſiere, mais c'eſt la vertu de leur état. Ces Aſſociés ont des Statuts aſſez conformes à leur groſſiéreté. Je ne citerai pour exemple que le IV Article de leur Réglement, qui eſt conçu en ces termes : *Si quelqu'un jure, ou dit des paroles choquantes à un autre, ſon voiſin peut lui donner un coup de pied ſur les os des jambes.* * Cette façon ſinguliere d'avertir ſon voiſin me paroît aſſez expreſſive. Ce qui eſt admirable, c'eſt que lorſqu'on en a fait uſage, il n'en eſt jamais réſulté aucun déſordre; au contraire, celui qui eſt averti de cette maniere ne s'en fâche point, il ſe tient pour bien averti, & il ſe corrige.

On auroit pu de même former à Paris des Sociétés convenables au génie & aux manieres de quantité de

* Ceci eſt tiré du *Spectateur*.

Particuliers, * qui ne ſont point faits pour pratiquer des perſonnes qui penſent. On leur auroit donné des Réglements à leur portée. Celui que je viens de citer auroit pu y figurer d'autant mieux qu'ils y ſont accoutumés : comme dans leurs quarts-d'heures d'enjouement, ou lorſque la vente ne donne pas, ils ſe livrent volontiers à ce noble exercice, ils auroient pu s'en ſervir auſſi pour s'avertir charitablement de leurs fautes.

Le Très-Vénérable qui eſt aujourd'hui à la tête de l'Ordre, va, dit-on, travailler efficacement à écarter de la Confrairie Maçonne tout ce qui n'eſt pas digne d'elle. Ce grand ouvrage avoit été projetté par ſon illuſtre Prédéceſſeur, qu'une mort prématurée

* Ceux qui connoiſſent un peu les Habitants de certains Quartiers Marchands, ſont aſſez au fait des façons ſingulieres avec leſquelles ces Meſſieurs s'abordent réciproquement. A la rudeſſe de leurs geſtes & à la groſſiéreté de leurs diſcours, il ſemble qu'ils diſputent continuellement enſemble d'impoliteſſe.

vient d'enlever au Monde & à la Maçonnerie.

On a remarqué que les Francs-Maçons Parisiens n'ont pas eu l'attention de faire faire un Service pour le repos de l'ame de ce dernier Grand-Maître. Les uns ont cru, que, par un privilege spécial, un véritable Maçon, & à plus forte raison, celui qui est revêtu de l'auguste Dignité de Très-Vénérable, prenoit, en quittant ce Monde, un libre essor vers le Ciel, sans appréhender aucun écart sur la route.

D'autres ont imaginé, qu'en recevant des Anglois l'Ordre Franc-Maçon, les Associés avoient peut-être hérité en même-temps du peu de goût que cette Nation paroît avoir pour le Purgatoire.

Quelle que puisse être la raison qui a fait omettre ce Service, les Francs-Maçons Normands ont agi tout autrement : ils ont ordonné une Pompe funebre dans l'Eglise des Jacobins de

Rouen; ils en ont fait les honneurs, l'invitation a été ſolemnelle, & les Freres des ſept Loges de Rouen s'y ſont tranſportés, vêtus de deuil; ils ont obſervé, autant que la circonſtance le leur a permis, les cérémonies de leur Ordre, en ordonnant qu'on marcheroit trois à trois à la Pompe funebre. Cela a été ponctuellement exécuté, à l'honneur de la Maçonnerie & à l'édification de tous les Fideles Normands.

FIN.

SUPPLÉMENT

AU

SECRET

DES

FRANCS-MAÇONS.



RÉCEPTION DU MAÎTRE.

L'Apprentif-Compagnon qui veut se faire recevoir *Maître*, doit s'adresser à quelque Maître déjà reçu; de la même maniere qu'un *Profane* qui veut devenir Franc-Maçon, est obligé de s'adresser à quelqu'un des Freres pour se faire proposer. La *proposition* du Maître & la réponse de la Loge, se font avec les mêmes cérémonies qui se pratiquent à l'égard des Profanes, c'est-à-dire, que sur le témoignage du *Proposant*, le Postulant est accepté, & qu'on lui

fixe un jour pour sa Réception, qui se fait de la maniere suivante.

Le Récipiendaire n'a ni les yeux bandés, ni le genou découvert, ni un soulier en pantoufle, & l'on n'observe point non plus qu'il soit dépourvu de tous métaux, ainsi qu'on le fait à la Réception de l'Apprentif-Compagnon. Il est habillé comme bon lui semble, excepté qu'il est sans épée, & qu'il porte son Tablier en Compagnon; * il se tient seulement à la porte en-dehors de la Loge, jusqu'à ce que le second Surveillant le fasse entrer, & on lui donne pour compagnie un Frere Apprentif-Compagnon-Maître, que l'on nomme, en ce cas, *le Frere terrible*, qui est celui qui le doit proposer, & remettre entre les mains du second Surveillant. On ne permet point à ceux qui ne sont qu'Ap-

* Le Compagnon attache la bavette de son Tablier à son habit, le Maître la laisse tomber sur le Tablier.

qu'Apprentifs-Compagnons, d'assister à la Réception des Maîtres.

Dans la chambre où se fait cette cérémonie, on trace sur le plancher la Loge du Maître, qui est la forme d'un Cercueil entouré de larmes. * Sur l'un des bouts du Cercueil, on dessine une Tête de mort; sur l'autre, deux Os en sautoir, & l'on écrit au milieu, *Jehova*, ancien Mot du Maître. Devant le Cercueil, on trace un Compas ouvert; à l'autre bout, une Equerre; & à main droite, une Montagne, sur le sommet de laquelle est une branche d'Acacia; & l'on marque, comme sur la Loge de l'Apprentif-Compagnon, les quatre Points cardinaux. On illumine ce dessein de neuf bougies, savoir, trois à l'Orient, trois au Midi, & trois à l'Occident; & autour l'on poste trois Freres, l'un au Septentrion, l'autre au Midi, & le troisieme à l'Orient, qui tiennent

* Voyez le *Véritable Dessein de la Loge du Maître.*

chacun un Rouleau de papier, ou de quelqu'autre matiere flexible, caché ſous l'habit.

Après quoi le Grand-Maître de la Loge, que l'on nomme pour lors *Très-Reſpectable*, prend ſa place, & ſe met devant une eſpece de petit Autel qui eſt à l'Orient, ſur lequel eſt le Livre de l'Evangile, & un petit Maillet. Le premier & le ſecond Surveillants, qu'on appelle alors *Vénérables*, ſe tiennent à l'Occident, debout, vis-à-vis du Grand-Maître, aux deux coins de la Loge. Les autres Officiers, qui conſiſtent en un *Orateur*, un *Secretaire*, un *Tréſorier*, & un autre qui eſt pour faire faire ſilence, ſe placent indifféremment autour de la Loge avec les autres Freres. Il y en a un ſeulement qui ſe tient à la porte en-dedans de la Loge, & qui fait ſentinelle, une épée nue à chaque main; l'une la pointe en-haut, & l'autre la pointe en-bas: celle-ci, qu'il tient de la main gau-

che, eſt pour donner au ſecond Surveillant, quand il fait entrer le Récipiendaire.

Tout le monde ainſi placé, le Grand-Maître fait le ſigne de Maître, qui eſt de porter la main droite au-deſſus de la tête, le revers tourné du côté du front, les quatre doigts étendus & ſerrés, le pouce écarté, & de la porter ainſi dans le creux de l'eſtomac. Enſuite il dit : *Mes Freres, aidez-moi à ouvrir la Loge.* A quoi le premier Surveillant répond : *Allons mes Freres, à l'Ordre.* Auſſi-tôt ils font tous le ſigne de Maître, & reſtent dans la derniere attitude de ce ſigne tout le temps que le Grand-Maître fait alternativement quelques queſtions du Catéchiſme qui ſuit, au premier & au ſecond Surveillants, & juſqu'à ce qu'il diſe enfin : *Mes Freres, la Loge eſt ouverte.*

Alors on ſe remet dans l'attitude que l'on veut, & le *Frere terrible* frappe à la porte trois fois trois

coups. * Le Grand-Maître lui répond, en frappant de même, avec ſon petit Maillet, trois fois trois coups ſur l'Autel qui eſt devant lui. Enſuite le ſecond Surveillant fait le ſigne de Maître, & faiſant une profonde inclination au Grand-Maître, il va ouvrir la porte, & demande à celui qui a frappé : *Que ſouhaitez-vous, Frere?* L'autre répond : *C'eſt un Apprentiſ-Compagnon-Maçon, qui deſire d'être reçu Maître.* Le ſecond Surveillant reprend : *A-t-il fait ſon temps? ſon Maître eſt-il content de lui? Oui, Vénérable*, répond le Frere terrible. Après cela, le Surveillant ferme la porte, vient ſe remettre à ſa place, en faiſant le ſigne de Maître & la révérence; puis il dit, en s'adreſſant au

* On frappe d'abord deux petits coups près à près; mais on laiſſe un peu plus d'intervalle entre le ſecond & le troiſieme, que l'on frappe auſſi plus fort. Cela ſe répete trois fois. La même gradation de force & de vîteſſe s'obſerve auſſi à table, lorſqu'on frappe des mains après avoir bu.

Grand-Maître : *Très-Reſpectable, c'eſt un Appentif-Compagnon qui deſire d'être reçu Maître. A-t-il fait ſon temps? ſon Maître eſt-il content de lui? l'en jugez-vous digne*, demande le Grand-Maître? *Oui, Très-Reſpectable*, répond le ſecond Surveillant. *Faites-le donc entrer*, reprend le Grand-Maître. A ces mots, le ſecond Surveillant, après avoir fait encore le même ſigne & l'inclination qu'il a déjà faite deux fois, va demander au Frere qui fait ſentinelle, l'épée qu'il tient de la main gauche, la prend auſſi de la même main, & de la droite ouvre bruſquement la porte, en préſentant la pointe de ſon épée au Récipiendaire, à qui il dit en même-temps de la prendre par ce bout-là, de la main droite, de la poſer ſur ſa mammelle gauche, & de la tenir ainſi juſqu'à ce qu'on lui diſe de l'ôter. Cela fait, il le prend de la main droite par l'autre main, & le fait entrer de cette façon dans la chambre de Réception, lui

fait faire trois fois * le tour de la Loge, (le dos tourné vers le milieu de la Loge, où est la figure du Cercueil) en commençant par l'Occident, toujours dans la même attitude, à la réserve que chaque fois qu'ils passent devant le Grand-Maître, le Récipiendaire quitte la pointe de l'épée & la main de son Conducteur, & fait, en s'inclinant, le signe de Compagnon. Le Grand-Maître & tous les autres Freres lui répondent par le signe de Maître : après quoi, le second Surveillant & le Récipiendaire se remettent dans leur premiere posture, & continuent leur route, en faisant toujours la même cérémonie à chaque tour.

Il faut observer ici, qu'avant que d'introduire le Récipiendaire dans la Loge, le Grand-Maître ordonne au dernier-reçu des Maîtres, de s'étendre par terre sur la figure du Cercueil

* *Neuf fois*, dans quelques Loges ; & dans d'autres, *une fois*.

dont j'ai parlé, le viſage en haut, le bras gauche étendu le long de la cuiſſe, le droit plié ſur la poitrine, de façon que la main touche l'endroit du cœur, cette même main couverte du tablier, que l'on releve pour cela, & le viſage couvert du Linge teint de ſang, dont je parlerai tout-à-l'heure.

Le dernier tour achevé, le Récipiendaire ſe trouve vis-à-vis du Grand-Maître, & entre les deux Surveillants. Alors le Grand-Maître s'avance vers le Frere qui eſt étendu par terre, & le releve avec les mêmes cérémonies qu'il emploie pour relever le Récipiendaire, & que l'on verra dans la ſuite. Cela fait, le ſecond Surveillant remet l'épée à celui à qui il l'avoit priſe, & frappe trois fois trois coups ſur l'épaule du premier Surveillant, en paſſant la main par-derriere le Récipiendaire. Alors le premier Surveillant lui demande : *Que ſouhaitez-vous, Vénérable ?* Il répond : *C'eſt un Apprentif-Compagnon-Maçon, qui de-*

ſire d'être reçu Maître. A-t-il ſervi ſon temps, reprend le premier Surveillant? *Oui, Vénérable*, replique le ſecond. Après cela, le premier Surveillant fait le ſigne de Maître, & dit au Grand-Maître : *Très-Reſpectable, c'eſt un Apprentif-Compagnon qui deſire d'être reçu Maître. Faites-le marcher en Maître, & me le préſentez*, répond le Très-Reſpectable. Alors le premier Surveillant lui fait faire la double Equerre, qui eſt de mettre les deux talons l'un contre l'autre, & les deux pointes du pied en dehors, de façon qu'ils touchent les bouts de l'Equerre qui eſt tracée dans la Loge de Maître. Enſuite, il lui montre la marche de Maître, qui eſt de faire le chemin qu'il y a de l'Equere au Compas, en trois grands pas égaux, faits un peu en triangle, c'eſt-à-dire, qu'en partant de l'Equerre, il porte le pied droit en avant un peu vers le Midi; le gauche, en tirant un peu du côté du Septentrion; & pour le dernier pas, il

porte le pied droit à la pointe du Compas qui eſt du côté du Midi, fait ſuivre le gauche, & aſſemble les deux talons de façon que cela forme, avec le Compas, encore une double Equerre. Il eſt néceſſaire d'obſerver qu'à chaque pas qu'il fait, les trois Freres dont j'ai parlé, qui tiennent un rouleau de papier, lui en donnent chacun un coup ſur les épaules lorſqu'il paſſe auprès d'eux.

Ces trois pas faits, le Récipiendaire ſe trouve par conſéquent tout auprès, & vis-à-vis du Grand-Maître, qui pour lors prend ſon petit Maillet, en diſant au Récipiendaire : *Promettez-vous, ſous la même obligation que vous avez contractée en vous faiſant recevoir Apprentif-Compagnon, de garder le ſecret des Maîtres envers les Compagnons, comme vous avez gardé celui des Compagnons envers les Profanes, & de prendre le parti des Maîtres contre les Compagnons rebelles? Oui, Très-Reſpectable*, dit le Récipiendaire.

Moyennant quoi, le Grand-Maître lui donne trois petits coups de ſon Maillet ſur le front; & ſitôt que le troiſieme coup eſt donné, les deux Surveillants, qui le tiennent à braſſe-corps, le jettent en arriere tout étendu ſur la forme du Cercueil qui eſt tracé ſur le plancher : auſſi-tôt un autre Frere vient, & lui met ſur le viſage un Linge, qui ſemble être teint de ſang dans pluſieurs endroits. Cette cérémonie faite, le premier Surveillant frappe trois coups dans ſa main, & auſſi-tôt tous les Freres tirent l'épée, & en préſentent la pointe au corps du Récipiendaire. Ils reſtent tous un inſtant dans cette attitude. Le Surveillant frappe encore trois autres coups dans ſa main : tous les Freres alors remettent l'épée dans le fourreau ; & le Grand-Maître s'approche du Récipiendaire, le prend par l'*index* (ou le premier doigt) de la main droite, le pouce appuyé ſur la premiere & groſſe jointure, fait

ſemblant de faire un effort comme pour le relever, & le laiſſant échapper volontairement, en gliſſant les doigts, il dit : *Jakin.* Après quoi, il le prend encore de la même façon par le ſecond doigt, & le laiſſant échapper comme le premier, il dit : *Boaz.* Enſuite il le prend par le poignet, en lui appuyant les quatre doigts écartés, à demi pliés en forme de ſerre, ſur la jointure du poignet, au-deſſus de la paume de la main, ſon pouce paſſé entre le pouce & l'*index* du Récipiendaire, & lui donne par-là l'attouchement de Maître. En lui tenant ainſi toujours la main ſerrée, il lui dit de retirer ſa jambe droite vers le corps, & de la plier de façon que le pied puiſſe porter à plat ſur le plancher, c'eſt-à-dire, que le genou & le pied ſoient en ligne perpendiculaire, autant qu'il eſt poſſible, & lui dit de tenir le corps étendu, ferme & comme roide. En même-temps le Grand-Maître approche ſa jambe droite de

celle du Récipiendaire, de maniere que le dedans du genou de l'un touche au-dedans du genou de l'autre, & ensuite il lui dit de lui passer la main gauche par-dessus le cou; & le Grand-Maître, qui en se baissant passe aussi sa main gauche par-dessus le cou du Récipiendaire, le releve à l'instant, en se joignant à lui pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, joue contre joue, & lui dit alors, partie à une oreille, & partie à l'autre, *Mac-benac*, qui est le Mot de Maître.

Alors on lui ôte de dessus la tête, le Linge teint de sang, & le Grand-Maître lui dit en mémoire de qui on a fait toute cette cérémonie, & l'instruit des Mysteres de la Maîtrise, qu'on a vus ci-dessus, & qui sont le Signe, l'Attouchement, & le Mot. Moyennant cela, on le reconnoît, parmi les Maçons, pour un Frere qui a passé par tous les grades de la Maçonnerie, & qui n'a rien à desirer

que de ſavoir parfaitement le Catéchiſme, que je donnerai après avoir rapporté l'Hiſtoire d'Hiram.

ABRÉGÉ

De l'Hiſtoire de HIRAM, ADONIRAM, ou ADORAM, Architecte du Temple de Salomon.

POur comprendre le rapport qu'il y a entre cette Hiſtoire & la Société des Francs-Maçons, il faut ſavoir que leur Loge repréſente le Temple de Salomon, & qu'ils donnent le nom d'*Hiram* à l'Architecte que ce Prince choiſit pour la conſtruction de ce fameux édifice.

Quelques-uns prétendent que cet *Hiram* étoit Roi de Tyr; & d'autres, que c'étoit un célebre Ouvrier en métaux, que Salomon avoit fait venir des Pays étrangers, & qui fit les

deux Colonnes d'airain qu'on voyoit à la porte du Temple, l'une appellée *Jakin*, & l'autre *Boaz*.

L'Auteur du *Secret des Francs-Maçons* a raison de dire qu'il ne s'agit point d'*Hiram*, Roi de Tyr, chez les Francs-Maçons; mais il ne s'agit point non plus, comme il le prétend, de cet *Hiram*, admirable Ouvrier en métaux, que Salomon avoit fait venir de Tyr, & qui fit les deux Colonnes de bronze. * Quel rapport pourroit avoir un Ouvrier en métaux avec la Confrairie des Francs-Maçons? Il me semble que la qualité qu'ils prennent de Maçons, le Tablier de peau blanche, la Truelle qu'ils portent, & tous les autres instruments allégoriques dont ils se décorent en Loge, n'ont rien de commun avec les Orfevres, les Serruriers, les Fondeurs, ni les Chauderonniers. Mais, outre qu'il n'est point vraisemblable qu'il s'agisse parmi eux d'Hiram, Roi

* Joseph appelle cet Ouvrier, *Chiram*.

de Tyr, non plus que d'Hiram, Ouvrier en métaux, ils conviennent tous que c'eſt en mémoire de l'Architecte du Temple de Salomon, qu'ils font toutes leurs cérémonies, & principalement celles qu'ils obſervent à la Réception des Maîtres. Après cela, comment peut-on s'y méprendre, puiſque l'Ecriture nous apprend que celui qui conduiſoit les travaux pour la conſtruction du Temple de Salomon, s'appelloit *Adoniram?* Il eſt vrai que Joſeph, dans ſon Hiſtoire des Juifs, dit qu'il ſe nommoit *Adoram*; mais cette différence ne doit pas le faire confondre avec Hiram, Roi de Tyr, ni avec Hiram, Ouvrier en métaux. Il n'eſt donc pas douteux que celui dont les Francs-Maçons honorent la mémoire, s'appelloit *Adoniram* ou *Adoram*, & que c'eſt à lui à qui ils prétendent qu'eſt arrivée l'aventure tragique dont je vais faire le récit.

On ne trouve aucuns veſtiges de

ce trait d'Histoire dans l'Ecriture, ni dans Joseph. Les Francs-Maçons prétendent qu'elle a été puisée dans le Thalmud; mais comme je crois qu'il est fort indifférent de savoir d'où elle peut être tirée, je n'ai pas fait de grandes recherches pour m'en assurer. Je me fonde uniquement sur la Tradition reçue parmi les Francs-Maçons, & je la rapporte fidélement, comme ils la racontent tous.

Adoniram, *Adoram*, ou *Hiram*, à qui Salomon avoit donné l'intendance & la conduite des travaux de son Temple, avoit un si grand nombre d'Ouvriers à payer, qu'il ne pouvoit les connoître tous; & pour ne pas risquer de payer l'Apprentif comme le Compagnon, & le Compagnon comme le Maître, il convint avec chacun d'eux en particulier, de *Mots*, de *Signes* & d'*Attouchements* différents pour les distinguer.

Le Mot de l'*Apprentif* étoit *Jakin*, nom d'une des deux Colonnes d'airain

rain qui étoient à la porte du Temple, auprès de laquelle ils s'assembloient pour recevoir leur salaire. Leur Signe étoit de porter la main droite sur l'épaule gauche, de la retirer sur la même ligne du côté droit, & de la laisser retomber sur la cuisse; le tout en trois temps. Leur Attouchement étoit d'appuyer le pouce droit sur la premiere & grosse jointure de l'*index* de la main droite de celui à qui ils vouloient se faire connoître.

Le Mot des *Compagnons* étoit *Boaz*; on appelloit ainsi l'autre Colonne d'airain qui étoit à la porte du Temple, où ils s'assembloient aussi pour recevoir leur salaire. Leur Signe étoit de porter la main droite sur la mammelle gauche, les quatre doigts serrés & étendus, & le pouce écarté. Leur Attouchement étoit le même que celui des Apprentifs, excepté qu'ils le faisoient sur le second doigt, & les Apprentifs sur le premier.

Le Maître n'avoit qu'un Mot pour ſe faire diſtinguer d'avec ceux dont je viens de parler, qui étoit *Jehova*; mais il fut changé après la mort d'Adoniram, dont je vais faire l'Hiſtoire.

Trois Compagnons, pour tâcher d'avoir la paie de Maître, réſolurent de demander le Mot de Maître à Adoniram, lorſqu'ils pourroient le rencontrer ſeul, ou de l'aſſaſſiner, s'il ne vouloit pas le leur dire. Pour cet effet, ils ſe cacherent dans le Temple, où ils ſavoient qu'Adoniram alloit ſeul tous les ſoirs faire la ronde. Ils ſe poſterent, l'un au Midi, l'autre au Septentrion, & le troiſieme à l'Orient. Adoniram étant entré, comme à l'ordinaire, par la porte de l'Occident, & voulant ſortir par celle du Midi, un des trois Compagnons lui demanda le mot de Maître, en levant ſur lui le bâton, ou le marteau, qu'il tenoit à la main. Adoniram lui dit, qu'il n'avoit pas reçu le Mot de Maître de cette façon-là. Auſſi-tôt le

Compagnon lui porta ſur la tête un coup de ſon bâton, ou de ſon marteau. Le coup n'ayant pas été aſſez violent pour jetter Adoniram par terre, il ſe ſauva du côté de la porte du Septentrion, où il trouva le ſecond, qui lui en fit autant. Cependant, comme ce ſecond coup ne l'avoit pas encore terraſſé, il fut pour ſortir par la porte de l'Orient; mais il y trouva le dernier, qui, après lui avoir fait la même demande que les deux premiers, acheva de l'aſſommer : après quoi ils ſe rejoignirent tous les trois pour l'enterrer. Mais comme il faiſoit encore jour, ils n'oſerent tranſporter le corps ſur le champ : ils ſe contenterent de le cacher ſous un tas de pierres; & quand la nuit fut venue, ils le tranſporterent ſur une Montagne, où ils l'enterrerent : & afin de pouvoir reconnoître l'endroit, ils couperent une branche d'un Acacia qui étoit auprès d'eux, & la planterent ſur la foſſe.

Salomon ayant été ſept jours ſans voir Adoniram, ordonna à neuf Maîtres de le chercher; &, pour cet effet, d'aller d'abord ſe mettre trois à chaque porte du Temple, pour tâcher de ſavoir ce qu'il étoit devenu. Ces neuf Maîtres exécuterent fidélement les ordres de Salomon; & après avoir cherché long-temps aux environs, ſans avoir appris aucune nouvelle d'Adoniram, trois d'entr'eux, qui ſe trouverent un peu fatigués, furent juſtement pour ſe repoſer auprès de l'endroit où il étoit enterré. L'un des trois, pour s'aſſeoir plus aiſément, prit la branche d'Acacia, qui lui reſta à la main; ce qui leur fit remarquer que la terre, en cet endroit, avoit été remuée nouvellement : & voulant en ſavoir la cauſe, ils ſe mirent à fouiller, & trouverent le corps d'Adoniram. Alors ils firent ſigne aux autres de venir vers eux, & ayant tous reconnu leur Maître, ils ſe douterent que ce pouvoit être quelques

Compagnons qui avoient fait ce coup-là, en voulant le forcer de leur donner le Mot de Maître; &, dans la crainte qu'ils ne l'eussent tiré de lui, ils résolurent d'abord de le changer, & de prendre le premier mot qu'un d'entre eux pourroit dire en déterrant le cadavre. Il y en eut un qui le prit par un doigt; mais la peau se détacha & lui resta dans la main. Le second Maître le prit sur le champ par un autre doigt, qui en fit tout autant. Le troisieme le prit par le poignet, de la même maniere que le Grand-Maître saisit le poignet du Compagnon dans la cérémonie de la Réception, qui a été décrite ci-dessus: la peau se sépara encore; sur quoi il s'écria: *Machenac*, qui signifie, selon les Francs-Maçons, *la chair quitte les os*, ou *le corps est corrompu*. Aussi-tôt ils convinrent ensemble, que ce seroit là dorénavant le Mot de Maître. Ils allerent sur le champ rendre compte de cette aventure à Salomon,

qui en fut fort touché; & pour donner des marques de l'estime qu'il avoit eue pour Adoniram, il ordonna à tous les Maîtres de l'aller exhumer, & de le transporter dans le Temple, où il le fit enterrer en grande pompe. Pendant la cérémonie, tous les Maîtres portoient des Tabliers & des Gants de peau blanche, pour marquer qu'aucun d'eux n'avoit souillé ses mains du sang de leur Chef.

Telle est l'Histoire d'Hiram, que le Grand-Maître raconte au Récipiendaire, le jour de sa Réception. Comme ce n'est qu'une fiction, & qu'on n'en trouve pas la moindre trace dans l'Histoire sacrée ni profane, il ne faut pas être surpris si les Francs-Maçons ne s'accordent pas toujours sur le nom de cet Architecte, ni sur les circonstances de sa mort. Par exemple, j'ai dit que les trois Compagnons planterent une branche d'Acacia sur la fosse d'Hiram; mais d'autres prétendent que cette branche fut plan-

tée par les Maîtres qui cherchoient le corps, afin de pouvoir reconnoître l'endroit où ils l'avoient trouvé. Quelques-uns prétendent aussi que les Maîtres exhumerent le corps d'Hiram avant que d'aller rendre compte à Salomon de leur aventure, au-lieu que j'ai dit que ce fut ce Prince qui fit déterrer le cadavre. Il y en a encore qui soutiennent que le premier coup que reçut Hiram, fut un coup de brique; le second, un coup de pierre cubique; & le troisieme, un coup de marteau. Enfin, il y en a qui disent que ce fut Salomon qui s'avisa de changer le mot de Maître; au-lieu que d'autres prétendent que les Maîtres firent ce changement sans le consulter. En un mot, dans toutes les Loges que j'ai vues; j'ai trouvé quelque différence; mais par rapport aux particularités seulement, & non quant à l'essentiel. La maniere dont j'ai raconté cette Histoire, est conforme à l'opinion la plus communément reçue.

CATÉCHISME DES FRANCS-MAÇONS,

Qui contient les principales Demandes & Réponſes qu'ils ſe font entre eux pour ſe reconnoître, tant Apprentifs que Compagnons & Maîtres. On a ſeulement diſtingué les Réponſes qui ne conviennent qu'au Maître ſeul, en mettant à la tête, R. du Maître.

D. ETes-vous Maçon?

R. Mes Freres & Compagnons me reconnoiſſent pour tel.

C'eſt ainſi que l'on répond quand la queſtion ſe fait à l'oreille, ou tête à tête; mais lorſqu'elle ſe fait tout haut, en préſence des Profanes, on ſe contente de répondre : *Je fais gloire de l'être*; & l'autre replique : *Et moi je ſuis ravi de vous connoître.*

D. Pourquoi vous êtes-vous fait Maçon?

R. Parce que j'étois dans les ténebres, & que j'ai voulu voir la lumiere.

D. Quand on vous a fait voir la lumiere, qu'avez-vous apperçu?

R. Trois grandes Lumieres.

D. Que ſignifient ces trois grandes Lumieres?

R. Le Soleil, la Lune, & le Grand-Maître de la Loge.

D. A quoi connoît-on un Maçon?

R. Au Signe, à l'Attouchement, & au Mot.

Quelques-uns ajoutent : *Et aux circonſtances de ma Réception.*

D. Dites-moi le mot de l'Apprentif.

R. Dites-moi la premiere Lettre, je vous dirai la ſeconde

D. J.

R. A.

D. K.

R. I.

D. N.

R. Ja.
D. Kin.
R. Jakin.

Ils prononcent le mot *Jakin*, ou l'un après l'autre, ou tous deux ensemble. Le vrai nom est *Jacbin*; mais les Francs-Maçons disent communément *Jakin*.

D. Que veut dire le mot *Jakin?*
R. C'est le nom d'une des deux Colonnes d'airain qui étoient à la porte du Temple de Salomon, auprès de laquelle s'assembloient les Apprentifs pour recevoir leur salaire.
D. Etes-vous Compagnon?
R. Oui, je le suis.
D. Dites-moi le Mot du Compagnon.
R. Dites-moi la premiere Lettre, je vous dirai la seconde.
D. B.
R. O.
D. A.
R. Z.
D. Bo.

R. Az.

D. Boaz.

R. Boaz.

Ou l'un après l'autre, ou tous deux ensemble. *Boaz* est le vrai nom, & le plus usité parmi les Freres. Il y en a pourtant qui disent *Booz*, & d'autres *Boz*.

D. Que signifie le mot *Boaz?*

R. C'est le nom de l'autre Colonne d'airain qui étoit à la porte du Temple, & auprès de laquelle s'assembloient les Compagnons pour recevoir leur salaire.

D. Qu'elle hauteur avoient ces deux Colonnes?

R. Dix-huit coudées.

D. Combien avoient-elles de tour?

R. Douze coudées.

D. Combien avoient-elles d'épaisseur?

R. Quatre doigts.

D. Où avez-vous été?

R. Dans une Loge réglée & parfaite.

D. Comment s'appelle cette Loge?

R. La Loge de Saint-Jean.

Il faut toujours répondre ainsi, lorsqu'on vous *catéchise*, parce que c'est le nom de toutes les Loges. Mais quand des Freres qui se connoissent, s'entretiennent ensemble, ils distinguent les différentes Loges d'uue même Ville, par le nom du Maître.

D. Où est-elle située?

R. Dans la Vallée de Josaphat, en Terre-Sainte.

D'autres répondent : *Au sommet d'une grande Montagne, & au fond d'une grande Vallée, où jamais Coq n'a chanté, Femme n'a babillé, Lion n'a rugi; en un mot, où tout est tranquille, comme dans la Vallée de Josaphat :* Expressions figurées pour marquer la concorde & la paix qui regnent dans les Assemblées Maçonnes, & le soin que l'on prend d'en exclurre les Femmes.

D. Sur quoi est-elle fondée?

R. Sur trois Colonnes, la Sagesse, la Force & la Beauté : la Sagesse, pour entreprendre; la Force, pour exécuter; & la Beauté, pour l'ornement.

D. Qui est-ce qui vous a mené à la Loge?

R. Une Perſonne, que j'ai reconnu enſuite pour Apprentif.

D. Comment étiez-vous habillé ?

R. Ni nud, ni vêtu, ni chauſſé, ni déchauſſé; mais pourtant d'une façon décente, & dépourvu de tous métaux.

Le Récipiendaire a le genou droit nud, le ſoulier gauche en pantoufle, & on lui ôte tout ce qu'il a de métal ſur lui.

D. Qui avez-vous trouvé à la porte ?

R. Le dernier reçu des Apprentifs, l'épée à la main.

D. Pourquoi a-t-il l'épée à la main ?

R. Pour écarter les Profanes.

D. Comment êtes-vous entré dans le Temple de Salomon ?

R. Par ſept marches d'un Eſcalier en vis, qui ſe montent par trois, cinq & ſept.

D. Pourquoi étiez-vous dépourvu de tous métaux ?

R. C'eſt que lorſqu'on bâtit le Temple de Salomon, les Cedres du Liban furent envoyés tout taillés,

prêts à mettre en œuvre; de ſorte qu'on n'entendit pas un coup de marteau, ni d'aucun autre outil, lorſqu'on les employa.

D. Comment y avez-vous été admis?

R. Par trois grands coups.

D. Que ſignifient ces trois coups?

R. Frappez, on vous ouvrira; demandez, on vous donnera; cherchez, & vous trouverez; *ou* : Préſentez-vous, & l'on vous recevra.

D. Que vous ont produit ces trois grands coups

R. Un ſecond Surveillant.

D. Qu'a-t-il fait de vous?

R. Il m'a mis l'épée à la main.

D. Qu'a-t-il fait de vous enſuite?

R. Il m'a fait voyager, en tournant trois fois de l'Occident au Septentrion, à l'Orient & au Midi.

Ce ſont les trois tours que l'on fait faire au Récipiendaire lorſqu'il entre dans la Loge.

D. Quand vous avez été admis

dans la Loge, qu'avez-vous vu?

R. Rien que l'eſprit humain puiſſe comprendre.

D. Quelle eſt la forme de la Loge?

R. Un Quarré long.

D. Quelle eſt ſa longueur?

R. De l'Occident à l'Orient.

D. Sa largeur?

R. Du Midi au Septentrion.

D. Sa hauteur?

R. De la ſurface de la terre juſqu'au ciel.

D. Et ſa profondeur?

R. De la ſurface de la terre juſqu'au centre.

D. Pourquoi répondez-vous ainſi?

R. Pour donner à entendre que les Francs-Maçons ſont diſperſés par toute la terre, & ne forment pourtant tous enſemble qu'une Loge.

D. De quoi la Loge eſt-elle couverte?

R. D'un Dais céleſte, parſemé d'Etoiles d'or.

D. Combien y a-t-il de fenêtres?

R. Trois.

D. Où ſont-elles ſituées?

R. L'une à l'Orient, l'autre au Midi, & la troiſieme à l'Occident.

D. Pourquoi n'y en a-t-il pas au Septentrion?

R. Parce que la lumiere du Soleil ne vient jamais de ce côté-là.

D. Combien faut-il de Perſonnes pour compoſer une Loge?

R. Trois la forment, cinq la compoſent, & ſept la rendent parfaite.

D. Qui ſont ces ſept?

R. Le Grand-Maître, le premier & le ſecond Surveillants, deux Compagnons & deux Apprentifs.

D. Où eſt placé le Grand-Maître?

R. A l'Orient.

D. Pourquoi?

R. Comme c'eſt à l'Orient que le Soleil ouvre la carriere du jour, le Grand-Maître doit s'y tenir auſſi pour ouvrir la Loge, & mettre les Ouvriers à l'œuvre.

D. Avez-vous vu le Grand-Maître?

R. Oui.

D. Comment eſt-il vêtu?

R. D'or & d'azur, *ou plutôt*, d'un habit jaune, avec des bas bleus.

Ce n'eſt pas que le Grand-Maître ſoit habillé de cette façon; mais *l'habit jaune* ſignifie la tête & le haut du Compas, que le Grand-Maître porte au bas de ſon Cordon, & qui eſt d'or, ou du moins doré; & les *bas bleus*, les deux pointes du même Compas, qui ſont de fer ou d'acier: c'eſt ce que ſignifie auſſi l'*or* & l'*azur*.

D. Où ſe tiennent les Surveillants?

R. A l'Occident.

D. Pourquoi?

R. Comme le Soleil termine ſa courſe à l'Occident, de même les Surveillants ſe tiennent à l'Occident pour payer les Ouvriers, & fermer la Loge.

D. Où ſe tiennent les Maîtres?

R. Au Midi.

D. Pourquoi?

R. Comme c'eſt au point du Midi que le Soleil eſt dans ſa plus grande

force, les Maîtres ſe tiennent au Midi pour renforcer la Loge.

D. Où ſe tiennent les Compagnons?

R. Ils ſont diſperſés par toute la Loge.

D. Pourquoi?

R. Comme les Compagnons ſont les Ouvriers, & que le travail doit ſe faire par-tout, il faut qu'ils ſe tiennent indifféremment dans toutes les parties de la Loge.

D. Où ſe tiennent les Apprentifs?

R. Au Septentrion, excepté le Dernier-Reçu.

D. Pourquoi?

R. Parce qu'ils ſont encore dans les ténebres, & afin que ſe tenant au Septentrion, qui eſt le côté ténébreux, ils examinent delà le travail des Compagnons.

D. Combien y a-t-il d'ornements dans la Loge?

R. Trois.

D. Quels ſont-ils?

R. Le Pavé mosaïque, l'Etoile flamboyante, & la Houppe dentelée.

D. Combien y a-t-il de Bijoux, *ou* de choses précieuses?

R. Six; trois mobiles, & trois immobiles.

D. Quels sont les trois mobiles?

R. L'Equerre, que porte le Maître; le Niveau, que porte le premier Surveillant; & la Perpendiculaire, que porte le second Surveillant.

D. Quels sont les trois immobiles?

R. La Pierre brute, pour les Apprentifs; la Pierre cubique à pointe, pour aiguiser les outils des Compagnons; & la Planche à tracer, sur laquelle les Maîtres font leurs Desseins.

D. Etes-vous Compagnon?

R. Oui, je le suis.

D. Comment avez-vous été reçu Compagnon?

R. Par l'Equerre, la Lettre G, & le Compas.

Allusion aux trois pas que l'on fait faire au Récipiendaire.

D. Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir Compagnon?

R. Pour la Lettre G.

D. Que ſignifie cette Lettre?

R. La Géométrie, ou la cinquieme Science.

Si c'eſt un Maître, à qui l'on demande ce que ſignifie la Lettre G, *il répond* : Une choſe plus grande que vous. *Demande* : Quelle peut être cette choſe plus grande que moi, qui ſuis Franc-Maçon, & Maître? *Réponſe* : God, qui (*en Anglois*) veut dire, Dieu.

D. Avez-vous travaillé?

R. Oui, du Lundi au matin, juſqu'au Samedi au ſoir.

D. En quoi conſiſte le travail d'un Franc-Maçon?

R. A équarrir les pierres, à les polir, à les mettre de niveau, & à tirer une muraille au cordeau.

D. Avec quoi avez-vous travaillé?

R. Avec la Chaux, (*ou* le Mortier) la Beche, & la Brique; qui ſignifient, la Liberté, la Conſtance, & le Zele.

Il faut être Franc-Maçon, pour ſentir la juſteſſe de ces Emblêmes.

D. Avez-vous été payé?

R. Oui, *ou* j'en ſuis content.

D. Où?

R. *L'Apprentif répond :* A la Colonne J. *Le Compagnon*, à la Colonne B. *Le Maître*, à la Chambre intérieure, *ou* à la Chambre du milieu.

D. Où avez-vous travaillé?

R. du M. Dans la Chambre intérieure, *ou* du milieu.

On queſtionne enſuite le Maître (ſi l'on veut) ſur les particularités de ſa Réception, qui ont été décrites.

D. Etes-vous Maître?

R. du M. Examinez-moi, éprouvez-moi, & déſapprouvez-moi, ſi vous pouvez; *ou* l'Acacia m'eſt connu.

D. Quel eſt le premier ſoin d'un Maçon?

R. C'eſt de voir ſi la Loge eſt bien couverte.

C'eſt-à-dire, de ne point parler de la Maçonnerie, ſans s'être aſſuré qu'on n'eſt point entendu des Profanes.

D. Quel âge avez-vous?

Le but de cette question n'eſt pas de ſavoir l'âge du Frere, mais de ſavoir s'il eſt ou Compagnon ou Maître.

R. du Compagnon. Moins de ſept ans.

C'eſt-à-dire, qu'on n'eſt encore que *Compagnon*; parce que, ſelon l'ancienne Inſtitution, il falloit avoir été ſept ans dans l'Ordre, avant que de pouvoir être reçu *Maître*: mais on n'y regarde pas de ſi près.

R. du Maître. Sept ans & plus.

D. Quelle heure eſt-il?

R. Si c'eſt le matin, on dit: Midi; *l'après-midi*, Midi plein; *le ſoir*, Minuit; *après-minuit*, Minuit plein.

D. Comment voyagent les Apprentifs & les Compagnons? *ou* d'où venez-vous?

R. De l'Occident vers l'Orient.

C'eſt que le Récipiendaire entre par la porte d'Occident, & qu'on le fait avancer en trois temps vers celle d'Orient, où eſt le Maître de la Loge: *Voyez ci-deſſus, page* 49, ſur quoi il faut obſerver, que l'Auteur du *Secret des Francs-Maçons* a oublié de remarquer que le premier temps, ou le premier pas, ſe fait de la porte d'Oc-

cident à l'Equerre; le ſecond, de l'Equerre à la Lettre G; & le troiſieme, de la Lettre G au Compas, toujours les pieds en équerre.

D. Pourquoi?

R. Pour aller chercher la Lumiere.

D. Comment voyagent les Maîtres? *ou* d'où venez-vous?

R. du Maître. De l'Orient, vers l'Occident, *ou* de l'Orient, pour aller dans toutes les parties de la Terre.

D. Pourquoi?

R. du Maître. Pour répandre la Lumiere.

D. Si un de vos Freres étoit perdu, où le trouveriez-vous?

R. Entre l'Equerre & le Compas.

D. Quel eſt le nom d'un Maçon?

R. du Maître. Gabaon.

Quelques-uns diſent *Gabanon*, mais mal.

D. Et celui de ſon Fils?

R. du Maître. Lufton.

Prononcez *Loufton*. Cette prononciation eſt cauſe que quelques-uns, & ſur-tout les François, diſent & écrivent *Louveteau*; mais c'eſt une faute.

D. Quel privilege le Fils d'un Maçon a-t-il en Loge?

R. du Maître. D'être reçu avant tout autre, même avant une Tête couronnée.

D. Lorſqu'un Maçon ſe trouve en danger, que doit-il dire & faire pour appeller ſes Freres à ſon ſecours?

R. Il doit mettre les mains jointes ſur ſa tête, les doigts entrelacés, & dire : *A moi, les Enfants* (ou *Fils*) *de la Veuve.*

D. Que ſignifient ces mots?

R. Comme la Femme d'Hiram demeura Veuve, quand ſon Mari eut été maſſacré, les Maçons, qui ſe regardent comme les Deſcendants d'Hiram, s'appellent *Fils* (ou *Enfants*) *de la Veuve.*

D. Quel eſt le *Mot de paſſe* de l'Apprentif?

R. Tubalcaïn.

D. Celui du Compagnon?

R. Schibboleth.

D. Et celui du Maître?

R. du Maître. Giblim.

Ces trois *Mots de passe* ne sont guères en usage qu'en France, & à Francfort sur le Mein. Ce sont des especes de *Mots du guet* qu'on a introduits pour s'assurer d'autant mieux des Freres que l'on ne connoît point.

Quelques-uns prétendent que les Maîtres s'entre-demandent aussi le Mot de Maître, qui est *Mak-benak*; mais si cela se fait, c'est un abus. On évite, au contraire, autant qu'il se peut, de prononcer ce Mot, parce qu'on le regarde en quelque sorte comme sacré. Les seules occasions où on le prononce sont, la Réception du Maître, qui a été décrite, & lorsqu'on examine un Frere Visiteur qui est entré dans la Loge, en s'annonçant comme Maître. *Voyez ci-après les* Remarques.

D. Quelle est la peine d'un Profane qui se glisse dans la Loge?

R. On le met sous une gouttiere, une pompe, ou une fontaine, jusqu'à ce qu'il soit mouillé depuis la tête jusqu'aux pieds.

D. Où tenez-vous le Secret des Francs-Maçons?

R. Dans le Cœur.

D. En avez-vous la Clef?

R. Oui.

D. Où le tenez-vous?

R. Dans une boîte d'ivoire.

Cette *Clef*, c'eſt la Langue; & la *boîte d'ivoire*, les Dents.

Queſtions que l'on ajoute à quelques-unes des précédentes, lorſqu'un Franc-Maçon étranger demande à être admis dans une Loge.

D. D'où venez-vous?

R. De la Loge de Saint-Jean.

On a vu ci-deſſus la raiſon de cette réponſe.

D. Qu'apportez-vous?

R. Bon accueil au Frere Viſiteur.

On appelle *Freres Viſiteurs*, les Francs-Maçons qui ne ſont point *Membres* de la Loge où ils ſe préſentent.

D. N'apportez-vous rien de plus?

R. Le Grand-Maître de la Loge vous ſalue par trois fois trois.

S'il eſt chargé de quelque commiſſion de la part d'une autre Loge, il s'en acquitte après cette Réponſe.

Voilà beaucoup plus de Queſtions qu'on n'en fait jamais à aucun Franc-Maçon; je doute même qu'il y ait un ſeul Maître *qui les ſache toutes. Il pourroit arriver cependant que l'on en fît d'autres ſur les Cérémonies de la Réception, ſur les Deſſeins des Loges, ſur ce qui ſe pratique dans les Aſſemblées, &c. Mais ſi celui que l'on interroge eſt Franc-Maçon, il lui ſera aiſé de ſatisfaire à toutes ces Queſtions; & s'il ne l'eſt pas, il peut s'inſtruire amplement par le moyen de ce Livre.*



SERMENT

Que font les Francs-Maçons à leur premiere Réception, en tenant la main sur l'Evangile.

FOi de Gentilhomme, * je promets & je m'oblige devant Dieu & cette honorable Compagnie, de ne jamais révéler les Secrets des Maçons & de la Maçonnerie, ni d'être la cause directe ou indirecte que ledit Secret soit révélé, gravé, imprimé, en quelque Langue & en quelque caractere que ce soit. Je promets aussi de ne jamais parler de Maçonnerie qu'à un Frere, après un juste examen. Je promets tout cela, sous peine d'avoir la gorge coupée, la langue arrachée, le cœur déchiré, le tout pour être enseveli dans les pro-

* On a dit ci-dessus, que c'est le titre que se donnent tous les Francs-Maçons, nobles ou non.

fonds abymes de la Mer; mon corps brûlé & réduit en cendres, & les cendres jettées au vent, afin qu'il n'y ait plus de mémoire de moi parmi les Hommes ni les Maçons.

Voilà quelle est la substance du Serment: le sens en est toujours le même, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence dans les termes. Par exemple, dans un Endroit que je ne nommerai point, parce que les Loges y sont interdites, au-lieu de dire, je m'oblige devant Dieu, *on dit*, devant le grand Architecte de l'Univers: *ainsi du reste.*



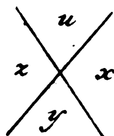
LE CHIFFRE
DES
FRANCS-MAÇONS.

ON voit, par la Planche gravée, que ce Chiffre eſt compoſé de deux Figures différentes, dont l'une eſt formée par quatre lignes, qui, en ſe coupant à angles droits, forment neuf caſes, ou loges. Il n'y a que la caſe du milieu qui ſoit entiérement fermée; les autres ſont ouvertes, ou d'un côté, ou de deux, & le côté ou les côtés de l'ouverture ſont différents dans toutes.

On écrit dans cette Figure les Lettres de l'Alphabet, deux dans chaque caſe : cela mene juſqu'au *t*.

On trace enſuite la ſeconde Figure, qui n'eſt compoſée que de deux lignes en ſautoir : cela forme quatre

a b	c d	e f
g h	i l	m n
o p	q r	s t



Le Chiffre des Francs-Maçons.
rendu public.

A.

angles, qui ſe joignent par le ſommet, & qui ſont tous poſés différemment. C'eſt dans ces angles qu'on écrit les Lettres *u*, *x*, *y*, *z*.

Lorſqu'on veut ſe ſervir de ce Chiffre, on trace la Figure de la caſe, ou de l'angle, qui renferme la Lettre dont on a beſoin. Et comme dans la premiere Figure, qui va de l'*a* juſqu'au *t*, les Lettres ſe trouvent deux à deux dans chaque caſe, & qu'il s'agit de diſtinguer la ſeconde Lettre d'avec la premiere; on obſerve, lorſqu'on veut exprimer la ſeconde Lettre, de mettre un point dans la Figure qui repréſente la caſe. Ainſi lorſqu'il me faut un *i*, qui ſe trouve dans la caſe du milieu, je trace une caſe quarrée, fermée des quatre côtés; ſi c'eſt une *l*, je trace la même caſe, & je mets un point au milieu; ſi j'ai beſoin d'un *c*, je trace une caſe ouverte par en-haut; & s'il me faut un *d*, la même caſe, avec un point: ainſi du reſte. Ceci n'a lieu que pour les Let-

tres de la premiere Figure; car pour celles de la ſeconde, comme elles y ſont une à une, on ne fait que tracer la figure de l'angle qui les contient.

Après ces éclairciſſements, on comprendra ſans peine l'Exemple de la Planche, ou ces mots : *Le Chiffre des Francs-Maçons rendu public*, ſont écrits en Chiffre Maçon.

L'Alphabet que l'on voit ici, eſt fait pour le François, qui n'emploie ni le *k*, ni le *w*. Il eſt facile de l'étendre aux autres Langues, en y ajoutant ces deux Lettres, & même l'*v* conſonne; il n'y a qu'à placer trois Lettres dans une ou dans deux caſes, & mettre deux points au-lieu d'un, lorſqu'on aura beſoin de la troiſieme Lettre.

Si Meſſieurs les Francs-Maçons changent leur Chiffre, comme ils y feront ſans doute obligés, pour ne plus expoſer leurs Myſteres à la profanation, je puis leur en apprendre un qui eſt démonſtrativement indéchiffrable.

chiffrable. Il a de plus cette propriété ſinguliere; que tout le monde peut en ſavoir la méthode, & avoir les mêmes Tables dont il faut ſe ſervir, & que cependant il n'y a que la perſonne à qui l'on écrit, qui puiſſe déchiffrer la Lettre.

SIGNES
ATTOUCHEMENTS & MOTS
DES
FRANCS-MAÇONS.

COmme les Signes, les Mots & les Attouchements n'ont pas toujours été rapportés dans ce Recueil avec tout le ſoin requis, j'ai cru devoir en donner une Deſcription exacte, & en expliquer le véritable uſage. On ſera bien-aiſe d'ailleurs de les trouver ici tous raſſemblés, pour n'avoir

pas la peine de les aller chercher en différents endroits du Livre.

Pour les Apprentifs.

Le premier *Signe* que se font les Apprentifs, est le *Guttural*. On porte la main droite au côté gauche du cou, sous le menton. Il faut que la main soit posée horizontalement, les quatre doigts étendus & serrés, & le pouce abaissé, * de façon qu'elle forme une espece d'équerre : voilà le premier temps. Le second consiste à retirer la main sur la même ligne, au côté droit de la gorge; & pour le troisieme, on laisse retomber la main sur la cuisse, en frappant sur la basque de l'habit. Tout cela se doit faire d'un air dégagé, sans trop marquer les trois temps : on ne les distingue ici, que pour faire mieux comprendre le Signe.

* L'Auteur du *Secret des Francs-Maçons* dit que le pouce doit être élevé perpendiculairement; mais il se trompe.

Si celui à qui on fait le Signe, eſt auſſi Franc-Maçon, & qu'il ne ſoit qu'Apprentif, il répete le Signe; & s'il eſt Compagnon ou Maître, il lui eſt libre de répondre, ou par le Signe *Pectoral*, ou par celui d'Apprentif. Cela fait, le premier s'approche & lui appuie le pouce droit ſur la premiere jointure * de l'*Index* (ou premier doigt) de la main droite. C'eſt l'*Attouchement*; on l'appelle le Signe *Manuel*. Le ſecond Frere le répete, avec cette différence, que s'il eſt Compagnon ou Maître, il appuie ſon pouce ſur la jointure du ſecond doigt de l'Apprentif. Dans la regle, on ne devroit répondre que par le Signe d'Apprentif, parce que celui qui interroge, peut n'être que Frere Servant; & qu'en lui répondant autrement, on court riſque de lui découvrir le Signe du Compagnon ou du Maître. Après le Signe, ils épellent enſemble le mot *Jakin*,

* C'eſt celle qui joint le doigt à la main.

de la façon qu'on l'a expliqué dans le Catéchiſme.

Le *Mot de Paſſe* des Apprentifs eſt *Tubalcaïn.* Ces Mots de paſſe, tant des Apprentifs que des Compagnons & des Maîtres, ne ſont pas d'un uſage général.

Pour les Compagnons.

Le *Signe* du Compagnon conſiſte à porter la main droite ſur la poitrine, à l'endroit du cœur, les quatre doigts étendus & ſerrés, le pouce écarté à peu près en équerre, & le bras éloigné du corps, afin de faire avancer le coude : c'eſt le *Pectoral.* On s'en ſert auſſi en Loge, lorſqu'on a quelque choſe à dire qui concerne l'Ordre, & ſur-tout lorſqu'on s'adreſſe au *Vénérable.*

L'*Attouchement* eſt le même que celui des Apprentifs, avec cette différence, qu'il ſe fait ſur le ſecond doigt.

Le *Mot* eſt *Boaz*, qu'on épelle & qu'on prononce comme *Jakin.*

Le *Mot de passe* est *Schibboleth.*

Pour les Maîtres.

Les Maîtres emploient le même *Signe*, le même *Attouchement* & le même *Mot* que les Compagnons.

Leur *Mot de passe* est *Giblim.*

Il y a pourtant un *Mot*, un *Attouchement* & un *Signe* particuliers aux Maîtres. Le *Mot* est *Mak-benak*; mais il est rare qu'on le fasse prononcer, parce qu'on le regarde comme sacré. On ne s'avise guères non plus d'en venir à l'*Attouchement* de Maître, qui se fait en passant le pouce droit entre le pouce droit & le premier doigt de celui que l'on touche, & en lui embrassant le dedans du poignet avec les quatre autres doigts écartés, & un peu pliés en forme de serre, de façon que le doigt du milieu appuie sur le dedans du poignet: on se joint ensuite corps à corps, & on s'embrasse, comme je l'explique ci-après, page 153.

Le *Signe* de Maître eſt de faire l'équerre avec la main, de la façon qui a déjà été expliquée pluſieurs fois; de l'élever horizontalement à la hauteur de la tête, & d'appuyer le bout du pouce ſur le front, & de la deſcendre enſuite dans la même poſition au-deſſous de la poitrine, en mettant le bout du pouce dans le creux de l'eſtomac. Mais ce Signe n'eſt d'uſage qu'en Loge, & ſeulement à la Réception des Maîtres. Il n'a pas été exactement expliqué ci-deſſus, page 107 & 108.

Outre ces *Signes*, il y en a encore un, mais dont on fait peu d'uſage hors des Loges, quoiqu'il ſerve indifféremment aux Apprentifs, aux Compagnons & aux Maîtres: c'eſt le *Pédeſtral.* On le fait en mettant les deux talons l'un contre l'autre, & en écartant le bout des pieds de façon qu'ils forment une équerre.

REMARQUES sur divers Usages de la Maçonnerie.

I. IL y a des Freres qui, dans les Lettres qu'ils s'écrivent, mettent une Equerre, un Compas, ou quelque autre Symbole de l'Ordre, au-dessus, au-dessous ou à côté de leur Signature. C'est ainsi qu'en a usé l'Auteur de l'Epitre dédicatoire du *Secret des Francs-Maçons*; mais c'est un abus introduit par l'ignorance ou par l'ostentation des Novices. Un Franc-Maçon bien instruit, qui écrit à un Frere, ne doit employer que cette formule: *Je vous salue par le nombre ordinaire*, & y joindre trois *&c. &c. &c.* Ce nombre ordinaire est le nombre de *trois*. On sait que les Francs-Maçons, en Loge & à table, font tout par trois. Mais quand c'est une Loge qui écrit à une autre, alors on ajoute quelqu'un des Symboles dont j'ai parlé;

& de plus on écrit en équerre l'Inscription ou la tête de la Lettre, comme on voit ici le mot de *Monsieur*.

MON
S
I
E
U
R

II. Les *Freres-Servants* ne deviennent non-seulement jamais Maîtres, comme il est dit dans le *Secret des Francs-Maçons*; mais même ils ne peuvent jamais devenir Compagnons.

Dans chaque Loge il y en a toujours un au moins: il est le *Bedeau* de la Loge.

III. Pour être ce qu'on appelle *Membre de Loge*, il faut avoir sa demeure dans le Lieu où la Loge est établie, & fournir aux contributions qui se font tous les mois & tous les jours d'Assemblée. Ceux-là seuls peuvent aspirer aux Dignités. Ordinai-

rement on eſt Membre de la Loge où l'on a été reçu ; mais on peut pourtant devenir Membre d'une autre Loge, ſur-tout lorſqu'on change de Lieu.

IV. Voici l'Examen qu'on fait ſubir à un *Frere Viſiteur* qui s'annonce à la Loge comme *Maître*. Il frappe trois coups à la premiere porte, & lorſqu'on lui a ouvert, il dit : *Je ſuis Frere & Maître*. Un des Apprentifs qui font la garde à la porte, l'annonce à la Loge, & auſſi-tôt le Maître de la Loge envoie un des deux Surveillants pour l'examiner ſur le Catéchiſme, ſur l'Attouchement du poignet, & ſur ce qu'on appelle *les cinq Points de la Maîtriſe*, qui ſont de ſe joindre pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, joue contre joue, de ſe paſſer réciproquement le bras gauche par-deſſus l'épaule, & de s'appuyer la main gauche en forme de ſerre ſur le dos. (Ce

ſont les cérémonies qui ſe pratiquent à la Réception du Maître.) Si le Frere Viſiteur ſatisfait à tout, on l'introduit dans la Loge, & on en fait ſortir tous les Apprentifs & les Compagnons, de ſorte qu'il n'y reſte que des Maîtres. Le Maître de la Loge ordonne alors au même Surveillant de faire répéter à l'Etranger les Attouchements qu'on lui a fait faire dans l'Anti-chambre : après quoi il lui dit lui-même de prononcer le Mot de Maître. (Ce Mot, comme on ſait, eſt *Mak-benak*,* & ſe prononce moitié à l'oreille droite, & moitié à la gauche. Dans la regle, on ne le prononce jamais que dans cette occaſion, & à la Réception d'un Maître.) Cela fait, le Maître étranger eſt reconnu pour tel, & traité avec toute la cordialité poſſible.

V. La maniere dont les Francs-

* C'eſt ainſi qu'il faut l'*épeller*, & non pas avec deux *c*.

Maçons assistent leurs Pauvres, mérite d'être rapportée. Ils ne font aucune différence à cet égard entre les Etrangers, & ceux de la Ville même. Il n'est pas nécessaire non plus que les premiers ayent des Lettres de recommandation, ou qu'ils soient connus; il suffit qu'ils soient en état de soutenir l'Examen. Si c'est un Etranger, il se présente à la Loge, & frappe trois coups à la premiere porte de la même maniere que cela se pratique pour la Réception d'un Apprentif. Les deux derniers Apprentifs * qui se tiennent à la porte l'épée à la main, lui ouvrent, & lui demandent, *qui il est*, & *ce qu'il veut*. Il répond: *Je suis Frere, & je veux entrer.* On l'introduit dans l'Anti-chambre, & l'un des deux Apprentifs se détache pour aller dire au Maître de la Loge qu'il est arrivé un Etranger. Sur ce-

* Il y a des Loges où la premiere porte est gardée par deux Freres-Servants, & la seconde par deux Apprentifs.

la, le Maître ordonne à l'un des Surveillants de ſuivre l'uſage de l'Ordre, qui conſiſte dans un rigoureux examen ſur les Signes, les Attouchements, les Mots & le Catéchiſme. Quand le Surveillant eſt bien convaincu que celui qui ſe préſente eſt un Frere, il le mene dans la chambre de l'Aſſemblée, où il eſt reçu avec diſtinction & avec amitié. Alors l'Etranger expoſe ſes beſoins, & demande quelque ſecours, en s'adreſſant, non au Maître ſeul, mais à toute la Compagnie; & auſſi-tôt le Maître ordonne au Tréſorier de lui donner la ſomme fixée par les Statuts, qui peut aller à quatre ou cinq ducats, & qui ſe tire de la Caiſſe commune. Cette Caiſſe s'appelle *la Caiſſe des Pauvres*. On y met en réſerve, pour de pareilles aumônes, l'argent que les Récipiendaires donnent le jour de leur entrée. Si la ſomme dont j'aï parlé ne ſuffit point à l'Etranger, il prie la Loge de lui en accorder da-

vantage, & alors le Maître fait faire en ſa préſence une quête dans l'Aſſemblée.

Dans les Endroits où les Loges ne ſont pas publiques, il faut qu'un Etranger qui ſe trouve dans le beſoin, tâche, par le moyen des Signes, de découvrir quelque Frere. Lorſqu'il en a trouvé un, celui-ci eſt obligé de lui enſeigner la maiſon du Grand-Maître. L'Etranger s'y rend; & après avoir ſubi l'examen, le Maître envoie le Bedeau de la Loge faire une collecte chez tous les Freres, & remet à l'Etranger l'argent qui a été recueilli.

Cette obligation d'exercer la charité, eſt une des Maximes fondamentales de l'Ordre, dont on jure l'obſervation, & qu'on a ſoin de répéter toutes les fois que l'on tient Loge. Elle eſt cependant aſſez mal obſervée, s'il en faut croire certains Francs-Maçons. J'en connois même qui m'ont dit avoir trouvé des Freres, qui, pour

ne pas être obligés de mettre la main à la bourse, feignoient de n'être point de la Société. Je suis persuadé que ceux qui me parloient ainsi, avoient leurs raisons; mais je ne doute pas que les autres n'eussent aussi les leurs, & je les trouverois fort à plaindre d'être obligés de nourrir tous les fainéants que le bruit de leur charité attire dans l'Ordre.

VI. Le Titre de *Maître de Loge* & celui de *Grand-Maître*, se confondent fort souvent lorsqu'on parle d'une Loge assemblée. Cela vient de ce qu'il y a plusieurs *Maîtres* dans une Loge, & que, pour les distinguer de celui qui préside, on nomme quelquefois celui-ci le *Grand-Maître*, dont effectivement il représente la personne; mais cela n'empêche pas qu'on ne s'entende. Tout le monde sait qu'il n'y a qu'un *Grand-Maître* pour chaque Pays, & que les Chefs des Loges particulieres ne sont que *Maîtres de Loge*.

VII. Ce qu'on appelle proprement *la Loge*, c'eſt-à-dire, les figures crayonnées ſur le plancher les jours de Réception, doit être *crayonné* à la lettre, & non pas peint ſur une toile que l'on garde exprès pour ces jours-là dans quelques Loges : cela eſt contre la Regle.

A propos de ces figures, je remarquerai que quelques-uns mettent un *Globe*, au-lieu de la *Sphere* que j'ai fait repréſenter dans le *Véritable Plan de la Loge des Apprentifs*. Il eſt rare même que d'un Pays ou d'une Ville à l'autre, il n'y ait quelque petite différence dans le choix ou dans l'arrangement de ces Symboles ; mais les Deſſeins que j'ai fait graver, ſont les plus conformes à l'ancien Inſtitut.

Fin du Supplément.

LE

LE SÉCRET DES MOPSES RÉVÉLÉ.





LE SECRET DES MOPSES RÉVÉLÉ.

Quoique l'Ordre des *Mopſes* ne ſoit ni auſſi ancien, ni auſſi étendu, à beaucoup près, que celui des Francs-Maçons, il ne laiſſe pourtant pas d'être conſidérable, & de faire beaucoup de bruit dans le monde. A peine ſorti du berceau, on le voit déjà s'étendre hors du Pays où il a pris naiſſance; & s'il faut juger de ſes progrès à venir, par ceux qu'il a faits dans un ſi court eſpace, il ne tardera pas long-temps à s'établir dans toutes les parties de l'Europe.

Cet Ordre doit ſon origine à un ſcrupule de conſcience. Clément XII ayant excommunié les Francs-Maçons, en 1736, beaucoup de Catholiques Allemands, épouvantés par la Bulle Papale, renoncerent au deſſein d'entrer dans leur Société. Mais ne pouvant ſe réſoudre à ſe voir privés des douceurs qu'ils s'étoient flattés d'y trouver, ils formerent le projet d'en établir une autre, qui, ſans les expoſer aux cenſures du Vatican, leur procurât les mêmes agréments que la premiere. Il faut convenir même, qu'à ce dernier égard, ils ont beaucoup renchéri ſur leur modele, comme je le ferai voir bientôt. Ils trouverent un Protecteur dans la perſonne d'un des plus auguſtes Souverains du Corps Germanique, & prirent pour Grand-Maître un des plus puiſſants Seigneurs d'Allemagne. On peut dire que le choix de leurs Membres répond parfaitement à celui qu'ils ont fait de ces deux illuſtres Chefs, s'il

en faut juger par une de leurs Loges, où je me ſuis trouvé, à Francfort, qui étoit compoſée de perſonnes de la premiere diſtinction.

A l'imitation des Francs-Maçons, ils dreſſerent des Statuts, inventerent un Mot & des Signes pour ſe reconnoître, établirent des Cérémonies pour la Table & pour les Réceptions, & nommerent des Officiers. Cela fait, ils ſongerent à prendre un Symbole, & à ſe donner un Nom; & comme la Fidélité & l'Attachement qu'ils ſe vouent, fait l'eſſentiel de leur Société, ils prirent pour Emblême le Chien, & ſe donnerent le nom de *Mopſes*, qui, en Allemand, ſignifie un Doguin. Leur Inſtituteur avoit apparemment quelque prédilection pour cette ſorte de Chiens; ſans cela, il eût été pour le moins auſſi naturel de choiſir le Barbet, qui, de toute l'Eſpece Canine, paſſe pour le plus fidele. Je détaillerai leurs Regles & leurs Cérémonies, à meſure que l'occaſion ſe pré-

ſentera d'en parler : cela me coûtera moins qu'un ordre méthodique, & plaira peut-être davantage.

Tous les Membres doivent être Catholiques Romains, ſans doute pour ne point effaroucher la Cour de Rome; mais ils ſe ſont extrêmement relâchés ſur cet article, dont ils promettent cependant l'obſervation. Ils ont cru apparemment que pour ſe mettre à couvert de l'Excommunication, il ſuffiſoit de ne point exiger de Serment; car c'eſt principalement par-là que les Francs-Maçons ont attiré la foudre ſur leur tête. Les Mopſes ont profité de cet exemple; ils ſe contentent de faire promettre au Récipiendaire, ſur ſa parole d'honneur, qu'il ne révélera point les Secrets de la Société.

Une autre raiſon de politique les a portés à rejetter encore un des articles fondamentaux de la Maçonnerie; c'eſt celui de l'excluſion des Femmes. On ſait les clameurs dont elles ont rempli

toute l'Europe contre les Francs-Maçons. Les Mopſes ont craint, avec raiſon, de s'attirer des ennemis ſi formidables. L'intérêt de leurs plaiſirs s'eſt joint à celui de leur réputation: ils ont compris que les douceurs qu'ils ſe flattoient de goûter dans leurs Aſſemblées, ſeroient toujours inſipides, s'ils ne les partageoient avec ce Sexe enchanteur. Ils les ont même admiſes à toutes les Dignités, excepté celle de Grand-Maître, dont la Charge eſt à vie: de ſorte que dans chaque Loge il y a deux *Maîtres de Loge* ou *Grands-Mopſes*, dont l'un eſt un homme & l'autre une femme; & ainſi de tous les autres Officiers, qui ſont, les *Surveillants*, les *Orateurs*, les *Secretaires* & les *Tréſoriers*. * La Loge eſt gou-

* On change les Officiers tous les ſix mois, depuis le Grand-Mopſe juſqu'à ceux du plus bas rang, & on élit toujours un homme & une femme pour chaque Dignité. Il faut que l'Election ſoit unanime. Tous ceux qui ont été revêtus de quelque Charge, en conſervent le Titre, quoiqu'ils n'exercent plus.

vernée ſix mois par un Homme, & ſix mois par une Femme; & lorſqu'on reçoit une Femme ou une Fille, c'eſt toujours la Grand'Mopſe, la Surveillante, & les autres Officieres qui font les fonctions de la Réception. Voici les Cérémonies qu'on y obſerve.

Le Poſtulant s'adreſſe à un des Membres, qui le propoſe en pleine Aſſemblée, en articulant ſon nom, ſa qualité & ſes mœurs. On va aux voix; & s'il lui en manque ſeulement une, il eſt exclus : car l'unanimité eſt abſolument requiſe. Mais il faut que l'Oppoſant produiſe les raiſons de ſon refus, & c'eſt au *Propoſant* à lui répondre. S'ils ne peuvent point s'accorder, ſoit pour l'admiſſion ou pour l'excluſion, le Grand-Maître leur impoſe ſilence, & ordonne aux deux Surveillants d'examiner le cas & d'en faire leur rapport à l'Aſſemblée, qui décide en dernier reſſort.

Le jour fixé pour la Réception, le

Grand-Maître a ſoin de faire avertir tous les Membres de la Loge par un Billet cacheté, qui leur eſt porté par le Bedeau, qu'on appelle *Frere Servant*. Les Billets de convocation pour les Aſſemblées ordinaires, où il n'eſt queſtion que de ſe divertir, ſont conçus en ces termes : NOUS, *par l'élection unanime des nobles Freres, Grand-Maître de la Société des Mopſes, ordonnons à ...., très-digne Membre de ladite Société, de ſe rendre aujourd'hui à la Loge, à l'heure ordinaire de l'après-dînée, ſous les peines établies par nos Conſtitutions.* Et les jours de Réception, on ajoute au bas : *Il y aura Réception.* Tout le monde s'empreſſe d'obéir à cet ordre ; & à moins de maladie, ou de quelque affaire de la derniere conſéquence, il n'y a perſonne qui s'en exempte. Il faut même que la maladie ſoit conſidérable ; & pour les affaires, je leur en ai vu négliger quelquefois d'aſſez importantes, pour le plaiſir de ſe trouver enſem-

ble. Cela ne ſurprendra point quand on aura vu ce qui ſe paſſe dans leurs Aſſemblées.

Auſſi-tôt que l'heure ſonne, le Grand-Maître ordonne aux Surveillants de voir s'il manque quelque Frere, & met à l'amende ceux qui ne s'y trouvent pas: cette amende augmente d'un quart-d'heure à l'autre, pendant les trois heures que l'on tient Loge. La faute qui les y fait condamner, ſe nomme *Négligence*: ainſi le *Négligent* qui vient, par exemple, trois quarts-d'heure trop tard, paie *trois points de Négligence*. La revue faite, le Grand-Maître met l'épée à la main, & donne à connoître par-là que la Loge commence. Il fait quelques queſtions aux Surveillants, ſur le Catéchiſme que je donnerai dans la ſuite; après quoi il envoie un des Freres avertir le Récipiendaire de ſe préſenter. Il faut obſerver que tandis qu'on fait la revue dont j'ai parlé, & qu'on répete une partie du Catéchiſme, le Réci-

piendaire eſt dans une autre chambre avec quelqu'un des Mopſes, qui l'examine ſur ſa vocation, lui explique les Statuts & les Obligations de l'Ordre, & lui dit de ſe préparer à quelque choſe de ſérieux, & dont il ſera ſurpris. On l'entretient de pareils diſcours juſqu'à l'arrivée du Frere qui le vient prendre. Celui-ci lui demande : *S'il eſt bien réſolu d'entrer dans la Société.* Il répond qu'*oui* : ſur quoi on lui bande les yeux, après lui en avoir demandé la permiſſion, & on le conduit à la porte de la Loge.

Avant que d'aller plus loin, je ne dois pas oublier d'avertir que les Cérémonies de la Réception, telles que je les décris, ſont celles qui s'obſervent le plus communément. Je ſais qu'il y a des Loges où ces Cérémonies different dans quelques circonſtances, & je ne négligerai pas de les remarquer en paſſant, afin que les Mopſes reçus en France, en Angleterre, ou en Hollande, ne m'accuſent

point d'impoſture, d'inexactitude, ou d'omiſſion. La Réception que je donne ici, eſt parfaitement conforme à ce que j'ai vu pratiquer à Francfort en préſence du Grand-Maître, que l'on doit ſuppoſer mieux inſtruit, & plus attentif à faire obſerver toutes les mêmes formalités, que ceux qui ſont éloignés de la ſource. Reprenons notre Récipiendaire à la porte de la Loge, où nous l'avons laiſſé.

Lorſqu'il en eſt tout près, ſon Guide l'abandonne, & s'avance pour la faire ouvrir. Quelques uns prétendent qu'il y frappe avec la main, d'autres avec le pied; mais on ſe trompe : un bon Mopſe n'oublie jamais le nom qu'il porte. Il ſe contente donc de gratter, comme font les Chiens: cela ſe fait trois fois; & comme on ne lui ouvre point, il recommence à gratter de plus belle, & de toute ſa force, & ſe met à hurler en vrai Doguin. On lui ouvre enfin, & il entre. Auſſi-tôt on voit ſortir de la Loge

un Frere qu'on nomme le *Fidele*: celui-ci met aux mains du Récipiendaire, non une Epée, comme ſont les Francs-Maçons, mais une Chaîne, emblême de la ſervitude du Chien à l'égard de l'Homme; il lui attache au cou un Colier de cuivre, le prend par la main droite, & l'ayant mené dans la Loge, lui fait faire neuf fois le tour d'un Eſpace crayonné dont je parlerai tout-à-l'heure, & à l'entour duquel les Freres ſe tiennent debout. N'oublions pas de dire que la porte eſt gardée par les deux derniers reçus des Mopſes, qui ont l'épée à la main, pour écarter tous ceux qui ne ſont pas de l'Ordre.

Tandis que l'on promene ainſi le futur Mopſe, les autres ont à la main un bâton, une épée, une chaîne, ou autre choſe ſemblable, avec quoi ils font un bruit horrible. Ce carillon ſert d'accompagnement à je ne ſais combien de voix diſcordantes, qui crient, d'un ton lugubre: *Memento*

mori, *memento mori*, c'eſt-à-dire, *ſongez qu'il faut mourir*. Tout cela ſe fait pour épouvanter le pauvre Novice, & mettre ſa fermeté à l'épreuve : & s'il eſt vrai qu'il faut n'avoir pas grand courage, pour s'effrayer tout de bon de ce fracas, il n'eſt pas moins vrai qu'il faudroit être tout-à-fait inſenſible pour ne pas ſentir au moins quelque émotion. On juge bien que ce ſont les Femmes, qui, en général, témoignent le plus de foibleſſe. J'en ai vu une, dans la même Loge de Francfort, qui fut ſaiſie d'un ſi furieux tremblement, qu'on fut obligé de l'emporter ſur les bras; & les Mopſes furent ſi ſcrupuleux obſervateurs de leurs Regles, qu'ils ne voulurent jamais lui débander les yeux, que lorſqu'elle fut hors de la Loge. Mais il faut convenir qu'il y a beaucoup d'Hommes qui ſe montrent Femmes dans cette occaſion : on en voit à qui les genoux tremblent ſi fort, qu'ils ont de la peine à ſe ſoutenir; d'autres

ſuent à groſſes gouttes; quelques-uns même tombent évanouis entre les bras de leur Conducteur. Tout cela forme un ſpectacle raviſſant pour l'Aſſemblée : les cris deviennent moins lugubres, & ſont entremêlés de grands éclats de rire ; la gravité même du Grand-Maître en eſt dérangée.

Le dernier tour achevé, le Récipiendaire ſe trouve vis-à-vis du Grand-Maître, qui, d'un ton d'autorité, demande au premier Surveillant, *ce que ſignifie ce bruit qu'il vient d'entendre.* Le Surveillant répond : *C'eſt qu'il eſt entré ici un Chien qui n'eſt point Mopſe, & que les Mopſes le veulent mordre.* Le Gr. M. *Demandez-lui ce qu'il veut.* Le Surv. *Il veut devenir Mopſe.* Le Gr. M. *Comment ſe peut faire cette métamorphoſe ?* Le Surv. *En ſe joignant à nous.* Le Gr. M. *Y eſt-il bien réſolu ?* Le Surv. *Oui, Grand-Mopſe.* Le Gr. M. *Demandez-lui s'il ſera obéiſſant à tous les Statuts de la Société.* Le Surv. *Oui, Grand-*

Mopſe. Le Gr. M. *Eſt-ce la curioſité qui le porte à y entrer?* Le Surv. *Non, Grand-Mopſe.* Le Gr. M. *Eſt-ce quelque vue d'intérêt?* Le Surv. *Non, Grand-Mopſe.* Le Gr. M. *Quel eſt donc ſon motif?* Le Surv. *L'avantage d'être uni à un Corps, dont les Membres ſont infiniment eſtimables.* Le Gr. M. *Demandez-lui s'il a peur du Diable.* Le Surveillant répete la queſtion au Récipiendaire, qui répond *oui*, ou *non*, comme bon lui ſemble, cela ne fait rien à l'affaire. Le Maître reprend la parole, & dit au Surveillant: *Voyez s'il a ce qu'il faut avoir pour être Mopſe.* Alors le Surveillant dit au Récipiendaire, *de tirer la langue autant qu'il lui ſera poſſible:* S'il refuſe, on le reconduit hors de la Loge, & il n'eſt pas reçu. S'il obéit, le Surveillant lui prend la langue avec les doigts, & l'examine de tous les côtés, à peu près comme s'il vouloit langueyer un cochon. Pendant cet Examen, deux Freres s'approchent,
&

& faiſant ſemblant de parler bas pour ne pas être entendu, l'un dit à l'autre : *Il eſt trop chaud, il eſt trop chaud; laiſſez-le un peu refroidir*. Celui-ci répond : *Il eſt bien comme cela; croyez-moi, il n'eſt pas trop chaud; il faut qu'il puiſſe faire la marque*. Le malheureux Novice, qui n'a pas perdu un mot de ce Dialogue, frémit d'horreur à ces dernieres paroles. J'en ai vu qui, jettant un cri d'effroi, ſautoient bruſquement en arriere, & portoient la main à la bouche, comme ſi on les eût réellement touchés d'un fer brûlant. Je crois même qu'il y en a peu qui euſſent aſſez de conſtance pour ſe réſoudre à pouſſer la Cérémonie juſqu'au bout, ſi les nouveaux éclats de rire, & les railleries dont on les accable, ne leur faiſoient comprendre qu'on ne les a menés là que pour leur faire jouer le premier rôle dans une farce des plus comiques.

Quand on les voit un peu raſſurés, le Surveillant dit au Maître : *Grand-*

Mopſe, il a tout ce qu'il faut avoir pour être Mopſe. Je m'en réjouis, répond le Grand-Maître; *mais demandez-lui encore une fois, ſi ſa réſolution eſt bien ferme, & s'il ſe ſent à l'épreuve de tout.* Le Surveillant répond : *Oui, Grand-Mopſe.* Le. Gr. M. *Demandez-lui, s'il eſt diſpoſé à ſe dépouiller des biens de la fortune, pour enrichir la Société.* Le Surv. *Lorſqu'il verra un Frere dans le beſoin, il ſe fera un plaiſir ſenſible de le ſecourir.* Le Gr. M. *Demandez-lui, ſi ſon obéiſſance ſera prompte, aveugle, & ſans la moindre contradiction.* Le Surv. *Oui, Grand-Mopſe.* Le Gr. M. *Demandez-lui, s'il veut baiſer les Freres.* Le Surv. *Oui, Grand-Mopſe.* Le Gr. M. *Demandez-lui s'il veut baiſer...* Je m'arrête ici pour faire ſouvenir le Lecteur que ce n'eſt pas moi qui parle, mais le Grand-Maître d'un Ordre illuſtre, ou tout au moins un Maître de Loge, & qu'il ne m'eſt point permis de changer des termes conſacrés. Le Grand-Maître conti-

nue donc ainsi : *Demandez-lui s'il veut baiser le cul du Mopse, ou celui du Grand-Maître.* On prétend que dans quelques Loges il ajoute, *ou celui du Diable ;* mais je n'en veux rien croire. Un mouvement d'indignation, que le Récipiendaire manque rarement de faire dans ce moment, oblige le Surveillant à le prier avec toute la politesse & toutes les instances possibles, de choisir l'un ou l'autre. Cela forme entre eux la dispute la plus originale qu'on puisse imaginer. Le Récipiendaire se plaint avec aigreur qu'on pousse la raillerie trop loin, & déclare qu'il ne prétend point être venu là pour servir de jouet à la Compagnie. Le Surveillant, après avoir inutilement épuisé sa rhétorique va prendre un Doguin de cire, d'étoffe, ou de quelqu'autre matiere semblable, qui a la queue retroussée, comme la portent tous les Chiens de cette espece ; il l'applique sur la bouche du Récipiendaire, & le lui fait ainsi

baiſer par force. Le Doguin deſtiné à recevoir ce reſpectueux hommage, eſt toujours placé ſur la table du Maître de la Loge, comme un Symbole de la Société; & c'eſt là que le Surveillant le va prendre. On met encore ſur la même table une Epée & une Toilette, dont je dirai l'uſage dans un moment.

Cette grande affaire terminée, le Maître dit au Surveillant : *Amenez-moi le Récipiendaire.* Auſſi-tôt le Surveillant lui ôte la Chaîne qu'on lui avoit miſe aux mains, la lui attache au Colier, & le tire ainſi juſqu'à la table, derriere laquelle eſt aſſis le Maître. Celui-ci prend alors la main du Récipiendaire, & la lui fait mettre ſur l'Epée, ſi c'eſt un Homme, & ſur la Toilette, ſi c'eſt une Femme; après quoi il lui dit : *Répétez mot pour mot ce que je vais dire.* " *Je promets à cette* „ *illuſtre Aſſemblée, & à toute la So-* „ *ciété des Mopſes, d'obſerver exacte-* „ *ment leurs Loix & leurs Statuts, &*

„ *de ne découvrir jamais, ni de vive*
„ *voix, ni par ſigne, ni par écrit, leurs*
„ *Secrets & leurs Myſteres. Je m'en-*
„ *gage, ſur mon honneur, à tenir la pro-*
„ *meſſe que je viens de faire : en ſorte*
„ *que ſi je la viole, je conſens à paſſer*
„ *pour un mal-honnête homme, (une*
„ *mal-honnête femme) à être montré*
„ *(montrée) au doigt dans les Compa-*
„ *gnies, & à ne pouvoir jamais préten-*
„ *dre au cœur d'aucune Dame, (à n'être*
„ *eſtimée, ni belle, ni ſpirituelle, ni digne*
„ *d'être aimée d'aucun Homme, & à*
„ *renoncer à tous les agréments que les*
„ *Femmes tirent de leur Toilette.)*

Après cette promeſſe, le Grand-Maître demande au Récipiendaire, *s'il veut voir la lumiere*, & celui-ci ayant répondu qu'*oui*, le Surveillant lui ôte le bandeau. Il y a des Loges où l'on a pratiqué devant la table du Maître une trappe, qui ſe leve & s'abaiſſe inſenſiblement par le moyen de quelque machine. On place le Récipiendaire ſur cette trappe, on l'éleve

jusqu'à une certaine hauteur, sans qu'il s'en apperçoive, & c'est dans cette situation qu'on lui débande les yeux. Mais ce n'est point là l'usage ordinaire. Ce qui se pratique constamment, dans le moment qu'on rend au nouveau Mopse l'usage de ses yeux, c'est de se ranger en cercle autour de lui : les hommes lui présentent au visage la pointe de leurs épées, & tiennent un Mopse d'étoffe de l'autre main; & les Femmes ont à la main une piece de leur Toilette, & un Mopse aussi sous le bras. Le Grand-Maître fait passer alors le Récipiendaire à sa droite, & lui dit : *Que toutes les Cérémonies qu'on vient de faire, ne sont que des préliminaires établis pour servir d'introduction dans la Société, & qu'il va maintenant lui apprendre les Signes & le Mot qui distinguent les Mopses.*

Le *premier Signe* se fait en appuyant avec force le doigt du milieu sur le bout du nez, les deux autres

doigts ſur les deux coins de la bouche, le pouce ſous le menton, le petit doigt étendu & écarté, & en faiſant ſortir le bout de la langue par le côté droit de la bouche. On ne peut rien imaginer de plus comique, qu'une Aſſemblée d'Hommes & de Femmes qui s'exercent à faire ce Signe. Qu'on ſe repréſente le contraſte que doivent faire une douzaine de Coquettes, embarraſſées à trouver des graces dans une attitude toute propre à défigurer leurs traits, & autant d'Hommes qui s'étudient à ſe rendre auſſi hideux qu'il eſt poſſible. Je connois cependant une Dame de la Société, qui m'a dit en confidence qu'elles avoient formé entr'elles un Conſeil de Toilette, où elles déliberent très-ſérieuſement ſur les moyens d'adoucir ce Signe bizarre; qu'elles ont même établi un Prix pour celle qui réuſſira le mieux, & qu'elles ne déſeſperent pas de rendre ce Signe auſſi avantageux qu'il a paru juſqu'à préſent ridicule.

Je l'ai décrit de la façon dont il se fait dans les Loges les mieux réglées. Il y en a qui prétendent que ce n'est point le pouce, mais le petit doigt, qu'il faut mettre sous le menton. Quelques-uns font sortir la langue par le côté gauche de la bouche; d'autres la tirent alternativement des deux côtés. Enfin, il s'en trouve qui partagent le Signe en deux, & qui en font deux Signes distincts, dont l'un consiste dans la position des doigts, & l'autre dans l'action de tirer la langue.

Le *second Signe* est de porter la main droite toute ouverte sur l'endroit du cœur, mais sans faire l'équerre, comme les Francs-Maçons.

Au reste, il y a une différence essentielle entre ces deux Signes. Le premier est la marque distinctive de la Société, au-lieu que l'autre n'est que de pure cérémonie, & un simple usage qui s'est établi peu à peu; de sorte qu'un Mopse qui ne se serviroit jamais du second, ne laisseroit pas

d'être reconnu pour Frere, pourvu qu'il s'acquittât bien du premier.

A l'égard du *Mot*, les opinions ſont partagées; les uns ſoutiennent qu'il y en a un, & les autres prétendent que non. Il ne m'appartient pas de décider une queſtion de cette importance, d'autant plus que toutes les Loges où j'ai été, & celle même de Francfort, conviennent que la choſe eſt douteuſe. Ceux qui ſont pour l'affirmative, diſent que le Mot eſt *Mur*; on le prononce *Mour*, à l'Allemande : mais on ne l'*épelle* point, comme parmi les Francs-Maçons.

Après l'explication des Signes & du Mot, le Grand-Maître ordonne au nouveau Membre de les répéter avec quelque Frere ou quelque Sœur; après quoi il lui fait embraſſer toute l'Aſſemblée, qu'il a ſoin d'avertir auparavant à haute voix, de ſe ranger en cercle pour cette cérémonie. Le Nouveau-Reçu baiſe les Hommes à l'endroit du viſage qu'il lui plaît;

mais il ne lui eſt permis de baiſer les Femmes qu'à la joue. Il va ſe placer enſuite où bon lui ſemble. L'Orateur prend alors la parole, après en avoir reçu l'ordre du Grand-Maître; & dans un Diſcours étudié, qui ne doit pas durer plus d'un quart-d'heure, il lui expoſe les Devoirs & les Regles de la Société, & lui explique les figures qui ſont crayonnées ſur le Parquet: il lui apprend que toutes les Loix des Mopſes n'ont pour but que la Fidélité, la Confiance, la Diſcrétion, la Conſtance, la Tendreſſe, la Douceur, l'Humanité; en un mot, toutes les qualités qui ſont la baſe de l'Amour & de l'Amitié, & celles qui forment ce qu'on appelle la Sociabilité. Delà il prend occaſion de relever les bonnes qualités du Mopſe ou du Doguin; il inſiſte principalement ſur celles qui le rendent aimable, & conclut, en faiſant voir que ſi le ſeul inſtinct eſt capable de produire de pareilles choſes dans un Chien, la

raiſon doit en faire infiniment davantage dans l'Homme.

Ici finit l'éloquente Harangue. Elle eſt ſuivie de l'explication des figures du Plancher, dont voici le Deſſein. Dans un grand eſpace au milieu de la ſalle, on trace l'un ſur l'autre un Cercle & un Quarré, de même grandeur, autant que le peu de rapport de ces deux figures le peut permettre : la Planche que j'ai fait graver fera mieux comprendre la choſe que je ne pourrois l'expliquer. On place une bougie à chaque coin du Quarré, & on y marque les quatre Points cardinaux. Au centre du Cercle on deſſine un Doguin, la tête tournée vers l'Orient ; à ſa droite, une Colonne qui marque la *Fidélité* ; & à ſa gauche, une autre Colonne qui déſigne l'*Amitié* : la premiere a pour baſe la *Sincérité*, & l'autre la *Conſtance*. Au-deſſus du Mopſe, en tirant vers l'Orient, on voit une Porte qui conduit au Palais de l'*Amour* : la Cheminée

de ce Palais s'appelle l'*Eternité*. Le pavé ſur lequel ſont poſées les deux Colonnes, eſt ſemé de cœurs, la plupart liés enſemble par le Lien ou le Cordon du *Plaiſir*, qui prend naiſſance dans le Vaſe de la *Raiſon*. Le reſte de l'eſpace eſt rempli de Symboles de l'Amitié, qu'on eſt le maître de varier comme on veut. On peut voir dans le Plan gravé comment ſont placés le Maître de la Loge, le Récipiendaire, & les autres Mopſes : j'en ai dit aſſez pour faire entendre ce que c'eſt que la *Loge*.

Auſſi-tôt que l'Orateur a achevé d'en donner l'explication au Récipiendaire, on lave le Plancher, & ceci me donne occaſion de faire une remarque, pareille à celle que j'ai faite ſur les *Loges* des Francs-Maçons. C'eſt qu'il faut abſolument que les figures ſoient crayonnées. Ceux qui les font peindre ſur une toile, pour l'étendre ſur le Parquet les jours de Réception, pechent contre les Regles de

l'Inſtitut. Quand il ne reſte plus de traces de la Loge, le Bedeau, accompagné des autres Freres-Servants, apporte une table, & met le couvert dans la chambre même de Réception, s'il n'y en a pas de plus commode. On ſe met à table, le Maître à la premiere place, les Etrangers & les Etrangeres à ſa droite, les Officiers & les Officieres à ſa gauche, & les Surveillants vis-à-vis de lui. C'eſt là tout l'ordre que l'on obſerve; car d'ailleurs, chacun ſe place comme bon lui ſemble, excepté ſeulement, qu'on tâche de mettre alternativement un Homme & une Femme, autant que le nombre & le ſexe des convives le permettent.

Les Mopſes ſe connoiſſent trop en plaiſirs, pour ne pas ſavoir que ceux de la table ſont peu de choſe, lorſque la liberté n'y regne pas: auſſi la prennent-ils toute entiere. Ils n'ont eu garde de s'aſſujettir, dans leurs repas, à certaines Cérémonies d'inſtitution,

qui, quoiqu'elles ſervent quelquefois à ranimer la gayeté, ne manquent jamais de l'éteindre lorſqu'elles ſont en trop grand nombre, ou qu'elles reviennent trop ſouvent. Les Mopſes n'en ont qu'une ſeule; encore ne l'obſervent-ils que de loin à loin, c'eſt-à-dire, lorſque le Grand-Mopſe porte une ſanté: car du reſte chacun boit quand il a ſoif. Le Grand-Maître & le Surveillant de jour ont un ſifflet devant eux ſur la table, pour faire faire ſilence, lorſqu'il y a quelque choſe à communiquer à l'Aſſemblée. Quand le Maître de la Loge veut porter une ſanté, il donne un coup de ſifflet, le Surveillant lui répond, & tout le monde prête l'oreille. Le Maître dit alors: *Verſez, Mopſes*, & le Surveillant fait l'écho. Le Maître continue: *Avez-vous verſé, Mopſes?* Le Surveillant répete encore. Quand tout le monde a pris du vin, le Maître ſe leve, tous les Freres & Sœurs en font autant; il prend ſon verre, &

dit : *Surveillants, Etrangers & Etrangeres, Officiers & Officieres, Nouveaux-Reçus & Nouvelles-Reçues, Freres & Sœurs Mopses, la premiere santé que nous boirons sera celle de* ... (On commence ordinairement par le Souverain du Pays où l'on se trouve.) Chacun prend alors son verre de la même façon que le Grand-Mopse a pris le sien, c'est-à-dire, qu'avec le pouce & le premier doigt on tient la tige, & qu'avec le petit doigt on embrasse la patte du verre, les deux autres doigts étendus horizontalement. On porte ensuite le vin aux levres, on le goûte, après quoi on acheve de boire : on renverse ensuite son verre sans dessus dessous dans une petite assiette destinée à cet usage, & on se remet à table.

Une Assemblée d'Hommes & de Femmes, composée de la plus brillante jeunesse, ou de personnes, du moins, qui sont encore dans l'âge des plaisirs ; un repas délicat, des vins ex-

quis, la gayeté, la cordialité, la familiarité même qui regnent parmi les convives, & par-dessus tout, le devoir qui leur est imposé, de se prêter à tout ce qui peut contribuer au plaisir commun; voilà sur quoi le Lecteur peut donner carriere à son imagination, pour se former une idée de ce qui se passe dans ces repas. La décence y est pourtant observée: on y fait l'amour, mais ce n'est ordinairement que des yeux; une déclaration plus expressive, faite en pleine table, passeroit pour indiscrétion & pour grossiéreté, & l'on ne manque pas d'occasions, dans le lieu même, de s'expliquer plus clairement & sans contrainte.

Je laisse au Lecteur le soin de faire un parallele entre cette Société & celle des Francs-Maçons. Ceux-ci ont contre eux la Proscription de la Cour de Rome & celle de plusieurs Souverains, justement scandalisés du Serment qu'ils font prêter à leurs Membres,

bres, & peut-être de quelques Cérémonies un peu profanes. Les Mopses n'ont rien de semblable à leur charge; mais n'abusent-ils pas un peu de ce qu'ils appellent *Sociabilité?*

J'Avois déjà donné ceci à l'Imprimeur, lorsque je me suis souvenu d'une omission considérable. J'ai oublié d'avertir, qu'excepté les *Freres-Servants*, il n'y a point de grades différents parmi les Mopses. Ce sont les Charges seules qui les distinguent: on n'y voit ni Apprentifs, ni Compagnons, ni Maîtres, & par conséquent aussi, ils n'ont qu'une seule Cérémonie pour les Réceptions.

Peu s'en est fallu aussi que je n'aie supprimé leur *Catéchisme*, qui ne contient presque autre chose que des Questions sur les Cérémonies de leur Entrée; mais j'ai promis quelque part de le donner, & il faut tenir parole. Le voici donc, mais extrêmement abrégé, parce que dans tous les en-

droits où il auroit fallu me répéter, je me contente de renvoyer à ce qui a déjà été dit.

D. Etes-vous Mopſe?

R. Je ne l'étois pas il y a trente ans.

D. Qu'étiez-vous donc il y a trente ans?

R. J'étois un Chien, mais non pas un Chien domeſtique.

D. Quand êtes-vous devenu domeſtique?

R. Lorſque mon Conducteur ſe mit à gratter & à aboyer à la porte.

D. Quand vous entrâtes dans la Société, que vous fit-on?

R. On me mit une Chaîne aux mains, & un Collier au cou.

Ici l'on fait diverſes queſtions qui ont rapport aux formalités de la Réception.

D. Qu'eſt-ce qui vous plaît le plus dans la Loge?

R. Le Parquet.

D. Que repréſente-t-il?

Voyez la deſcription de la Loge.

D. Que ſignifie le Quarré?

R. Le fondement ſtable de la Société.

D. Que ſignifie le Cercle?

R. Comme tous les rayons d'un Cercle partent du même centre, il faut de même que toutes les actions d'un Mopſe partent d'un même principe, qui eſt l'Amour; *ou bien l'on répond :* Le Cercle marque la perpétuité de la Loge.

L'explication des autres Figures ſe trouve dans la deſcription que j'en ai donnée.

D. D'où vient le vent?

R. De l'Orient.

D. Quelle heure eſt-il?

R. Il eſt de bonne heure.

D. Comment marchent les Mopſes?

R. On les tire par la chaîne, de l'Occident vers l'Orient.

D: Comment boivent-ils?

Voyez les Cérémonies de la Table.

FIN.

CHANSONS
DE
LA TRÈS-VÉNÉRABLE
CONFRAIRIE
DES
FRANCS-MAÇONS,

Précédées de quelques Pieces de Poésie.

N 3

NORMA MORUM.

Fide Deo, diffide tibi, fac propria, caſtas
Funde preces, paucis utere, magna fuge.
Multa audi, dic pauca, tace abdita, diſce minori
Parcere, majori cedere, ferre parem.
Tolle moras, minare nihil, contemne ſuperbos,
Fer mala, diſce Deo vivere, diſce mori.

TRADUCTION EN VERS,

Par Mr. GOBIN.

Ne point préſumer de ſoi-même,
S'appuyer ſur l'Etre ſuprême,
Ne former que d'utiles vœux,
Se contenter du néceſſaire,
Ne ſe mêler que d'une affaire,
C'eſt le ſûr moyen d'être heureux:
Les grands emplois ſont dangereux.
Ne point révéler de myſtere,
Tout entendre, mais peu parler;
Sentir ſon avantage, & ne point accabler
Celui ſur qui nous avons la victoire;
Savoir céder aux Grands, ſupporter ſes égaux,
Mépriſer l'orgueilleux, fût-il couvert de gloire;

Ne s'étonner de rien, ſoutenir tous les maux,
Quoique l'adverſité nous bleſſe,
Sans nous troubler & ſans ennui;
Bannir tout genre de pareſſe;
Et pour le dire enfin, la plus haute ſageſſe
Eſt, en vivant pour Dieu, de mourir avec lui.

APOLOGIE

Des Francs-Maçons,

Par Frere PROCOPE, *Médecin & Franc-Maçon.*

QUoi! mes Freres, ſouffrirez-vous
Que notre auguſte Compagnie
Soit ſans ceſſe expoſée aux coups
De la plus noire calomnie?
Non, c'eſt trop endurer d'injurieux ſoupçons:
Souffrez qu'à tous ici ma voix ſe faſſe entendre,
Permettez-moi de leur apprendre
Ce que c'eſt que les Francs-Maçons.

Les gens de notre Ordre toujours
Gagnent à ſe faire connoître,
Et je prétends par mes diſcours
Inſpirer le deſir d'en être.

Qu'eſt-ce qu'un Franc-Maçon? En voici le portrait:
C'eſt un bon Citoyen, un Sujet plein de zele,
A ſon Prince, à l'Etat fidele,
Et de plus, un Ami parfait.

Chez nous regne une liberté,
Toujours ſoumiſe à la décence;
Nous y goûtons la volupté,
Mais ſans que le Ciel s'en offenſe.

Quoiqu'aux yeux du Public nos plaiſirs ſoient ſecrets,
Aux plus auſteres loix l'Ordre ſait nous aſtreindre;
Les Francs-Maçons n'ont point à craindre,
Ni les remords, ni les regrets.

Le but où tendent nos deſſeins,
Eſt de faire revivre Aſtrée,
Et de remettre les humains
Comme ils étoient du temps de Rhée.

Nous ſuivons tous des ſentiers peu battus,
Nous cherchons à bâtir, & tous nos Edifices
Sont, ou des priſons pour les vices,
Ou des Temples pour les vertus.

Je veux, avant que de finir,
Nous disculper auprès des Belles,
Qui pensent devoir nous punir
Du refus que nous faisons d'elles.

S'il leur est défendu d'entrer dans nos maisons,
Cet ordre ne doit pas exciter leur colere :
Elles nous en loueront, j'espere,
Lorsqu'elles sauront nos raisons.

Beau Sexe, nous avons pour vous,
Et du respect, & de l'estime ;
Mais aussi nous vous craignons tous,
Et notre crainte est légitime.

Hélas ! on nous apprend pour premiere leçon,
Que ce fut de vos mains qu'Adam reçut la pomme,
Et que, sans vos attraits, tout homme
Seroit peut-être un Franc-Maçon.

QUATRAIN,

Par Frere RICAUT.

POur le Public un Franc-Maçon
Sera toujours un vrai problême,

Qu'il ne ſauroit réſoudre à fond,
Qu'en devenant Maçon lui-même.

LES FRANCS-MAÇONS.

Songe.

ILluſtre Franc-Maçon, dont le cœur trop diſcret
Refuſe à l'amitié le tribut d'un Secret,
Apprends que j'ai percé les ombres du myſtere,
Ecoute le récit d'un ſonge qui m'éclaire.

Avant que le Dieu du repos
Répandît ſur mes yeux ſes humides pavots,
Frappé de la brillante image
De ces ſiecles heureux ſouſtraits à l'eſclavage
De la frivole vanité,
Je regrettois ces jours où l'homme vraiment ſage
Et peu jaloux d'une vaine ſplendeur,
Par la ſeule vertu décidoit la grandeur.
S'eſt-il donc écoulé pour ne plus reparoître,
Cet Age plein d'attraits?
Le Ciel, ſenſible à mes regrets,
Ne le fera-t-il pas renaître?

Je ſoupirois encor, quand un ſonge charmant,

Sur les pas du ſommeil, dans ce ſombre moment,
Fit à mon déſeſpoir ſuccéder l'eſpérance.
„ Ce temps heureux peut revenir;
„ Mes loix vont régner ſur la France;
„ Le préſent me répond d'un heureux avenir.
C'étoit la voix de la Nature.
Mille graces ſans fard compoſoient ſa parure;
Les innocents Plaiſirs, les Vertus, ſur ſes pas
Fixoient les cœurs heureux qu'attiroient ſes appas.
Suis moi, dit la Déeſſe, & que ton cœur admire
Le rapide progrès de mon naiſſant empire.
Pour payer tes deſirs, je dévoile à tes yeux
Un ſpectacle enchanteur, préparé pour les Dieux.
Arrête tes regards, & que ton cœur contemple
Mes fideles Sujets aſſemblés dans mon Temple.
Là, tous les cœurs unis, ſans gêner leurs deſirs,
Font germer les vertus dans le ſein des plaiſirs.
Au tumulte des Cours ils préferent mes Fêtes;
C'eſt ici que l'on voit les plus ſuperbes têtes
Dépoſer leurs grands noms au pied de mes Autels;

Et malgré la fierté qu'inſpire la fortune,
Ses favoris rangés ſous une loi commune,
Donner le nom de Frere au moindre des mortels.
Voilà ſur les humains ma plus belle victoire:
Elle rappelle aux Grands la loi d'égalité,
Et fait fouler aux pieds l'Idole de la gloire,
Victime d'une aimable & noble liberté;
Liberté qui n'a rien d'une injuſte licence,
Qui des Rois & des Dieux fait reſpecter les droits:
Mon regne a conſacré la juſte dépendance
Qu'impoſe le pouvoir, & des Dieux, & des Rois.
Ne t'étonne donc plus de l'heureuſe harmonie
Qu'enfante l'unité de ce brillant accord;
La troupe que tu vois, par mes ſoins réunie,
A choiſi pour ſes loix les mœurs du Siecle d'or.
Si le Sexe eſt banni, qu'il n'en ait point d'allarmes;
Ce n'eſt point un outrage à ſa fidélité:
Mais je crains que l'Amour, entrant avec ſes charmes,
Ne produiſe l'oubli de la fraternité.
Noms de frere & d'ami ſeroient de foibles armes
Pour garantir les cœurs de la rivalité:
Dans le Sexe charmant trop d'*amabilité*
Exige des ſoupirs & quelquefois des larmes;

Au plaiſir d'être amis nuiroit la volupté.
C'en eſt aſſez, dit l'aimable Déeſſe,
Tu connois mes enfants, je ne t'ai rien célé;
Juge, par le ſecret que je t'ai révélé,
Si j'exige des cœurs une auſtere ſageſſe.
Pour confondre un vain Peuple & de folles rumeurs,
Des Freres outragés vas publier les mœurs,
Et ne ſoupçonne point d'énigme imaginaire.
Leurs ſignes ne ſont rien; pour être reconnus,
Ils n'ont d'autres ſignaux que ceux de leurs vertus.
S'il eſt quelque ſecret, c'eſt aux yeux du Vulgaire,
Pour qui tant de vertu fut toujours un myſtere.
A ces mots diſparut le ſonge & le ſommeil.
Permettez, Francs-Maçons, qu'à l'inſtant du réveil,
Je cherche à vous faire connoître.
Ne redoutez point les revers;
Illuſtres Citoyens, vous n'avez qu'à paroître.
Pour ranger ſous vos loix la France & l'Univers.



CHANSON DES MAÎTRES.

Premier Couplet, ſeul.

TOus de concert chantons
A l'honneur de nos Maîtres;
A l'envi célébrons
Les faits de leurs Ancêtres;
Que l'écho de leurs noms
Frappe la terre & l'onde,
Et que l'Art des Maçons
Vole par tout le Monde.

CHŒUR.

A l'Art Royal pleins d'une noble ardeur,
Ainſi qu'à ſes ſecrets rendons hommage:
Tout bon Maçon les garde dans le cœur,
Et de l'ancienne Loge ils ſont le gage.

Autres Couplets, ſeul.

Les Rois les plus puiſſants
Que vit naître l'Aſie,
Savoient des bâtiments
La juſte ſymmétrie;
Et des Princes Maçons,
Marqués dans l'Ecriture,

Aujourd'hui nous tenons
La noble Architecture.



Par leur postérité,
L'Art Royal dans la Grece
Parut dans sa beauté,
Dans sa délicatesse;
Et peu de temps après,
Vitruve, savant homme,
L'accrut avec succès
Dans la superbe Rome.



Delà tout l'Occident
Reçut cette Science,
Et principalement
L'Angleterre & la France,
Où parmi les loisirs
D'une agréable vie,
On jouit des plaisirs
De la Maçonnerie.



Nous qui voyons ce temps,
Cet heureux temps, mes Freres,
Et ce nectar charmant
Remplir souvent nos verres,
Bénissons à jamais
Du Monde l'Architecte,

Qui joint à ſes bienfaits
Ce jus qui nous humecte.

CHANSON DES SURVEILLANTS.

Premier Couplet, ſeul.

ADam à ſa poſtérité,
Tranſmit de l'Art la connoiſſance ;
Et Caïn, par l'expérience,
En démontra l'utilité :
C'eſt lui qui bâtit une Ville
Dans un Pays de l'Orient,
Où l'Architecture civile
Prit d'abord ſon commencement.

CHŒUR.

De notre Art chantons l'excellence ;
Ses ſecrets ſont notre bonheur :
Exaltons ſa magnificence,
Qui des Rois montre la grandeur.

Autres Couplets, ſeul.

Jubal, le pere des Paſteurs,
Fut le premier qui fit des tentes,
Où paiſible, il vivoit des rentes
De ſes innocentes ſueurs.
Cette Architecture champêtre

Servit depuis pour le Soldat;
Et les Héros que Mars fait naître,
L'embellissent de leur éclat.



Jamais Neptune sur ses eaux,
De l'Architecture navale
N'eût vu la grandeur martiale,
Ni des Commerçants les Vaisseaux,
Si Noé, savant Patriarche,
Eclairé par le Tout-Puissant,
De sa main n'eût de la belle Arche
Construit le vaste bâtiment.



Les Mortels devenant nombreux,
Aussi-tôt on vit l'injustice
Joindre à la force l'artifice
Pour opprimer les malheureux:
Le foible alors pour se défendre
Contre Nemrod, fier Conquérant,
Entre les forts alla se rendre,
Et lui résista vaillamment.



Le mépris du divin Amour
Fit que les Hommes fanatiques,
Bientôt après firent des briques,
Pour Babel la fameuse Tour:
La différence du langage

Vint déconcerter ces Maçons,
Qui renoncerent à l'ouvrage,
Contents d'habiter des maisons.



Moïse, par le Ciel *guidé* *,
Bâtit l'auguste Sanctuaire,
Où des vérités la lumiere
Par l'Oracle étoit *annoncée.*
Dès-lors la sainte Architecture
Pour l'Idole étoit *profanée*,
Et sa magnifique structure
Charmoit le mortel *étonné.*



Le pacifique Salomon
Avoit de son temps l'avantage
D'être des Hommes le plus sage,
Et le plus excellent Maçon;
Il érigea de Dieu le Temple,
Qui fut le chef-d'œuvre de l'Art,
Et tous les Rois, à son exemple,
Furent Maçons de toute part.



De l'Art toute la *majesté*, *
En Grece, en Egypte, en Sicile,

* *On prie le Poëte (Franc-Maçon sans doute) de faire accorder ici les regles de la Grammaire avec celles de la Poésie.*

A Rome, en France, en cette Ville;
Delà fut après *transportée.*
Aujourd'hui nous passons l'Asie
Par la beauté des bâtiments;
Et mieux qu'elle avec l'ambroisie
Nous buvons des vins excellents.

On reprend le Chœur.

CHANSON DES COMPAGNONS.

Premier Couplet, seul.

ART divin, l'Etre suprême
Daigna te donner lui-même,
Pour nous servir de remparts.
Que dans notre illustre Loge
Soit célébré ton éloge,
Qu'il vole de toutes parts.

CHŒUR.

Que dans notre illustre Loge
Soit célébré ton éloge,
Qu'il vole de toutes parts.

Autres Couplets, seul.

Soit que loin Phébus recule,
Soit que de près il nous brûle,

Toujours cet Art nous défend,
C'eſt par la Géométrie
Que ſa noble Symmétrie
Des cinq beaux Ordres dépend.



Faiſons retentir ſa gloire,
Honorons-en la mémoire
Par nos vers & nos chanſons;
Que le jus de la vendange
Se répande à ſa louange
Parmi les bons Compagnons.

CHANSON DES APPRENTIFS.

Premier Couplet.

FReres & Compagnons
De la Maçonnerie,
Sans chagrin jouiſſons
Des plaiſirs de la vie.
Munis d'un rouge bord,
Que par trois fois un ſignal de nos verres
Soit une preuve que d'accord
Nous buvons à nos Freres.



Le monde eſt curieux
De ſavoir nos ouvrages;

Mais tous nos envieux
N'en feront pas plus fages.
Ils tâchent vainement
De pénétrer nos fecrets, nos myfteres;
Ils ne fauront pas feulement
Comment boivent les Freres.



Ceux qui cherchent nos mots,
Se vantant de nos fignes,
Sont du nombre des fots,
De nos foucis indignes.
C'eft vouloir de leurs dents
Prendre la Lune dans fa courfe altiere.
Nous-mêmes ferions ignorants
Sans le titre de Frere.



On a vu de tout temps
Des Monarques, des Princes,
Et quantité de Grands,
Dans toutes les Provinces,
Pour prendre un tablier,
Quitter fans peine leurs armes guerrieres,
Et toujours fe glorifier
D'être connus pour Freres.



L'Antiquité répond
Que tout eft raifonnable,

Qu'il n'eſt rien que de bon,
De juſte & vénérable
Dans les Sociétés
Des vrais Maçons & légitimes Freres.
Ainſi buvons à leurs ſantés,
Et vuidons tous nos verres.



Joignons-nous main en main,
Tenons-nous ferme enſemble,
Rendons grace au Deſtin
Du nœud qui nous aſſemble,
Et ſoyons aſſurés
Qu'il ne ſe boit ſur les deux Hémiſpheres
Point de plus illuſtres ſantés
Que celles de nos Freres.

A ce dernier Couplet on dira trois fois la petite Repriſe.

Voyez ci-deſſus la ſuite.

Suite de la Chanſon des Apprentifs.

*Par le Frere ********.*

FRERES & Compagnons
De cet Ordre ſublime,
Par nos chants, témoignons

L'eſprit qui nous anime.
Juſques ſur nos plaiſirs
De la vertu nous appliquons l'équerre,
Et l'Art de régler ſes deſirs
Donne le nom de Frere.



C'eſt ici que de fleurs
La Sageſſe parée,
Rappelle les douceurs
De l'Empire d'Aſtrée.
Ce nectar vif & frais,
Par qui ſouvent s'allument tant de guerres,
Devient la ſource de la paix
Quand on le boit en Freres.



Par des moyens ſecrets,
En dépit de l'envie,
Sans remords, ſans regrets,
Nous ſeuls goûtons la vie.
Mais à des biens ſi grands
En vain voudroit aſpirer le vulgaire;
Nous-mêmes ſerions ignorants
Sans le titre de Frere.



Profanes, curieux
De ſavoir notre ouvrage,
Jamais vos foibles yeux

N'auront cet avantage.
Vous tâchez follement
De pénétrer nos plus profonds mysteres;
Vous ne saurez pas seulement
Comment boivent les Freres.



Si par hazard l'ennui
Donne quelques allarmes,
Aussi-tôt contre lui
Nous chargeons tous nos armes,
Et par l'ardeur d'un feu
Plus pétillant que les foudres guerrieres,
Nous chassons bientôt de ce lieu
Cet ennemi des Freres.



Buvons tous en l'honneur
Du paisible Génie,
Qui préside au bonheur
De la Maçonnerie.
Dans un juste rapport,
Que par trois fois un signal de nos verres
Soit le symbole de l'accord
Qui regne entre les Freres.



Joignons-nous main en main,
Tenons-nous ferme ensemble,
Rendons grace au Destin

Du nœud qui nous assemble,
Et que cette unité,
Qui parmi nous couronne les mysteres,
Enchaîne ici la volupté
Dont jouissent les Freres.

On répete ces deux vers trois fois.

DUO
Pour les Francs-Maçons,
Par le Frere Naudot.

LOrsque sous le regne d'Astrée
L'innocence guidoit nos pas,
L'on ne voyoit point de combats,
Ni la terre de morts jonchée.
En voici, Frere, la raison:
Chaque Homme étoit un Franc-Maçon.
Tous, les petits comme les grands,
Sans nulle plainte ni murmure,
Partageoient également
Les biens que produit la Nature.

Autres Chansons nouvelles.

SUr notre Ordre en vain le vulgaire
Raisonne aujourd'hui;

Il veut pénétrer un myſtere
  Au-deſſus de lui.
Loin que la critique nous bleſſe,
Nous rions de ſes vains ſoupçons:
Savoir égayer la Sageſſe,
C'eſt le Secret des Francs-Maçons.



Bien des gens diſent qu'au Grimoire
  Nous nous connoiſſons,
Et que dans la Science noire
  Nous nous exerçons.
Notre Science eſt de nous taire
Sur les biens dont nous jouiſſons:
Il faut avoir vu la lumiere
Pour goûter ceux des Francs-Maçons.



Se comporter en toute affaire
  Avec équité,
Aimer & ſecourir ſon Frere
  Dans l'adverſité,
Fuir tout procédé mercenaire,
Conſulter toujours la raiſon,
Ne point ſe laſſer de bien faire,
C'eſt la regle d'un Franc-Maçon.



Accordez-nous votre ſuffrage,
  O Sexe enchanteur!

Tout Franc-Maçon vous rend hommage
Et s'en fait honneur.
C'est en acquérant votre estime,
Qu'il se rend digne de ce nom :
Qui dit un ennemi du crime,
Caractérise un Franc-Maçon.



Samson à peine à sa Maîtresse,
Eut dit son secret,
Qu'il éprouva de sa foiblesse
Le funeste effet.
Dalila n'auroit pu le vendre;
Mais elle auroit trouvé Samson
Plus discret & tout aussi tendre,
S'il avoit été Franc-Maçon.

Pour les Francs-Maçons,

Décembre 1743.

Sur l'air de la Bequille.

LA lanterne à la main,
En plein jour dans Athene,
Tu cherchois un Humain,
Sévere Diogene.
De tous tant que nous sommes
Visite les maisons,

Tu trouveras dés hommes
Dans tous nos Francs-Maçons.



L'heureuse Liberté
A nos Banquets préside;
L'aimable Volupté
A ses côtés réside;
L'indulgente Nature
Unit, dans un Maçon,
Le charmant Epicure
Et le divin Platon.



Pardonne, tendre Amour,
Si dans nos Assemblées
Les Nymphes de ta Cour
Ne sont point appellées.
Amour, ton caractere
N'est pas d'être discret;
Enfant, pourrois-tu taire
Notre fameux Secret?



Tu fais assez de maux,
Sans troubler nos mysteres;
Tu nous rendrois rivaux,
Nous voulons être Freres.
Notre chere famille
Redoute les débats

Qu'enfante la Bequille
Du Pere Barnabas.



Toutefois ne crois pas
Que des ames si belles
A voler sur tes pas
Soient constamment rébelles.
Nos soupirs font l'éloge
Des douceurs de ta loi;
Au sortir de sa Loge,
Tout bon Frere est à toi.



Mes Freres, par ma voix,
Un Eleve d'Horace,
Jaloux de votre choix,
Vous demande une place.
De la Maçonnerie
Il est bien plus épris,
Que de la Confrairie
De certains Beaux-Esprits.

CHANSON

Sur l'Air : *Vlà c'que c'est qu'd'aller au bois.*

DAns nos Loges nous bâtissons :
Vlà c'que c'est qu'les Francs-Maçons.

Sur les Vertus nous élevons
  Tous nos édifices,
  Et jamais les Vices
N'ont pénétré dans nos maiſons:
Vlà c'que c'eſt, &c.



Nos Ouvrages ſont toujours bons:
Vlà c'que c'eſt, &c.
Dans les plans que nous en traçons,
  Notre regle eſt ſûre;
  Car c'eſt la Nature
Qui guide & conduit nos crayons:
Vlà c'que c'eſt, &c.



Des Autels pompeux nous faiſons:
Vlà c'que c'eſt, &c.
Aux Talents nous les conſacrons.
  Les Muſes tranquilles,
  Peuplent nos aſyles
De leurs illuſtres nourriçons:
Vlà c'que c'eſt, &c.



Beautés pour qui nous ſoupirons,
Vlà c'que c'eſt, &c.
Vos attraits que nous révérons,
  De l'Etre ſuprême

Sont l'image même ;
C'eſt lui qu'en vous nous adorons :
Vlà c'que c'eſt, &c.



Aux Profanes nous l'annonçons :
Vlà c'que c'eſt, &c.
Modérés dans leurs paſſions,
Diſcrets près des Belles,
Sinceres, fideles,
Amis parfaits, bons compagnons :
Vlà c'que c'eſt, &c.

AUTRE,

Sur l'Air : *Nous vivons dans l'innocence.*

TOus les plaiſirs de la vie
N'offrent que de vains attraits,
Et leur douceur eſt ſuivie
D'amertume & de regrets ;
La ſeule Maçonnerie
Offre des plaiſirs parfaits.



Par la tranquille innocence
Ce ſéjour eſt habité ;
Du poiſon de la licence

Jamais

Jamais il n'eſt infecté;
Et c'eſt toujours la décence
Qui regle la volupté.

On finiſſoit d'imprimer ce Recueil, lorſque j'ai reçu une copie du Remerciement que l'Abbé Fréron a fait ces jours derniers à la Maçonnerie, le ſoir même de ſa Réception. Il eſt étonnant que cet Abbé, qui ne paſſe point pour être zélateur des Formules Académiques, ait paru vouloir en faire uſage en entrant dans une Société où le compliment eſt auſſi redouté que l'indiſcrétion. Le voici, tel qu'il m'a été communiqué.

Sur l'Air de la *Confeſſion.*

Fr. IL m'eſt donc permis,
Mes chers amis,
A votre exemple,
De ſuivre le cours
Des plaiſirs qui filent vos jours.
Avec quels tranſports mon œil contemple
Cet auguſte Temple!
Le vulgaire obſcur,
De nos mépris ſujet trop ample,
De ſon ſouffle impur
N'en ternira jamais l'azur.



Mais en quoi conſiſte, je vous prie,
La Maçonnerie?
Le Vén. Payer le tribut
A l'amitié tendre & chérie;

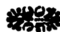
C'eſt le ſeul Statut
De notre charmant Inſtitut.



Fr. Quels plaiſirs, quand le Ciel vous raſ-
ſemble,
Goûtez-vous enſemble?



Le Vén. Des plaiſirs ſi doux,
Qu'aucun plaiſir ne leur reſſemble;
Des plaiſirs ſi doux,
Que les Rois même en ſont jaloux.



Fr. Dites-moi ce qu'il me reſte à faire,
Pour vous ſatisfaire.



Le Vén. Sois ſage & diſcret,
Sache moins parler que te taire,
Préviens le regret
Qui ſuivroit l'aveu du ſecret.



Fr. Je ſavois, avant que ma perſonne
Devînt Franc-Maçonne,
Garder le *tacet*:
C'eſt un art que le Ciel nous donne;
Ce petit Colet
Répond que je ſerai diſcret.

CHANSON

Qu'un Franc-Maçon peut chanter à Table & hors de la Loge;

Par le Frere de la Tierce.

I.

NOë, Maçon très-vénérable,
Pour éclairer le Genre-humain,
Prit la Grappe, fit le Vin,
Liqueur aimable.
Que tout verre ſoit plein
De ce jus délectable:
Par ſes eſprits reſtaurons-nous.
Ah! qu'il eſt doux!
En Maçons honorons la Table.

I I.

De notre Art cet auguſte Pere
Par l'Arche triompha de l'Eau,
Qui ne fut point le tombeau
D'un ſeul bon Frere.
Il bâtit le tonneau,
La Bouteille & le Verre,
Et s'écria : Reſtaurons-nous.
Ah! qu'il eſt doux!
En Maçons ſuivons la Lumiere.

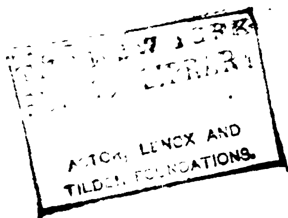
F I N.

AVIS AU RELIEUR.

IL faut conſerver le papier blanc qui ſe trouve à côté des Planches I-IV. II-V. & VIII., afin de les faire déborder hors du Livre. Les pages où les Planches doivent être placées, ſont marquées ci-deſſous.

Planche I. & IV.		page 92
Planche II. & V.		160
Planche III.		49
Planche VI.		108
Planche A.		142
Planche VII.		180
Planche VIII.		187
Planche B.	Muſique.	(11)
Planche C.	Muſique.	(13)
Planche D.	Muſique.	(16)
Planche E.	Muſique.	(17)
Planche F.	Muſique.	(31)





C . IV.



Pl. V.





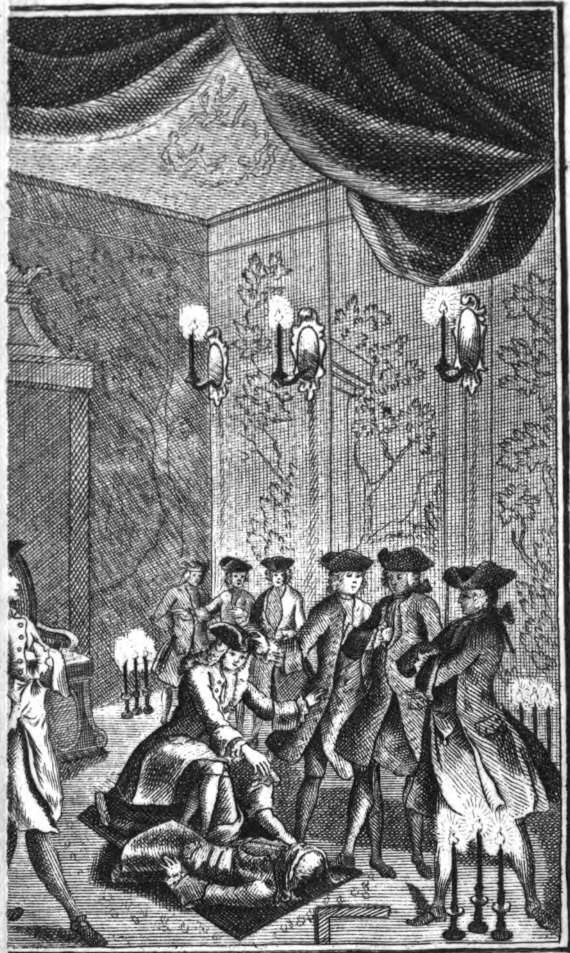
Véritare.

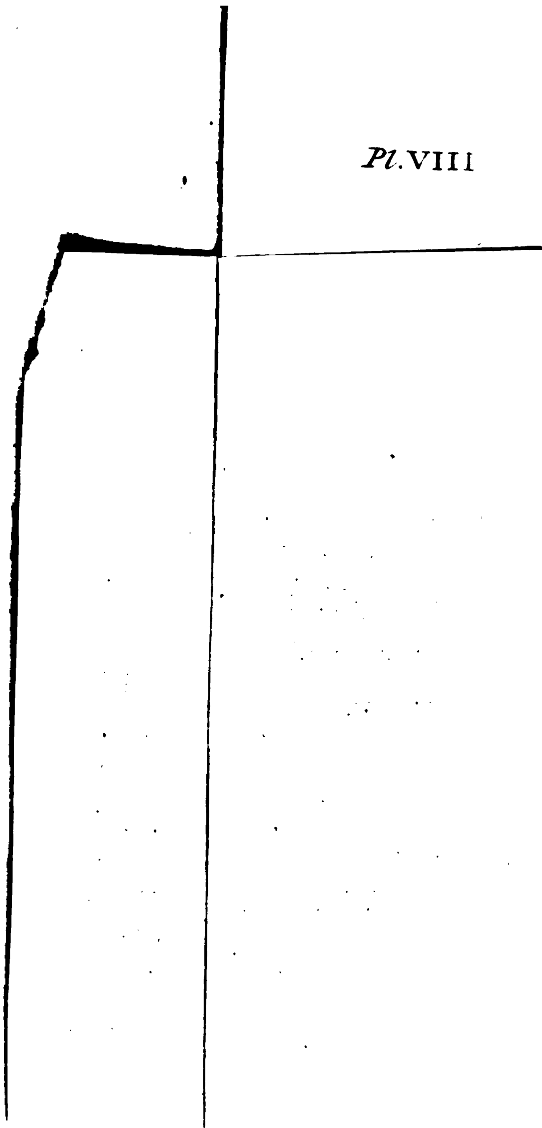
A. Fauteuil du Gr. Les neuf Lumie-
B. Espece d'Autel , cées trois à trois.
quel il y a une I Surveillant.
un Maillet. Surveillant.
C. Compas. ur.
D. E. Cercueil. res Visiteurs.
F. Os en sautoir. etaire.
G. Ancien Mot de sorier.
ipiendaire.

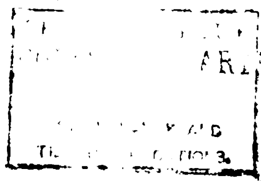
NB. Quelques F ici par les trois
petites Le e flamboyante &
la Lune. les Loges d'Ap-
prentif & Loges de Maître.



Pl. VI.




Pl. VIII



MAY 14 191[illegible]		
AUG - 5 19[illegible]		